This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08245265 1

Weisgerber

Ex

Dr F. WEISGERBER

TROIS MOIS DE CAMPAGNE AU MAROC

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE
DE LA RÉGION PARCOURUE

44 ILLUSTRATIONS: CARTES, PHOTOGRAPHIES, DESSINS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1904

1. Morocco - Geog.
2. Morocco - Desc. and trav., 1850 - 1900

TROIS MOIS DE CAMPAGNE

AU

MAROC

Dr F. WEISGERBER

TROIS MOIS DE CAMPAGNE AU MAROC

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DE LA RÉGION PARCOURUE

44 ILLUSTRATIONS : CARTES, PHOTOGRAPHIES, DESSINS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1904

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1925 L

TOUS DROITS RÉSERVÉS A L'AUTEUR

THE NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

TABLE

Page

Introduction 7

PREMIÈRE PARTIE

DE CASABLANCA A SOKHRAT ED-DJEJA 17

I. — Casablanca 19

II. — 1re Étape 25

III. — 2me Étape 35

IV. — 3me Étape 41

V. — 4me Étape 51

DEUXIÈME PARTIE

LA M'HALLA 57

I. — Le Sultan 59

II. — Le Makhzen 67

III. — L'Armée 79

IV. — Le Camp 91

V. — La Vie au Camp 101

TROISIÈME PARTIE

DE SOKHRAT ED-DJEJA A MARRAKECH 113

I. — Sokhrat Ed-Djeja — Dar El-Fkek 115

II. — Dar El-Fkek — Settat 125

III. — Settat—Morbêa 135

IV. — Morbêa—Azemmour—Mazagan 143

V. — Mouley Bou-Châïb—Marrakech 151

APPENDIX

Page

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DE LA RÉGION PARCOURUE 161

I. — Orographie 165

II. — Hydrographie 175

III. — Géologie 189

IV. — Climat 207

V. — Flore 213

VI. — Faune 224

VII. — Population 233

Liste des ouvrages consultés.

R. DE FLOTTE-ROQUEVAIRE : Carte du Maroc, 1/1.000.000, Paris, 1897. — Carte hypsométrique du Maroc (Ann. de Géogr., t. X, 1900).

P. SCHNELL : L'Atlas marocain, d'après des documents originaux, traduit par M. Augustin Bernard (Publ. de l'Ec. des Lett. d'Alger, Paris, 1898).

TH. FISCHER : Wissenschaftliche Ergebnisse einer Reise im Atlas-Vorlande von Marokko (Petermanns Mitteilungen, Ergänzungsheft N° 133, Gotha, 1900). — Zur Klimatologie von Marokko (Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, Band XXXV, Heft 6).

P. DE LA MARTINIÈRE : Notice sur le Maroc (Extrait de la Grande Encyclopédie, 1897).

PH. VASSEL : Grundzüge der marokkanischen Verfassung, Casablanca, 1899.

E. DOUTTÉ : Une Mission d'études au Maroc. Rapport sommaire d'ensemble (Supplément au Bull. du Comité de l'Afrique française, décembre 1901).

E. MONTET : A special Mission to Morocco (Asiatic quarterly Review, octobre 1901).

M. CASTELLANOS : Historia de Marruecos, Tanger, 1898.

TROIS MOIS DE CAMPAGNE

AU MAROC

INTRODUCTION

Les événements qui, depuis quelques lustres, ont transformé si rapidement la carte d'Afrique, la teignant de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, couvrant les vastes étendues blanches de « terra incognita » d'itinéraires, de frontières, de cours d'eau, de montagnes, n'ont laissé presque intactes que quelques rares régions. Et parmi elles — si étrange que ce fait puisse paraître — se trouve le pays africain le plus voisin de l'Europe, le plus vaste et le plus riche des Etats barbaresques : l'Empire des Sultans du Maroc.

L'anarchie et l'insécurité qui règnent dans les trois quarts de son étendue, la haine de l'étranger et l'intolérance religieuse d'une partie de sa population et, plus encore, les obstacles créés par ses gouver-

nants, pour lesquels tout explorateur est le précurseur d'une invasion étrangère, en ont fait, jusqu'à ce jour, un des pays les plus difficilement accessibles du globe.

Cependant les livres concernant le Maroc ne manquent pas. Mais, à part une série d'ouvrages géographiques, historiques, ethnographiques, parmi lesquels il y a des œuvres magistrales, et quelques bijoux littéraires sans prétention à l'exactitude scientifique. beaucoup de ces livres révèlent une connaissance insuffisante du sujet et n'ont souvent servi qu'à propager une foule de notions erronées et même, parfois, des hérésies à faire frémir ceux auxquels des études sérieuses ou une résidence prolongée au Maroc ont permis d'apprendre à mieux connaître le pays et son organisation, ses habitants et leurs mœurs. Et, malgré les travaux d'une pléiade de savants et d'explorateurs qui en font depuis quelques années l'objet de leurs recherches, on peut dire que l'Empire chérifien, pour le grand public, est encore un pays à peu près inconnu.

Si — après bien des hésitations — je me suis décidé à ajouter ces pages à la vaste littérature marocaine, c'est que je crois sincèrement qu'elles pourront contribuer à mieux faire connaître le Maroc et à faciliter l'appréciation des événements dont ce pays est en ce moment le théâtre.

* * *

On sait que « le Maroc », El-Maghrib El-Akça (l'Extrême-Occident) des Arabes, n'est qu'un terme géographique servant à désigner la vaste région qui s'étend de la frontière algérienne à l'Atlantique et de la Méditerranée au Sahara. Mais ce territoire d'un demi-million de kilomètres carrés de surface, dont la population est estimée à une dizaine de millions d'habitants, est loin d'avoir la cohésion d'un Etat européen, et l'autorité effective des sultans ne s'est jamais étendue qu'à un tiers, tout au plus, du Maroc.

Celui-ci se divise en bled el-makhzen (pays du gouvernement), habité par une population généralement soumise, et bled es-sîba (pays de l'insoumission), le domaine des tribus indépendantes.

Le bled el-makhzen comprend le Gharb et le Houz, anciens royaumes de Fez et de Marrakech, c'est-à-dire la majeure partie de la région qui s'étend entre l'Atlas et l'Océan, puis, une petite portion du massif montagneux septentrional et, enfin, les territoires plus ou moins soumis du Soûs, du Tafilelt et d'Oujda. C'est surtout le pays des plaines et des villes dont la population, en temps ordinaires, reconnaît le Sultan comme chef politique et religieux et lui paye l'impôt. En outre, le Sultan entretient — ou plutôt entretenait — des garnisons dans quelques places fortes échelonnées le long des côtes du Rîf et des routes conduisant de Fez à Oujda et au Tafilelt et de Marrakech au Soûs et à l'Oued Drâa.

Le bled es-sîba comprend le massif du Rîf et une grande partie des Jebâla, puis, la région montagneuse et boisée des Brâber qui, au Sud de Fez et de Méquinez, s'enfonce comme un coin entre le Gharb et le Houz et atteint presque la mer près de Rabat, enfin, la chaîne de l'Atlas et les vastes régions désertiques situées au-delà. Cet immense territoire est peuplé de tribus indépendantes dont quelques-unes, il est vrai, concèdent au Sultan la qualité d'imâm, de souverain pontife, et lui envoient des cadeaux à l'occasion des fêtes musulmanes, mais dont la majeure partie refuse de le considérer comme son chef spirituel et dont aucune n'admet sa souveraineté temporelle.

Mais les limites entre tribus soumises et insoumises sont loin d'être constantes. Elles se déplacent sans cesse, à l'avantage ou au détriment du pouvoir chérifien. Et même au bled el-makhzen, où le Sultan règne en autocrate absolu, les révoltes contre son autorité ne sont pas rares. Elles éclatent d'autant plus facilement qu'il est plus éloigné, l'obligeant ainsi à établir sa résidence tantôt à Fez, tantôt à Marrakech. La cause de ces insurrections est presque toujours la même : les exactions, les extorsions et mille autres injustices commises par les caïds (gouverneurs) qui, ayant acheté leur poste, ne songent qu'à rentrer dans leurs fonds et à s'enrichir aux dépens de leurs administrés. Les tribus, exaspérées, refusent l'impôt et prennent les armes contre les représentants du pouvoir.

Mais généralement l'envoi de quelques troupes met fin aux troubles en peu de temps. Elles envahissent le territoire de la tribu à châtier, pillent les douars, razzient les troupeaux, détruisent les cultures, font des prisonniers et coupent des têtes, le plus souvent sans résistance sérieuse de la part de ces tribus sans cohésion, qui finissent par faire leur soumission, par payer les contributions régulières et supplémentaires et le prix de rachat des prisonniers.

Mais quelquefois les troubles s'étendent et deviennent plus menaçants; alors le Sultan en personne, accompagné de sa cour et de son armée, entreprend une harka, une razzia en grand, pour mettre les récalcitrants à la raison.

C'est ce qui arriva en 1897.

Parti de Marrakech au commencement de l'automne, l'armée chérifienne, après avoir parcouru et « mangé » — c'est le terme consacré — les Mesfioua, les Zraghna, les Tedla, avait établi son camp (m'halla) à Sokhrat Ed-Djeja, aux confins des Ourdigha, des Beni-Khiran et des Mzab insurgés.

C'est là que le grand vizir, Si Ahmed Ben-Mousa, tomba gravement malade.

J'exerçais alors la médecine à Casablanca; et, Sokhrat Ed-Djeja ne se trouvant qu'à trois étapes de cette ville et aucun médecin n'ayant accompagné la colonne chérifienne, je fus appelé au camp pour y donner mes soins à l'illustre malade.

On se figure sans peine l'empressement que je mis à me rendre à une invitation qui me permettait de voir le Sultan, sa cour, son armée et une région à peu près inexplorée.

Je partis donc le lendemain même, pris part à tout le reste de la campagne, parcourant les Chaouïa, les Doukkala, les Rahamna, et, trois mois après mon départ de Casablanca, j'assistais à l'entrée triomphale du Sultan et de son armée à Marrakech.

Ce sont les observations faites au cours de cette campagne, corroborées par quatre ans de séjour et de voyages au Maroc, que je me propose de soumettre au lecteur, espérant que, malgré les imperfections de la forme sous laquelle je les lui présente, il y retrouvera au moins une partie de l'intérêt qui me poussa à les noter.

* * *

Que l'on veuille bien ne pas considérer ce livre comme un libelle à l'adresse du Maroc. Personnellement, j'aime ce pays tel que je l'ai connu et je lui suis reconnaissant de la vie nomade et libre que j'y ai menée pendant bien des mois. Et si je dois relater ici certains faits capables de provoquer l'indignation dans notre vertueuse Europe, je le ferai sans commentaires, sans les exagérer ni les atténuer. Certes, je ne

les approuve pas; mais je suis tenté de les excuser, quand je me représente que leur théâtre est un pays de l'Islâm resté presque stationnaire depuis cinq siècles et quand je les compare aux atrocités, bien autrement féroces, de notre moyen âge chrétien. J'estime d'ailleurs que, même aujourd'hui, la façon d'agir des nations civilisées à l'égard des peuples barbares ou réputés tels n'est pas assez irréprochable pour leur donner le droit indiscutable de pousser les hauts cris à la vue « du fétu dans l'œil de leur prochain ».

Quoi qu'il en soit, l'Empire chérifien, sous sa forme actuelle, est un anachronisme condamné à disparaître. Et, depuis quelque temps, les événements se sont précipités au point de rendre la solution de la question marocaine imminente.

Il a été question d'un condominium : ce ne serait qu'une solution provisoire, peu satisfaisante du problème marocain.

Il a été question aussi, plus sérieusement, d'un partage. Or, pour se partager le Maroc, il faudrait supprimer le Sultan, ce qui, étant donnés les efforts sincères du jeune souverain pour ouvrir son pays à la civilisation moderne et pour vivre en bonne intelligence avec les puissances chrétiennes, serait une injustice odieuse. L'Europe lui doit le maintien de l'intégrité de son patrimoine.

D'autre part, la crise très sérieuse que le Maroc traverse en ce moment, crise amenée précisément par les tendances réformatrices de Mouley Abd-El-Aziz, démontre à l'évidence que le Maghrib, plongé depuis des siècles dans une léthargie profonde, ne se relèvera jamais de ses propres forces.

Encore fallait-il lui permettre d'essayer.

L'expérience est faite; elle est concluante : le Maroc est en proie à l'anarchie et la banqueroute de son gouvernement est imminente.

Les luttes des deux dernières années ont laissé le Sultan en fort mauvaise posture. Dans le Nord de son empire, l'insurrection de Bou-Hamara est restée maîtresse du Rîf et des Brâber septentrionaux. Taza est le quartier général du « Rogui »; les communications de Fez avec Oujda et le Tafilelt sont coupées. Les Jebâla, autrefois soumis ou au moins tenus en respect, font aujourd'hui des incursions continuelles dans la plaine et menacent les villes de la péninsule tingitane dont ils bloquent les voies de communication entre elles et avec Fez. Les Brâber occidentaux, Zemmour, Zaïr, etc., infestent le Gharb méridional et les abords de Méquinez, de Salé et de Rabat. Dans l'extrême Sud, on signale des soulèvements sérieux au Soûs. De tous côtés le bled es-sîba empiète sur le bled el-makhzen, et les défections deviennent de plus en plus fréquentes.

Jusque tout récemment, le Houz seul était resté calme. Mais l'agitation a fini par gagner cette région relativement soumise, d'où les sultans tiraient le plus clair de leurs revenus et où les commerçants européens de la côte ont des intérêts considérables. Des troubles se sont produits chez les Doukkala, puis, chez les Chaouïa, puis, à Marrakech. Des bandes de pillards parcourent le pays, menaçant la sécurité des routes et paralysant le trafic.

Le Sultan n'est plus maître, en réalité, que des villes où il entretient des garnisons et, en apparence, d'une partie du bled el-makhzen où l'anarchie latente est prête à éclater au moindre choc. Son prestige religieux est compromis. Son trésor est vide. Son armée, mal recrutée, mal équipée, mal disciplinée, absolument démoralisée par ses défaites récentes, est réduite à fort peu de chose par les licenciements forcés et les désertions.

Il est prouvé, dès à présent, que Mouley Abd-El-Aziz — en dehors de sa bonne volonté personnelle — ne dispose d'aucun des facteurs sans lesquels il lui sera impossible d'introduire des réformes sérieuses et durables. Et la seule solution équitable de la question marocaine, c'est de lui en fournir les moyens et de le mettre en état, par une direction et une collaboration sages et bienveillantes, de rétablir et d'étendre son autorité et de réaliser son rêve: le relèvement du Maroc.

S'il est un pays mieux préparé que tout autre pour entreprendre cette tâche et la mener à bonne fin, c'est incontestablement la France. Elle a, sur tous les concurrents possibles, l'avantage de trois quarts de siècle d'expérience en Algérie; et les résultats obtenus dans cette belle colonie et ceux surtout, plus remarquables encore, de son protectorat en Tunisie la désignent pour présider aux destinées de la Berbérie entière. Ses intérêts commerciaux au Maroc — en tenant compte des échanges qui se font le long de la frontière algérienne — sont supérieurs à ceux de toutes les autres nations, et ses intérêts politiques y sont tels, qu'elle ne saurait permettre à une influence étrangère de s'implanter dans ce prolongement naturel de l'Algérie. Aussi les Puissances, longtemps hostiles, semblent-elles enfin disposées à reconnaître ses droits.

Or, une intervention s'impose, tant dans l'intérêt de l'Europe que dans celui du Maroc lui-même. C'est donc à la France qu'incombe le devoir de venir en aide à Mouley Abd-El-Aziz, de travailler avec lui à la réorganisation du Maroc et de continuer ainsi son œuvre civilisatrice dans l'Afrique du Nord.

W.

Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace), mars 1904.

PREMIÈRE PARTIE

DE CASABLANCA A SOKHRAT ED-DJEJA

Port de Casablanca

DE CASABLANCA A SOKHRAT ED-DJEJA

I

CASABLANCA

Sur la côte inhospitalière de l'Atlantique battue par les vents et la houle du large, à mi-chemin environ entre le cap Spartel et Mogador, s'ouvre une baie spacieuse, entre un promontoire rocheux et une presqu'île frangée d'écume. Les navires qui viennent y mouiller s'y trouvent quelque peu à l'abri des vents d'ouest, mais entièrement exposés à ceux du nord. De leur pont, derrière la frange blanche des brisants et une bande jaune de sables coupée de récifs noirs, on aperçoit, au fond de la baie, une longue ligne de murailles grises

flanquées de tours et de bastions où flotte le pavillon sanglant des anciens corsaires barbaresques. Elles sont garnies de vieux canons, presque inoffensifs aujourd'hui, mais à la gueule toujours menaçante braquée sur la mer; et derrière elles, sur un fond fauve de collines basses et arides, se détachent les toits plats et les minarets d'une cité orientale: c'est Casablanca, le Dar-El-Beïda des Marocains.

Elle s'appelait autrefois Anfa, et son origine se perd dans la nuit des temps. Conquise et rasée par les Portugais en 1468, elle fut rebâtie par eux en 1515 et baptisée de son nom actuel. Puis, abandonnée par les conquérants chrétiens, elle retomba aux mains des musulmans. En 1755 elle fut détruite par le tremblement de terre qui dévasta Lisbonne, et il n'en resta qu'un misérable hameau sur un amas de ruines. Enfin, vers la fin du XVIIIme siècle, le Sultan Sidi Mohammed ayant concédé à la compagnie espagnole « de los cinco gremios mayores » le droit d'exporter des céréales de Fedala, Casablanca et Mazagan, elle se mit à revivre et à se repeupler et, grâce à la richesse du pays des Châouïa dont elle est le centre d'exportation et d'importation, elle n'a cessé, depuis, de se développer et de prospérer. Aujourd'hui, elle est, après Tanger, le port le plus important du Maroc, et sa population peut être évaluée à près de 30.000 âmes, dont 5 à 600 Européens.

La rade de Casablanca — nous l'avons vu déjà — n'est pas idéale; tant s'en faut. Les vapeurs y mouillent à un mille ou un mille et demi, les voiliers, à plus de deux milles de terre. Par les gros temps, surtout en hiver, toute communication reste fréquemment interrompue pendant plusieurs jours de suite, et souvent les navires sont obligés de gagner le large pour ne pas s'exposer à venir échouer sur les écueils dont la côte est hérissée. L'embarquement et le débarquement s'opèrent à l'aide de barcasses d'un faible tirant d'eau, pouvant pénétrer dans une petite anse où les vagues viennent mourir au pied même des murs de la ville.

Si Casablanca, vue de la mer, a une mine plutôt rébarbative et farouche, elle se présente, au contraire, sous un aspect des plus riants aux voyageurs venant de l'intérieur. Entourée d'une ceinture de jardins aux épaisses frondaisons d'où s'élancent les silhouettes gracieuses de quelques palmiers, ses murs crénelés, ses terrasses plates, ses minarets, blanchis à la chaux, éblouissants sous le soleil africain, se détachent sur le bleu sombre de la rade, où gisent des bateaux à vapeur aux gros corps noirs et rouges et se balancent des voiliers aux formes sveltes et élégantes.

Mais comme la plupart des villes orientales, Casablanca ne tient pas ses promesses.

Ayant pénétré par l'une de ses quatre portes, on se trouve dans un dédale de rues étroites et tortueuses

bordées de maisons sans caractère, ni espagnoles ni mauresques, de misérables échoppes, de huttes en roseaux, de hangars où s'entassent les grains, les peaux, les laines amenés de l'intérieur par les caravanes. Pleines de poussière en été, de boue noire et fétide à l'époque des pluies, jonchées d'immondices, beaucoup d'entre elles ont plutôt l'air de cloaques. La cohue bruyante qui les remplit : bédouins vêtus de loques de couleur indéfinissable, conduisant des chameaux et des ânes pelés et lourdement chargés qui vous éclaboussent et vous écrasent contre les murs; crieurs publics vendant des chevaux et des mules, portefaix berbères et nègres en haillons, courtiers juifs affairés en longues houppelandes sombres, mendiants demi-nus forment un ensemble où un fin haïk blanc, majestueusement drapé sur la personne de quelque fonctionnaire maure, détonne presque autant que les fraîches toilettes des dames de la colonie européenne ou l'équipement des touristes cockneys qui envahissent la ville à l'arrivée du steamer de Londres : topis de liège, knickerbockers, pipes courtes et kodaks braqués impitoyablement sur tous les chameaux qui passent, sur tous les paquets de linge sale ambulants qui représentent le beau sexe indigène.

Casablanca est une ville bédouine. Le gros de sa population se recrute parmi les tribus voisines, Berbères arabisés ayant peu de besoins et, par consé-

quent, un goût peu développé. L'élément maure, celui qui cultive encore quelque peu l'art arabe et les traditions d'un passé glorieux, n'y est représenté que par quelques fonctionnaires et quelques commerçants presque tous originaires de Fez, de Rabat ou de Tétouan.

Aussi, si le commerce est florissant à Casablanca, l'industrie y est presque nulle. Il ne faut y chercher ni somptueuses demeures mauresques ni monuments artistiques. Les mosquées, les marabouts, les bains maures, le dar el-makhzen (palais du gouvernement) ne sont que des constructions sans prétentions, simplement blanchies à la chaux. La kaïsaria (le bazar) n'est qu'une place carrée encadrée de petites niches, où les vendeurs se tiennent assis à la turque au milieu de leurs marchandises bariolées; et les fondaks (caravansérails) ne sont que de grandes cours rectangulaires encombrées de bêtes et bordées de cellules noires et sales où logent les caravaniers.

La ville est donc très peu attrayante en elle-même. Que l'on ne s'imagine pas, cependant, que la vie y soit dépourvue de charme. Une société européenne aimable et accueillante, un climat délicieux, l'intérêt que présente l'étude d'une contrée, de gens et de mœurs peu connues et le sentiment d'indépendance et de liberté qui résulte de l'absence des mille petits esclavages d'un état civilisé et policé en font un séjour des plus agréables.

Telle est la ville de Casablanca, où je venais de passer une année, quand je fus mandé auprès du grand vizir, du terrible Bâ-Ahmed, qui était tombé malade au camp impérial de Sokhrat Ed-Djeja.

Le lendemain je partais pour la m'h a l l a.

Porte de Casablanca

II
Ire ÉTAPE

24 décembre 1897. — Dans un pays sans auberges, sans chemins de fer, sans routes même, à moins qu'on ne veuille appeler ainsi les faisceaux entrecroisés de pistes de chameaux qui en tiennent lieu au Maroc, c'est toute une affaire que les préparatifs d'un voyage. On est obligé d'emporter une foule de choses dont on n'a pas idée en pays civilisé : tentes et accessoires, literie, effets d'habillement, armes et munitions, piquets et cordes pour entraver les bêtes, batterie de cuisine, vaisselle, fanaux, seaux, pharmacie de campagne, conserves etc.; quelquefois même du combustible et de l'orge pour les bêtes. Aussi, bien que

me bornant au stricte nécessaire et ne croyant m'absenter que pour quelques semaines au plus, j'ai dû louer deux mules et deux chameaux pour le transport de mes bagages.

J'avais fixé à huit heures le moment du départ. Mais si l'exactitude est la politesse des rois, elle n'est pas assurément une vertu des caravaniers marocains. A huit heures et demie les bêtes de somme ne sont pas encore arrivées. Mon cheval, sellé et bridé, ronge son frein et piaffe à ma porte; mes effets encombrent le patio, ficelés et prêts à être chargés. Je commence à m'impatienter; et une pluie fine et pénétrante se met à tomber, peu apte à calmer ma mauvaise humeur. — A neuf heures... rien. Je suis outré. Mon domestique part à la recherche des bêtes. — A neuf heures et demie... personne. Mon exaspération, après avoir atteint son maximum, fait place peu à peu à une résignation fataliste. Et à dix heures, quand mon domestique revient enfin pour m'annoncer que les mules ne sont pas encore ferrées et que, les chameliers n'ayant pas été prévenus, leurs bêtes sont parties au pâturage, c'est presque avec l'équanimité d'un vrai croyant que j'accueille ces déclarations. On se met donc à la recherche d'un maréchal-ferrant et des chameaux. Et enfin, à onze heures, l'opération du chargement peut commencer. Elle ne se fait pas sans force ruades, coups de trique, grognements furieux des chameaux et imprécations de leurs conducteurs.

Les petites bannières blanches viennent de grimper au sommet des minarets, annonçant l'heure méridienne de l'oûli, quand nous passons sous la voûte sombre de la grande porte de Casablanca.

Notre petite caravane se compose de six hommes et d'autant de bêtes. Moi-même et un cavalier indigène mis à ma disposition par le caïd pour me servir d'escorte et de guide sommes à cheval; mon domestique Mohammed et Simon Cohen, jeune israélite algérien engagé en qualité d'interprète et de factotum, sont juchés sur les mules chargées, et deux chameliers bédouins suivent à pied avec leurs bêtes.

En quelques minutes nous franchissons le souk encombré de gens, d'animaux et de marchandises, le petit pont en dos d'âne jeté sur le ruisseau de Casablanca, le cercle de jardins qui entoure la ville et entrons dans la région accidentée du Sahel.

Bientôt Casablanca disparaît derrière les ondulations du sol. La pluie a cessé de tomber; mais le temps reste gris et menaçant, et le paysage est d'une monotonie désespérante. Toutes les fois que nous atteignons le sommet d'une côte, nous n'apercevons devant nous qu'une autre côte pareille, couverte comme elle de palmiers nains, auxquels de maigres champs labourés essayent de disputer le terrain; çà et là, dans la distance, une bâtisse blanche entourée de figuiers de Barbarie et d'aloës ou un groupe de huttes ou de tentes.

Le sol, pierreux ou sablonneux par endroits, est couvert ailleurs d'une boue glissante, où nos chameaux patinent et n'avancent que péniblement. Nous ne tardons pas à les laisser loin derrière nous.

Au bout de quatre heures de montées et de descentes, nous atteignons enfin le sommet de la dernière vague du Sahel, puis descendons dans une vaste plaine qui s'étend devant nous à perte de vue. Là, la route devient de plus en plus boueuse. A droite et à gauche, à l'horizon, les kasbas des Mediouna et des Oulad Zyan se dessinent à peine sur le ciel déjà sombre.

La pluie se remet à tomber, drue et froide, et la nuit s'approche à grands pas. Nous sommes trempés et glacés, et les chameaux portant nos tentes sont bien loin encore. Aussi je me décide à demander l'hospitalité du premier douar que nous trouverons; et bientôt, dans l'obscurité déjà presque complète, nous voyons briller des feux et distinguons un cercle de petits monticules noirs : les tentes d'un campement indigène.

Des aboiements furieux annoncent notre approche. Quelques bédouins s'avancent vers nous, le fusil à la main, pour nous reconnaître et, quand nous nous présentons comme « hôtes de Dieu », ils chassent les chiens, écartent les branches épineuses de la zeriba qui barricade le douar et nous invitent à entrer dans le cercle des tentes.

Le chîkh vient alors nous souhaiter la bienvenue. C'est un vieillard pauvrement vêtu mais à la figure sympathique encadrée d'une longue barbe blanche, un vrai croyant, fidèle observateur des préceptes hospitaliers de sa foi. Aussitôt que je suis descendu de cheval, il me prend par la main pour me conduire à sa demeure. A notre approche un groupe de femmes et d'enfants se lève et va se retirer dans une tente voisine. Puis mon hôte réitère ses souhaits de bienvenue et, ayant étendu par terre un vieux bout de tapis à mon intention, me laisse seul pour aller s'occuper de nos bêtes.

Je m'installe aussi commodément que les circonstances le permettent et, à la lueur vacillante d'une bougie fichée dans le goulot d'une bouteille, j'examine la pauvre habitation nomade et son contenu.

La khaïma du chikh est peut-être un peu plus spacieuse que les autres tentes du douar; mais sans cela elle ne s'en distingue en rien. Elle a, comme toutes les autres, la forme d'un canot renversé, et le tissu dont elle est faite, en fibres végétales tirées du palmier nain ou de l'asphodèle, qui remplacent généralement dans cette région le poil de chèvre et de chameau, est vieux et usé. Quant à l'inventaire du contenu, il est vite fait : deux coffres en bois blanc, quelques nattes en jonc, une selle arabe recouverte d'une housse en drap rouge, usée jusqu'à la corde, un long fusil à pierre, des jarres, des pots, des plats en terre et en

bois, un crible, quelques peaux de bouc servant d'outres, dont l'une, le poil en dedans, suspendue entre les montants d'un chevalet composé de trois bâtons, tient lieu de baratte; un moulin à bras composé de deux petites meules, l'une fixe, l'autre mobile et pourvue d'un manche en bois, — un de ces vieux moulins dont parlent la Bible et l'Odyssée, — et c'est à peu près tout.

Le chîkh ne tarde pas à reparaître accompagné de quelques notables du douar, de mes gens et d'un de ses fils portant un pot de terre rempli de charbons ardents. Et nous nous pressons autour de la chaleur bienfaisante, y exposant, tour à tour, toutes les parties transies de notre individu. — Entre temps notre hôte fouille dans ses coffres et en tire un plateau de cuivre, une petite théière en métal blanc, une boîte contenant du thé vert, un paquet de menthe, un pain de sucre, une demi-douzaine de petits verres peinturlurés : tout ce qu'il faut pour préparer et servir le fameux breuvage national.

Ah ! ce pauvre thé marocain ! A-t-il été assez dénigré par les touristes qui ont fait sa connaissance dans les cafés maures de Tanger ! Ses détracteurs ne connaissent pas les longues chevauchées à travers les plaines désertes, sous un soleil de plomb, ou, par une pluie battante, sur les plateaux balayés par les vents glacés de l'Atlas; ils ignorent la sensation exquise de bien-être qui envahit le voyageur exténué, à moitié gelé

ou à moitié grillé, avec les premières gorgées du breuvage bienfaisant. Les indigènes seuls, et ceux qui ont vécu de leur vie, l'apprécient à sa juste valeur.

Aussi le vieux chîkh, en le préparant, a-t-il l'air de pontifier; et tout le monde s'accroupit en rond, observant un silence presque religieux. Puis, après quelques minutes d'attente, l'infusion nous est servie, brûlante et très sucrée, et nous l'aspirons par petits coups, bruyamment, comme l'exige la coutume. Immédiatement nous nous sentons réchauffés et réconfortés, et la bonne humeur se rétablit comme par enchantement.

Sur ces entrefaites arrivent nos chameaux guidés par un homme du douar envoyé à leur rencontre. Faut-il monter les tentes maintenant ? Mes gens attendent ma décision presque avec anxiété. Ils ont tant de bonnes raisons pour m'en dissuader; car l'averse continue, torrentielle, et la nuit est si froide et si noire... D'ailleurs les environs ne sont plus qu'un vaste bourbier, et, grâce au thé et au brasero, je me sens si bien à l'aise dans la tente du chîkh que je consens volontiers à y rester.

Bientôt paraît le kesksou (cous-cous) traditionnel, et nous l'attaquons avec un pieux bismillah (au nom de Dieu). Il est fait avec un beurre horriblement rance; mais je ne veux pas attrister mon hôte en lui laissant voir que je ne le trouve pas à mon goût et, malgré les répugnances de mon palais encore

trop peu acclimaté, je m'efforce d'en avaler quelques bouchées, tout en faisant semblant d'en manger beaucoup. Ma main encore inhabile à en faire des boulettes me facilite mon stratagème. Je me rattrape ensuite sur un plat de seikouk que nous apporte un notable du douar. C'est un cous-cous grossier de farine d'orge abondamment arrosé de petit-lait et que l'on mange avec des coquillages en guise de cuillers. Il ne se présente pas non plus sous un aspect très appétissant, mais au moins il n'est pas fait au beurre rance, et je contribue vaillamment à sa destruction. Un dévot hamdoullah (el-hamdou lillah — louange à Dieu), et le thé fait sa réapparition.

Nos chameliers nous avaient amené un nouvel hôte d'une espèce particulière. C'est un nègre à la face grotesque qu'ils avaient rencontré en route, ruisselant et grelottant, et qui est venu humblement nous demander la permission de s'accroupir à notre feu. Appartenant à la grande confrérie des conteurs et chanteurs errants, ce troubadour marocain ne possède pour toute fortune qu'un âne famélique, un vieux haïk en lambeaux, une pipe et une blague à kif et un petit instrument primitif à deux cordes, un gimbri, attribut de son état. Et ce pauvre hère, ragaillardi lui aussi par le thé et la bonne chère, traduit alors la reconnaissance de son estomac repu par un concert qui porte la satisfaction générale à son comble. S'accom-

pagnant de son g i m b r i, il nous chante, d'une voix tantôt gutturale, tantôt nasillarde, d'interminables mélopées, que l'assistance reprend aux refrains avec des battements rythmiques des mains. Et je me laisse bercer par la mélancolie de ces airs étranges.

Puis, soudain, je me souviens que c'est aujourd'hui la veille de Noël ! Quel contraste ! Là-bas, en Alsace, la neige tombe en silence et recouvre tout de sa blancheur immaculée. Les familles se réunissent dans les maisons bien closes et bien chauffées, car c'est aujourd'hui la grande fête des enfants, qui attendent avec une impatience fébrile la venue du petit Noël et de ses beaux cadeaux. Enfin la nuit arrive, une clochette tinte, une porte s'ouvre, et le sapin apparaît dans toute sa splendeur étincelante. L'agitation de tout à l'heure fait place à un silence religieux; toutes les petites bouches entr'ouvertes sont muettes d'admiration, tous les grands yeux candides se fixent en extase sur l'apparition radieuse. Puis des chants d'allégresse retentissent, de naïfs cantiques de Noël, et des cris de joie à chaque découverte nouvelle. Et les grands, se faisant enfants, s'extasient et se réjouissent avec les petits...

Ici aussi, c'est une réunion joyeuse; mais les êtres simples et naïfs qui la composent ont des muscles de fer, des visages bronzés et barbus; et s'ils s'amusent volontiers, eux aussi, c'est avec de vrais fusils, des chevaux en chair et en os et des poupées vivantes...

Quelques charbons dans un pot remplacent le poële ronflant, une misérable chandelle nous tient lieu d'arbre de Noël, et la musique, sauvage et sans gaîté, se confond avec les grandes voix de la nature, le fracas du déluge qui s'abat sur notre frêle abri et le hurlement des rafales qui menacent de l'emporter...

Mais l'artiste et son auditoire sont infatigables, le concert s'éternise, et nous devons fournir une bonne étape demain. Aussi, à une heure déjà avancée, je finis par donner le signal de la cessation des réjouissances et, m'enveloppant dans mon manteau, la tête appuyée sur ma selle en guise d'oreiller, je ne tarde pas à m'endormir, malgré la tempête, les aboiements furieux des chiens de garde et les attaques de légions d'insectes sanguinaires sur mon épiderme.

Mais bientôt je suis réveillé par une sensation de froid intense. La pluie a fini par crever la vieille tente, et je suis couché dans une mare. Le mal est fait, et on ne peut guère songer à le réparer maintenant. Je vais donc m'accroupir dans un coin non encore atteint par l'inondation, où je passe la fin de ce réveillon mémorable en contemplations philosophiques à la Schopenhauer.

Un Douar

III

IIme ÉTAPE

25 décembre. — Le jour paraît enfin ! Mais c'est un jour morne et blafard, éclairant à peine une vaste plaine nue et désolée écrasée sous d'épais nuages livides : l'image de la terre aux premiers jours de la création, avant la séparation des éléments et l'apparition radieuse du soleil.

Et la pluie tombe toujours ! Nos hôtes en sont tout joyeux, car elle leur promet de belles récoltes. Mais nous autres, qui allons encore y être exposés pendant une longue journée, sommes loin de partager leur allégresse.

Cependant le thé matinal, accompagné de galettes pâteuses arrosées de beurre fondu, nous remet un peu de cœur au ventre, et, profitant d'une courte accalmie, nous procédons au chargement des bêtes. Puis nous prenons congé de nos braves hôtes et nous mettons en route vers le Sud.

Fatha, le troubadour couleur d'ébène, se joint à nous pour aller tenter la fortune au camp du Sultan.

La région que nous parcourons est une vaste plaine monotone, sans arbres et presque sans reliefs, qui s'élève insensiblement à fur et à mesure que nous avançons. Son sol est formé d'une couche presque ininterrompue d'une terre végétale noire et grasse qui, au printemps, se couvre de blé, d'orge, de maïs, de fèves, de pois chiches. Mais maintenant, ce n'est qu'un immense marécage, où nos bêtes pataugent péniblement, ayant parfois de la boue jusqu'aux genoux.

Pendant de longues heures nous marchons en silence, ne regardant ni à droite ni à gauche, la tête baissée sous nos capuchons pour nous garantir de l'ondée cinglante. Parfois les rênes s'échappent de nos doigts engourdis, et nos montures aveuglées, tournant le dos à la tempête, refusent d'avancer. Nous les laissons souffler un instant, puis reprenons notre course muette et aveugle.

Tout à coup nous nous trouvons au beau milieu d'une grande caravane venant en sens inverse : des chameaux et des ânes chargés de tentes, de perches,

de tous les impedimenta d'un camp bédouin; des hommes à cheval armés de longs fusils, des femmes portant leurs petits et des enfants plus âgés courant avec des chiens galeux derrière des troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons. C'est un douar à la recherche d'un campement nouveau, plus éloigné de la scène des opérations militaires.

L'averse diminue enfin d'intensité, et nous apercevons devant nous la ligne grise et encore indécise des hauteurs de Mzab. Leurs contours s'accentuent peu à peu, et deux cônes isolés, en vedette, s'en détachent plus nettement.

Vers trois heures de l'après-midi, nous approchons d'une gottâ (*) située à une faible distance de leur base, dans un site qui doit être charmant à toute autre époque de l'année.

Elle appartient à un indigène de ma connaissance, et je suis sûr d'y trouver bon accueil. Nous allons donc nous y arrêter pour la nuit; car nos montures sont à bout de forces, surtout les mules. A différentes reprises elles se sont laissées choir dans la boue, et il a fallu les décharger pour leur permettre de se relever. Quant aux chameaux, comme hier, nous les avons distancés de beaucoup, et ils n'arriveront guère avant la tombée de la nuit.

(*) Une gottâ est un domaine taillé par quelque bédouin influent dans le territoire du douar auquel il appartient et exploité par lui, avec un nombre plus ou moins grand de clients, suivant un système comparable au métayage.

Nous entrons dans la gottâ. C'est un terrain entouré d'un talus et d'un fossé, où se trouvent réunis tous les types d'habitations bédouines : tentes semblables à celles des douars, n o u a ï l (pluriel de n o u â l a), huttes rectangulaires ou en pain de sucre.

Au centre de cette agglomération se dresse une enceinte murée, la résidence du maître de céans. Nous y pénétrons par une porte cintrée et entrons par un couloir coudé à ciel ouvert dans une grande cour bordée de constructions en pisé à toits plats et blanchies à la chaux. L'une d'elles sert à loger les hôtes de passage. Elle se compose d'une pièce unique, longue, étroite et absolument vide; sans fenêtres, ne recevant le jour et l'air que par la porte percée dans un des côtés longs, avec un plancher en terre battue et un toit de perches juxtaposées recouvertes de pisé. Ce n'est pas luxueux, mais au moins nous nous y trouvons au sec. On nous apporte des nattes et des tapis, on allume un grand feu de branchages au beau milieu de la salle, et nous parvenons enfin à nous dégeler.

Notre hôte, absent au moment de notre arrivée, ne tarde pas à paraître et me fait l'accueil auquel je m'attendais de sa part. Il semble préoccupé cependant et, tout en préparant le thé, il m'apprend que les troupes chérifiennes viennent de lui razzier un troupeau de plusieurs centaines de moutons. Cela ne l'empêche pas d'en sacrifier un à l'hospitalité et de le faire transformer en cous-cous et en t â j i n excellents.

Tout le monde sait que le cous-cous est le plat national de l'Afrique du Nord; mais bien des personnes ignorent comment il est préparé. Cru, c'est une espèce de semoule, dont les grains, de la grosseur d'une forte tête d'épingle, s'obtiennent par l'agglutination de farine de blé ou d'orge au moyen d'une petite quantité d'eau. Pour le faire cuire, on l'humecte et on en remplit un récipient de la forme d'un entonnoir tronqué dont le fond est percé de trous. Ce récipient s'emboîte hermétiquement dans l'ouverture d'une marmite ventrue mise au feu avec de la viande, mouton ou poulet, de l'eau, des légumes et des épices. La vapeur qui se dégage de ce pot-au-feu ne peut s'échapper que par les trous du récipient superposé et amène la cuisson du cous-cous, dont les grains se gonflent et s'amolissent. Au bout de deux heures environ, le tout est retiré du feu, et le cous-cous, assaisonné de beurre et de sel, arrosé de bouillon, est dressé en forme d'un volcan dans le cratère duquel on dépose la viande et les légumes. — Quant au tâjin, c'est un ragoût gras et pimenté de viande et de légumes.

Tous ces mets ne se mangent qu'avec la main droite (*) préalablement lavée, sans le secours d'aucun instrument et à même le plat, qui est placé par terre, dans une espèce de sébile en bois, au centre du cercle des convives. A la fin du repas, tout le monde se lave les mains et la bouche.

(*) La main gauche, qui sert aux ablutions, est impure.

Après une bonne soirée à deviser avec mon hôte, à échanger les nouvelles de la côte contre celles de l'intérieur, je passe une nuit excellente dans mon lit de camp, et mon long sommeil réparateur n'est interrompu que pendant quelques instants par des aboiements furibonds répondant aux glapissements lointains d'un chacal.

Ruines d'une Kasba

IV

IIIme ÉTAPE

26 décembre. — Le soleil enfin ! Quand j'ouvre les yeux, réveillé par les grognements furieux de chameaux que l'on charge, un large rayon doré pénètre par la porte grande ouverte de notre logis. Je me lève vivement, tout joyeux, et trouve mes gens dans la cour, déjà occupés des préparatifs du départ.

Une négresse nous apporte la harira, une soupe épaisse et très poivrée composée de viande coupée en menus morceaux, d'œufs, de lentilles, de farine, de levain et de persil haché. Et l'estomac lesté, tonifiés par quelques verres de thé bouillant, nous nous sentons prêts pour une nouvelle étape, quelle qu'elle

soit. Nos bêtes n'ont pas été oubliées, et elles aussi paraissent reposées et ragaillardies.

Mais ces excellentes dispositions ne seront pas mises à une forte épreuve aujourd'hui, car le temps est merveilleux, et le terrain en perspective, poreux et en pente, sera infiniment plus facile et plus agréable que celui d'hier. C'est au moins ce qu'affirme notre hôte en enfourchant son cheval pour nous faire un bout de conduite.

Nous nous dirigeons vers l'interstice qui sépare les deux montagnes coniques vaguement entrevues hier. Celle de droite porte le nom d'un marabout, Sidi Nader, dont la k o u b b a blanche se dresse à son sommet. Celle de gauche, plus petite, est connue sous le nom de Nouider, diminutif de Nader.

Arrivés à leur base, nous nous séparons de notre hôte en échangeant les jolis compliments arabes de circonstance, puis, ayant franchi le défilé, nous traversons un vallon herbeux où serpente un ruisseau et nous engageons dans les collines de Mzab. Nous gravissons une pente assez raide, pierreuse et parsemée de buissons épineux et ne tardons pas à atteindre le sommet des hauteurs.

Je constate alors que ce que j'avais considéré comme une chaîne de collines n'est en réalité qu'un talus, le bord d'une terrasse plus élevée mais beaucoup plus accidentée que celle que nous avons parcourue hier.

Nous cheminons allègrement sous un gai soleil inondant un joli paysage aux pentes douces, uniformément recouvertes d'un frais tapis vert parsemé de bouquets blancs de narcisses, dont le parfum délicat se mêle à l'atmosphère pure et limpide. A l'Est, la vue est bornée par une chaîne de hauteurs ravinées et boisées, les montagnes des Mdakra et des Achach, qui servent en ce moment de refuge à d'innombrables bédouins fuyant devant les troupes du Sultan. Devant elles, plus près de nous, se dresse le massif rocheux isolé de M'gartou, roux et aride.

Nous marchons pendant plusieurs heures sans rencontrer âme qui vive. Mes gens sont gais et chantent de leurs voix rauques que Fatha accompagne des sons grêles de son g i m b r i.

Vers midi, ayant atteint le sommet d'une onde du terrain, nous nous trouvons subitement en face de Dar Ben-Hamed, jadis la florissante kasba de Mzab et qui n'est plus, aujourd'hui, qu'un amas de ruines désertes, dont les murailles rouges flanquées de tours carrées et les maisons blanches effondrées et vides s'étalent à nos pieds, dans un cadre vert et fleuri de champs en friche envahis par les herbes sauvages.

L'histoire de la destruction de cette kasba est une illustration éloquente de l'état des choses au Maroc.

Il y a deux ans à peine, le caïd Ben-Hamed était un des gouverneurs les plus puissants des Châouïa,

et sa kasba en était un des centres commerçants et agricoles les plus importants. Pendant la longue durée de son administration il avait amassé une fortune considérable, si considérable, en effet, qu'un jour le gouvernement chérifien jugea le moment venu de s'en emparer. Mandé à la cour sous un prétexte quelconque, le caïd Ben-Hamed fut jeté en prison sans autre forme de procès, et une force armée partit de Marrakech pour s'emparer du trésor convoité. Mais en arrivant devant la kasba, elle en trouva les portes closes et les parapets garnis de fusils. Un combat sanglant s'ensuivit, et les troupes chérifiennes finirent par s'emparer de la place. Le lieutenant du caïd, qui avait organisé la résistance, n'eut que le temps de se jeter sur un cheval et sauva sa tête par une fuite précipitée au Tadla, où il se plaça sous la protection des marabouts de B'jaâd. Mais les vainqueurs ne jouirent pas longtemps de leur triomphe. Les bédouins, attirés par l'odeur de la poudre et l'espoir du butin, accoururent de tous côtés et se précipitèrent à la curée. Ils attaquèrent et défirent les émissaires du Sultan et s'emparèrent à leur tour de la kasba, qui fut mise à sac et laissée dans l'état où nous la voyons aujourd'hui. Cet acte de rébellion fut une des raisons multiples qui décidèrent le gouvernement à entrer en campagne.

Par une brèche dans la muraille crénelée nous entrons dans une vaste cour jonchée de décombres et envahie par la mauvaise herbe; nous parcourons une

ruelle déserte bordée de boutiques éventrées, puis pénétrons dans ce qui fut la maison somptueuse du caïd. Là, les bédouins ont donné libre cours à leur fureur dévastatrice, se vengeant des longues exactions dont ils avaient été victimes. De toutes les belles mosaïques, moulures, sculptures, peintures sur bois qui l'ornaient, il ne reste qu'un monceau de débris informes, noircis par l'incendie et achevant de se désagréger sous l'action de la pluie et du vent.

En sortant de la kasba nous voyons nos chameaux poindre à l'horizon, et la prudence nous commande de les attendre pour voyager de conserve avec eux. Il est vrai qu'ainsi nous ne ferons qu'environ quatre kilomètres par heure; mais la région où nous allons nous engager est infestée de soldats pillards et de bédouins maraudeurs, profitant tous de l'anarchie générale pour satisfaire leurs instincts de rapine.

Nous donnons donc un coup d'œil à nos armes à feu et nous assurons qu'elles sont chargées et en état de servir le cas échéant. Notre arsenal se compose du Winchester et du sabre d'ordonnance de notre cavalier d'escorte, d'un fusil de chasse à deux coups, un « idéal » de la manufacture de St-Etienne, que j'ai confié à mon domestique Mohammed et d'un bon revolver tirant des balles cal. 450 que je porte à la ceinture. Simon Cohen, se conformant en ceci à l'usage du pays qui interdit le port des armes à ses coreligionnaires marocains, est inerme; les chameliers ont

des gourdins et de mauvais poignards, et Fatha n'est armé que de son gimbri. Cela ne constitue pas un armement bien formidable, mais au moins nous sommes à l'abri de la nécessité de nous rendre à la première sommation, si nous venions à être attaqués par un parti de flibustiers.

Et bientôt nous avons l'occasion d'apprécier la sagesse des précautions que nous avons prises.

Nous venons de gravir une côte insignifiante, quand nos yeux tombent sur un groupe de cavaliers qui ont mis pied à terre et paraissent fort affairés dans un champ en friche, à quelques centaines de mètres devant nous. Et, presque immédiatement, nous nous rendons compte de la nature de leur occupation: ils sont en train de piller une matmora, un de ces silos où les indigènes ont coutume de remiser et de cacher le grain. Sans chercher à en savoir davantage, nous nous dirigeons de façon à placer la colline entre eux et nous.

Mais il est trop tard ! Nous sommes découverts, et une douzaine de bédouins, criant et brandissant leurs longs fusils, sautent à cheval et viennent sur nous à fond de train, déployés en ligne comme à la fantasia. Inutile de songer à la fuite, moi-même et mon soldat étant seuls à cheval. L'unique parti que nous puissions prendre est celui de faire face à l'ennemi. Il n'est plus d'ailleurs qu'à une centaine de mètres et fond sur nous comme une avalanche.

Les fusils s'abaissent simultanément, nous menaçant de leurs bouches noires qui vont cracher du feu et du plomb... Le doigt sur la détente de nos armes, tous les muscles tendus, ne respirant plus, nous attendons... et il me semble qu'il se passe une éternité...

Mais la détonation redoutée ne vient pas, et soudain, sur un signe du chef, les longs fusils reprennent leur position verticale, les chevaux s'arrêtent net, ployant sur leurs jarrets et rejetant la tête en arrière sous l'action brutale du mors arabe. Et la respiration nous revient avec un soupir de soulagement.

Alors nos assaillants d'il y a un instant viennent vers nous, tranquillement, comme s'ils ne s'étaient dérangés que pour prendre de nos nouvelles. Ils jettent bien encore des regards de convoitise sur nos bêtes, mais nous nous tenons sur nos gardes, et, nous voyant disposés à nous défendre, ils doivent se dire que le jeu ne vaudrait peut-être pas la chandelle.

Nous échangeons un «es-salamou âlikoum» — «ou âlikoum es-selam» qui sonne un peu faux; puis une conversation s'engage, tout-à-fait courtoise. Et je suis tout étonné d'entendre ces rebelles contre l'autorité du Sultan, fuyant et combattant ses troupes, ne parler de lui qu'avec un respect très réel, l'appelant sidna, notre seigneur. Encore quelques politesses orientales, et ils retournent au pillage de la matmora, tandis que nous poursuivons notre route, nous félicitant de l'issue de cette alerte qui aurait pu tour-

ner facilement au tragique ou se terminer au moins par la perte de nos bêtes et de nos bagages.

Bientôt nous sommes en vue de Dar Ould-Hajaj, qui sera notre gîte pour cette nuit. Il est de bonne heure encore; mais cette kasba est le seul endroit à peu près sûr où nous puissions passer la nuit avant d'arriver au camp impérial; et celui-ci est bien loin encore.

Notre soldat a pris les devants pour nous annoncer; et quand nous arrivons à la porte de la kasba, le khalifa (lieutenant) du caïd est là pour nous souhaiter la bienvenue et m'inviter à descendre dans la maison de son maître. Mais je préfère coucher sous la tente.

Nous trouvons la vaste enceinte bondée de campagnards des environs réfugiés là avec leurs troupeaux. Cependant nous finissons par découvrir une place inoccupée dans un angle de la kasba, près des murailles de pisé croulantes. Et nos tentes, dressées en un tour de main, attirent une foule de curieux, d'enfants déguenillés surtout et de femmes, dont beaucoup n'ont probablement jamais vu un n'srani (chrétien). Mais rien en leur façon d'être ne dénote le fanatisme féroce que l'on impute souvent gratuitement à tous les musulmans. Très sages, ils s'accroupissent en cercle, à une distance convenable, prêts à s'envoler comme une bande d'oiseaux effarouchés toutes les fois que je m'approche d'eux. Mais bientôt ils s'apprivoisent et parais-

sent tout heureux de pouvoir nous rendre de petits services : tenir nos bêtes, aider à les entraver, aller chercher de l'eau, etc.

Nous venons d'achever notre installation, quand le caïd nous envoie la m o û n a : un mouton, deux poules, des pains, des œufs, un pot de beurre, un pain de sucre, du thé, des bougies, du charbon, de l'orge et de la paille pour nos bêtes. Les figures de mes gens rayonnent à la vue de toutes ces victuailles et à la bombance en perspective.

Le mouton, égorgé rapidement suivant les prescriptions du Koran, est rôti en entier dans un four ad hoc chauffé à blanc et dont on a soin de boucher hermétiquement toutes les ouvertures avec de la terre glaise. Ainsi préparée (m'c h o û i), cuite à point et saupoudrée de sel et de cumin pilé, la viande est réellement excellente. Le foie et les rognons sont mis en brochettes (k't b a n).

A la tombée de la nuit, six hommes de garde envoyés par le caïd sont venus s'accroupir autour de notre petit campement pour veiller à notre sécurité. Ils font beaucoup de bruit, chantant et s'interpellant sans cesse pour se tenir éveillés. Longtemps ils me tiennent éveillé moi aussi; cependant je finis par m'endormir. Et il faut croire que nos gardiens en ont fait autant; car, soudain, je suis réveillé par un coup de feu qui éclate à deux pas de ma tente et, me précipitant dehors, je trouve notre soldat, le fusil encore fumant à la main.

Il vient, me dit-il, de tirer sur un voleur qui s'était introduit dans notre campement et qui a disparu sans laisser de trace. Nos veilleurs, tout effarés, n'ont rien vu, et je soupçonne un peu notre brave défenseur de n'avoir rien vu non plus...

La nuit est merveilleusement calme et belle, et le ciel très profond est rutilant d'étoiles. Mais il fait trop froid pour s'oublier longtemps à contempler sa splendeur, et je ne tarde pas à retourner me coucher et me rendormir, tout en plaignant les pauvres gardiens qui, dehors, ont recommencé leur concert.

Passage d'un ruisseau

V

IVme ÉTAPE

27 décembre. — Quelle matinée ! fraîche, vivifiante, sans un nuage !

Pendant que mes gens achèvent de lever le camp, je vais saluer le caïd et le remercier de son hospitalité. Je le trouve en train de prendre le thé en compagnie de quelques-uns de ses familiers et dois m'asseoir auprès de lui et partager son déjeuner. Je fais ainsi la connaissance d'un nouveau plat, pas bien fameux à mon avis, la khléa. C'est une espèce de biltong ou de pemmican : de la viande de bœuf ou de mouton découpée en morceaux longs et minces, suspendue à des

cordes et séchée au soleil et au vent, puis conservée dans de grandes jarres sous une couche de suif. Celle que l'on nous sert se présente sous forme de lanières de la consistance d'une semelle et d'un goût assorti.

Le caïd est d'une amabilité extraordinaire et ne cesse de m'asperger d'eau de fleur d'oranger et de me faire présenter un petit réchaud à encens. C'est qu'il a une faveur à me demander : celle d'intercéder pour lui auprès de l'omnipotent grand vizir. Car il paraît qu'il est assez mal noté en haut lieu et il craint de perdre son poste.

La matinée est déjà assez avancée quand je rejoins enfin ma petite caravane, qui m'attend depuis plus d'une heure à la porte de la kasba. Deux marchands qui se rendent au camp nous demandent la permission de voyager avec nous pour plus de sécurité. Elle leur est accordée, et nous pressons le pas pour rattraper le temps perdu.

Après avoir traversé un ravin où naît un ruisseau bordé de peupliers, nous escaladons une pente assez raide et nous retrouvons bientôt au haut du plateau. C'est une région exposée à tous les vents, pierreuse et inculte, où ne poussent que des buissons épineux tordus et quelques herbes dures et sèches.

Quelques-uns des malheureux réfugiés de la kasba se sont aventurés jusque là pour y faire paître leurs troupeaux, et, une bande de soldats venant à passer, nous sommes témoins d'une razzia en règle. Mes gens

ont une forte envie d'y prendre part, et je suis obligé d'avoir recours aux menaces pour les en empêcher. Il leur est incompréhensible que je ne veuille pas profiter de cette occasion excellente de devenir propriétaire d'un petit troupeau, considérant presque comme impie de refuser ainsi un « don d'Allâh ». Quant aux pauvres bergers, ils ne doivent peut-être qu'à notre arrivée fortuite sur les lieux de n'avoir été que volés et maltraités.

Peu après, nous rencontrons un convoi de prisonniers : une vingtaine de malheureux demi-nus, chargés de lourdes chaînes les reliant les uns aux autres, se traînant par les ronces et les pierres et sans cesse harcelés et battus par une escorte de soldats déguenillés à la mine patibulaire.

Un groupe de femmes les suit, des épouses et des mères, gémissant lamentablement, ayant à peine de quoi se couvrir, n'en pouvant plus. Et mes gens, loin de compatir à leurs misères, les invectivent en passant. Je leur impose le silence et m'arrête pour distribuer quelques secours à ces malheureuses. Elles sont toutes craintives d'abord, puis, voyant que je ne suis pas un ennemi, se précipitent pour baiser mes bottes et mes étriers, appelant la bénédiction d'Allâh sur ma tête. Elles sont presque toutes vieilles et laides, les autres ayant sans doute été retenues prisonnières...

Les signes évidents de la proximité du camp se multiplient : nous rencontrons d'autres convois de pri-

sonniers, d'autres bandes de soldats en maraude, et on ne voit plus aucun douar.

Après trois heures de marche environ — voyageant avec les chameaux nous n'avançons que très lentement — nous atteignons un point commandant une vue étendue, morne et désolée. A gauche, les montagnes ravinées des Achach dessinent leurs moindres détails; à droite, nous distinguons vaguement la ligne blanche de l'Atlas dans le lointain brumeux, et devant nous, à l'Est, au-delà d'une vaste plaine déserte parsemée de rochers aux formes bizarres, on m'indique la crête tourmentée de Sokhrat-Ed-Djeja.

Au moment de repartir, notre attention est attirée par une nuée de corbeaux s'agitant au-dessus d'un groupe d'êtres humains. Nous nous en approchons : ce sont des femmes qui finissent d'enterrer le cadavre d'une victime des pillards qu'elles ont trouvé là... sans tête. Et les oiseaux de mauvais augure, auxquels on vient d'arracher leur part du butin, remplissent l'air de leurs croassements de dépit.

Plus loin, une vision rapide de chevaux lancés à toute vitesse, de selles rouges et de vêtements blancs envolés dans un nuage de poussière : des chasseurs à la poursuite de quelque gibier, lièvre ou gazelle probablement.

Nous pressons le pas pour franchir cette plaine désolée et atteindre le camp avant la nuit. Bientôt nous

arrivons sur les bords d'un fort ruisseau serpentant entre des bouquets de lauriers-roses. Nous y abreuvons nos bêtes, puis, l'ayant franchi, gravissons une pente couronnée d'un marabout que nous ne tardons pas à atteindre.

Et, brusquement, j'arrête mon cheval, tout saisi du spectacle imposant qui se présente à mes yeux. A nos pieds, dans un vaste cirque encadré de crêtes noires et déjà tout envahi par les ombres crépusculaires, apparaît une énorme agglomération de tentes grises, une immense cité de toile, d'où nous arrivent mille bruits confus d'hommes et de bêtes : la m'h a l l a !

DEUXIÈME PARTIE

LA M'HALLA

Le Sceau du Sultan.

LA M'HALLA

I

LE SULTAN

Avant d'entreprendre la description du camp, nous croyons devoir présenter au lecteur ses habitants : le Sultan, sa cour et son armée.

Mouley Abd-El-Aziz est le quinzième souverain de la dynastie régnante des Alides ou chérifs filaliens (de chérif — descendant du Prophète et filali — originaire du Tafilelt) dont le fondateur fut Mouley Ali Cherif. Un de ses ancêtres, El-Hassan Ben-Kaçem, quitta l'Hedjaz au XIIIme siècle et vint se fixer à Sigilmassa, dans l'oasis de Tafilelt. Il passait, à tort ou à raison, pour être descendu d'un certain Mohammed, fils d'Abdallah El-Kamel, fils de Hassan, fils de Hassan Es-Sibt, petit-fils de Mahomet par sa fille Fatmat-Ez-

Zohra. Par lui, Mouley Abd-El-Aziz serait donc un descendant direct du Prophète.

Né le 24 février 1878, il n'est pas, cependant, l'aîné de sa génération; mais fils de la favorite de Mouley El-Hassan, Lalla Erquiya, belle et intelligente Circassienne achetée à Constantinople et offerte au Sultan par un riche marchand marocain, il avait toujours été le préféré des douze fils de son père. Aussi, lorsque le premier-né, Sidi Mohammed, déjà investi des fonctions de khalifa mais brutal, cruel, adonné à tous les vices, eut perdu les bonnes grâces de Mouley El-Hassan, celui-ci avait-il désigné le jeune Abd-El-Aziz comme devant lui succéder au pouvoir.

Mouley El-Hassan mourut le 4 juin 1894. Parti de Marrakech pour se rendre à Fez, il ne parvint que jusqu'à l'Oued El-Abid, au Tedla, où il succomba subitement à une maladie qui le minait sournoisement depuis longtemps. Sa mort fut tenue secrète pendant plusieurs jours, et la cour et l'armée, escortant le corps de leur Sultan, se transportèrent en toute hâte à Rabat.

Abd-El-Aziz, alors âgé de seize ans, attendait son père dans cette ville. On ne lui ramena que sa dépouille mortelle. Il fut immédiatement proclamé amir el-mouminîn (commandeur des croyants), et Si Ahmed Ben-Mousa, le chambellan de Mouley El-Hassan, par un hardi coup d'Etat, s'empara des rênes du gouvernement.

Sidi Mohammed et Mouley Omar, les frères aînés du jeune Sultan, furent jetés en prison, et, grâce aux mesures énergiques de Si Ahmed Ben-Mousa, à l'appui de l'armée, de la majorité des cheurfa (pluriel de chérif) et des savants ouléma de Fez, grâce aussi au peu de popularité des prétendants supprimés par l'incarcération et à l'indifférence des populations matées par les constantes expéditions de Mouley El-Hassan, les troubles, qui suivent toujours le trépas des sultans du Maroc, furent peu étendus et bientôt réprimés.

Le jeune souverain, guidé en tout par celui qui s'était constitué son tuteur, se rendit d'abord à la fameuse zâouïa de Mouley Idris, dans le Djebel Zerhoûn, berceau de la première dynastie des Empereurs du Maroc et tombeau de son fondateur, puis à Méquinez, cette Versailles de son aïeul Ismaïl, contemporain du Roi-Soleil. De là, il se rendit à Fez, sa capitale religieuse, la plus grande cité de son empire, et alla se prosterner au mausolée de Mouley Idris Ben-Idris, fondateur de la ville, dont les restes reposent dans la célèbre mosquée qui porte son nom.

Sa proclamation avait devancé son arrivée, et les savants ouléma de Karaouïn s'étaient prononcés en sa faveur. Partout, le jeune prince n'entendit que les acclamations joyeuses de la foule.

S'étant ainsi assuré des bonnes dispositions de ses provinces du Nord, il partit pour Marrakech, sa

capitale méridionale, dont il fit sa résidence pendant sept ans.

Et là, tandis que Si Ahmed Ben-Mousa gouvernait son empire en maître absolu, Mouley Abd-El-Aziz passa les trois premières années de son règne dans une inaction complète. Toujours enfermé dans son palais, d'où on ne le sortait que de temps à autre, comme un saint de sa châsse, pour l'exhiber à son peuple aux grandes fêtes musulmanes ou pour lui faire recevoir les ambassades européennes, il n'avait avec le monde extérieur que des relations officielles étroitement surveillées et ne voyait même ses plus proches parents. sa mère exceptée, qu'avec le consentement et en présence de Si Ahmed, qui — à ce que l'on affirme — le laissait dans une ignorance absolue des affaires d'Etat, le traitant d'ailleurs toujours, au moins en public, avec les marques de respect dues à un calife du Prophète.

Mouley El-Hassan lui avait légué son empire dans un état de pacification qui, pour être maintenu, ne nécessita d'abord que quelques opérations militaires peu importantes confiées à des caïds quelconques. Mais la paix, au Maroc, ne saurait durer indéfiniment. En 1897, certaines tribus du centre s'étaient révoltées contre l'autorité chérifienne, ou plutôt contre celle du grand vizir Si Ahmed, celui-ci jugea nécessaire de les soumettre personnellement. Il partit vers la fin de l'été à la tête de forces importantes et ne rentra à Marra-

kech qu'en mars 1898, après avoir « mangé » bon nombre de tribus et parcouru et pacifié le Houz.

C'est la seconde partie de cette campagne, celle qui occupa les trois premiers mois de l'année 1898, que nous avons essayé de retracer dans ce livre.

Le jeune Sultan prit part à cette expédition, mais y joua un rôle tout aussi effacé qu'à Marrakech.

Mouley Abd-El-Aziz était alors un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, grand et bien fait, mais déjà légèrement obèse. Sa figure au teint mat et jaunâtre, encadrée du duvet de la barbe naissante, était douce et sympathique; mais ses traits légèrement empâtés, la mâchoire peu développée et le menton un peu fuyant semblaient dénoter un caractère malléable et dépourvu de volonté.

Comme tout le monde, je ne le voyais d'ailleurs que lorsqu'on levait le camp pour le transporter plus loin et à l'occasion des fêtes religieuses. Mais tous les Européens qui l'ont approché, depuis, le considèrent comme un jeune prince intelligent, aimable, tolérant, ennemi des abus et très désireux de régénérer son pays.

* * *

Au retour de la colonne expéditionnaire à Marrakech, la vie inactive reprit de plus belle, et le Sultan continua de subir la tutelle tyrannique du chancelier-régent jusqu'à la mort de celui-ci, en mai 1900.

Mouley Abd-El-Aziz sortit alors de son apathie et donna quelques preuves d'énergie auxquelles on ne s'était nullement attendu de sa part. On appréhendait des troubles sérieux, une tentative de révolution des partisans du prétendant Sidi Mohammed qui était toujours en prison : il n'y eut que quelques révoltes locales vite réprimées. Le Sultan mit la main sur la fortune colossale qu'avait laissée son grand vizir et semblait vouloir recueillir aussi son héritage moral en s'emparant des rênes du gouvernement.

Mais bientôt on apprit que Si El-Mahdi El-Mnebhi avait remplacé Si Ahmed au pouvoir. Mouley Abd-El-Aziz avait changé de tutelle et ne s'était émancipé un peu que pour se lancer dans des divertissements puérils et stériles. Il devint le protecteur de la chorégraphie et de la prestidigitation, tira des feux d'artifice, fit venir des bicyclettes, des canots à pétrole, des automobiles, des phonographes, des appareils de photographie. Tous ces amusements, la photographie notamment, qui le renseigna sur ce qui se passe hors du Maroc, finirent cependant par lui donner une idée très haute, exagérée peut-être, de la civilisation européenne et par faire naître en lui le désir d'y faire participer son pays.

Il ne rêva plus, alors, qu'innovations et réformes et bientôt, déployant toute l'énergie latente et imprévue d'un caractère noble et généreux, passa du rêve à l'action.

Il se mit à l'œuvre avec une ardeur fébrile et irréfléchie, impatient de voir ses projets se réaliser, renversant les anciennes institutions qu'il connaissait à peine, pleines d'abus, il est vrai, mais adaptées au pays et fonctionnant à peu près, les remplaçant par une organisation toute neuve, meilleure en théorie, mais prématurée et qu'il fut impossible de mettre en pratique.

Les anciens impôts basés sur le Koran sont supprimés et remplacés par des contributions nouvelles qui seront recueillies par des fonctionnaires spéciaux, au lieu de l'être par les caïds. Ceux-ci n'achèteront plus leur caïdat, mais toucheront des appointements fixes et n'exploiteront plus leurs administrés. Les oumana des douanes jurent sur le mechaf el-kerim de ne rien détourner des droits perçus et de ne plus recevoir de pots-de-vin des commerçants.

Il est évident que ces réformes sont fort louables, mais elles sont loin d'être acceptées avec enthousiasme: les populations urbaines et rurales, peu habituées à voir leurs gouvernants se préoccuper de leurs intérêts, les regardent avec méfiance; les fonctionnaires n'y voient qu'une atteinte à leur ancien privilège de pressurer le pays et d'écrêmer les revenus chérifiens; et les lettrés les considèrent comme un attentat sacrilège contre les traditions koraniques. Elles n'ont fait que susciter un mécontentement général qui empêche leur application et qui, augmenté encore par les goûts et

les allures peu orthodoxes du jeune Sultan, a fini par provoquer des insurrections multiples contre lesquelles Mouley Abd-El-Aziz lutte en vain depuis deux ans et par créer un état d'anarchie qui menace d'envahir les parties les plus soumises du b l e d - e l - m a k h z e n.

Fonctionnaires du Makhzen

II
LE MAKHZEN

L'âme du gouvernement, le maître incontesté du Maroc, de 1894 à 1900, ce fut Si Ahmed Ben-Mousa.

A l'époque où je fus appelé à lui donner mes soins, c'était un homme de près de soixante ans, de taille au-dessus de la moyenne, légèrement obèse. Sa figure intelligente, dont les traits et le teint trahissaient une assez forte proportion de sang soudanais, encadrée d'une courte barbe grise, amaigrie alors par la fatigue et la maladie, sévère au repos, prenait par moments une expression de grande affabilité. Sa pa-

role autoritaire mais toujours courtoise, son geste, son port, ses longs et amples vêtements d'une blancheur immaculée contribuaient à en faire un personnage ne manquant pas de grandeur. Doué d'une volonté indomptable, travailleur infatigable, avide de pouvoir et de richesses, dévot, rusé, astucieux, peu gêné par des scrupules de conscience, peu aimé, mais craint et adulé de tous, Si Ahmed connaissait à fond le Maroc et l'art difficile de le gouverner; tandis que, peu instruit des choses de l'Europe, il continuait, vis-à-vis des puissances chrétiennes abhorrées, la vieille politique marocaine d'obstruction et de tergiversation.

Plus généralement connu sous le nom de Bâ-Hamed ou sous le titre d'el fkih el-kebir (grand-secrétaire, vizir), fils de Si Mousa, vizir de Mouley El-Hassan, petit-fils de Si Ahmed qui fut fils d'esclave et vizir des sultans Abderrahman et Mohammed, il occupait lui-même le poste de chambellan auprès de Mouley El-Hassan.

Survint la mort de celui-ci et l'avènement de Mouley Abd-El-Aziz, auquel, — à ce que l'on dit, — son père avait recommandé de ne jamais se séparer de Si Ahmed. Celui-ci jugea le moment opportun pour satisfaire son ambition. Usant de son influence auprès du jeune prince, il obtint la destitution du grand vizir El-Hadj El-Maâti Jâmey et du ministre de la guerre Si Mohammed Sgheir, qui furent dépouillés de leur fortune et jetés en prison. Il en agit de même à l'é-

gard de ses autres adversaires et des frères aînés du jeune Sultan et, ayant renversé tous les obstacles, s'empara de la régence et confia tous les ministères à ses frères et à des gens dévoués ou incapables de s'opposer à sa volonté. Et jusqu'à sa mort, — le 13 mai 1900, — il exerça le pouvoir en véritable autocrate oriental, avec un art et un succès incontestables.

Il fut remplacé depuis, en sa qualité de ministre de l'intérieur, par son cousin El-Hadj El-Mokhtar Ben-Abdallah Ben-Ahmed, puis par Si Feddoul Gharnit, ancien vizir de Mouley El-Hassan; mais son influence sur l'esprit du jeune souverain et son pouvoir, — comme nous l'avons fait remarquer plus haut, — passèrent à son protégé Si El-Mahdi El-Mnebhi.

* * *

Si Saïd Ben-Mousa, kebir el-âsker, allâf el-kebir, (chef de l'infanterie, intendant général de l'armée), frère de Si Ahmed, était un gros bon-vivant d'une quarantaine d'années, assez intelligent mais peu actif, orgueilleux et pourtant plutôt timide. Il n'entendait certainement pas grand'chose à son métier, mais avait le grand mérite d'être absolument soumis à son aîné. Bien qu'infiniment moins doué que lui, il était généralement considéré comme son successeur éventuel, mais mourut quelques mois avant lui. — Si El-Mahdi El-Mnebhi lui succéda au ministère de la guerre.

Si Abd-El-Kerim Ben-Sliman, secrétaire aux affaires étrangères, beau type de mulâtre au visage sympathique encadré d'une courte barbe blanche et éclairé de beaux yeux noirs toujours souriants. D'une politesse et d'une amabilité parfaites, Si Abd-El-Kerim est un maître accompli de la diplomatie marocaine et bien à sa place dans ses fonctions qu'il partage avec Si Mohammed Torres, le représentant (naïb) du Sultan auprès des diplomates étrangers à Tanger. C'est lui qui, il y a trois ans, fut envoyé en mission à Paris et à Pétersbourg.

Si Abd-Es-Slam Tazi, âmîn el-oumana (administrateur ou intendant général), était préposé au secrétariat des finances. Ancien commerçant maure ayant vécu en Europe, où il s'était dépouillé de tout fanatisme religieux, vieux monsieur très affable, intelligent mais usé, il conserva ses fonctions quelque temps après la mort de Si Ahmed, puis tomba en disgrâce et fut remplacé par le Chikh Tazi qui a su se faire, depuis, une situation des plus importantes.

Si Ali El-Mesfioui, kadi de la cour, chargé d'examiner les plaintes et les requêtes, beau vieillard à longue barbe de prophète, homme droit et intègre, avait été précepteur de Mouley Abd-El-Aziz et chef d'une ambassade marocaine en France. Il mourut en 1899.

Si Dris Ben-Aâlem, le caïd el-mechouar, gouverneur de la cour, commandant de la garde chérifienne, porte-parole du Sultan, était un mulâtre gigantesque à voix stentorienne. Il mourut également peu avant le grand vizir et fut remplacé par son fils Si Mohammed Ben-Dris.

Si Dris Ben-Mousa, le hâjib ou chambellan, chef du personnel du palais, très jeune encore et joyeux compagnon d'un embonpoint extraordinaire, autre frère du vizir, était admirablement placé pour renseigner celui-ci sur les moindres mouvements de son maître. Lui aussi mourut peu avant Si Ahmed et fut remplacé par son jeune frère Si L'Ahsen puis par Si Ahmed Er-Rekina.

Nous venons d'énumérer les principaux fonctionnaires du makhzen à l'époque dont il est question dans ce livre, et nous avons traduit leurs titres par des désignations correspondant à peu près à leurs fonctions. A vrai dire, ils n'étaient tous que les humbles instruments de Si Ahmed, ses secrétaires chargés d'expédier, conformément à ses ordres, les affaires de leur ressort.

Mais cette liste serait incomplète si nous n'y ajoutions quelques personnages dont plusieurs ont eu, depuis, une notoriété plus grande qu'ils n'en avaient alors.

Il s'agit en première ligne de Si El-Mahdi Ben El-Aârbi El-Mnebhi que nous avons nommé plusieurs fois déjà. Ce jeune chef bédouin protégé par Si Ahmed, caïd des Mnebha et de plusieurs autres tribus, grand, élégant, cavalier intrépide, grand chasseur et vaillant guerrier, était alors investi des fonctions de kebir el-m'halla, gouverneur du camp impérial.

A la mort du kebir el-âsker Si Saïd, avec lequel il avait été en fort mauvais termes, il lui succéda, devint l'intime du jeune Sultan et, après le décès de Si Ahmed, tout en conservant le titre de kebir el-âsker, s'empara du pouvoir qu'il exerça pendant quelque temps presque aussi complètement, sinon aussi judicieusement que son devancier.

En juin 1901, sous prétexte d'aller présenter à Edouard VII, à l'occasion de son avènement, les félicitations de Mouley Abd-El-Aziz, il partit en ambassade pour Londres et Berlin. Le fait, — probablement sans précédent dans l'histoire marocaine, — que lui-même, le dignitaire le plus puissant, le maître effectif de l'empire chérifien, se chargea de cette mission, prouve suffisamment l'importance qu'il y attachait. Ce n'est pas dans la considération très réelle dont l'Angleterre jouit au Maroc, par suite des efforts constants de sa politique pour le maintien de son indépendance, mais dans l'anxiété causée au sein du makhzen par les opérations militaires dans le Sud-Oranais,

la crainte d'une invasion du territoire marocain par les troupes françaises et le désir de s'assurer de la sympathie et de l'appui de l'Angleterre et de l'Allemagne qu'il faut voir les véritables motifs de Si El-Mahdi.

A la cour de Marrakech, pendant son absence, ses ennemis se remuèrent. On prétend que le Sultan fut mécontent de sa gestion des affaires en Europe et des grosses sommes qu'il y dépensa. Le fait est qu'il tomba en disgrâce. Ses propriétés furent occupées militairement; quelques-uns de ses parents furent jetés en prison, d'autres s'enfuirent. Et lorsque, deux mois après son départ en grande pompe, il remit le pied sur le sol marocain, à Mazagan, il ne trouva qu'une maigre escorte d'une dizaine d'hommes qui le ramenèrent à Marrakech en toute hâte. Mais il ne tarda pas à rentrer dans les bonnes grâces du Sultan et à reconquérir sa position privilégiée que ses adversaires avaient ébranlée, sans toutefois retrouver toute son influence sur la direction des affaires marocaines.

Son compagnon de voyage à Londres, le caïd et, depuis lors, Sir Harry Maclean, est un ancien officier de l'armée britannique. Lorsque Mouley El-Hassan, il y a un quart de siècle environ, songea à la réorganisation de ses troupes, le jeune officier, qui venait de quitter l'armée anglaise, vint lui offrir ses services et fut engagé comme h a r r â b ou instructeur mili-

taire. Il se mit à sa tâche avec ardeur, et quelques réformes furent introduites. Mais l'indolence des autorités, le mode de recrutement vicieux, la routine, furent autant d'obstacles à la réalisation du projet de réorganisation; et il y a longtemps que le caïd Maclean doit avoir renoncé à l'espoir de faire, à lui tout seul, de l'infanterie marocaine une troupe tant soit peu disciplinée.

A l'époque dont il est question ici, son titre officiel était toujours celui de harrâb, bien qu'on l'appelât plus généralement el-croni (probablement une corruption de l'espagnol « coronel »). Il instruisait une partie de l'infanterie, organisait les revues et disposait les troupes sur le passage du Sultan, à l'occasion des fêtes musulmanes et aux réceptions des ambassadeurs étrangers; mais son rôle véritable était plutôt celui d'un conseiller et d'un agent du makhzen dans ses relations avec l'Europe et surtout avec l'Angleterre. C'est lui qui négociait les achats d'armes et d'autres fournitures pour la cour et l'armée, qui expliquait au Sultan l'usage des objets étranges, souvent absurdes au point de vue marocain, que lui apportaient les ambassades européennes.

Son zèle, sa constante bonne humeur l'avaient fait persona gratissima auprès de Mouley El-Hassan et du régent Si Ahmed. Son influence grandit encore après la mort de ce dernier. Peut-on lui en

vouloir s'il en a profité pour servir les intérêts de son pays, surtout quand ces intérêts, — comme il en était persuadé, — étaient les mêmes que ceux du Maroc ?

C'est à lui principalement, et à la diplomatie des représentants de la Grande-Bretagne à Tanger, qu'était due la prépondérance de l'influence anglaise à la cour chérifienne. C'est par lui que l'Angleterre est tenue au courant de ce qui se passe au Maroc. C'est ainsi que, lors de la mort de Mouley El-Hassan, qui dans le pays même put être tenue secrète pendant plusieurs jours, il envoya un courrier à son frère, consul de Grande-Bretagne à Casablanca. Un autre courrier partit immédiatement pour Rabat et brûla, en moins de six heures, les 80 kilomètres de mauvaises routes marocaines qui relient les deux villes. Un steamer en partance emporta la missive du caïd Maclean à Tanger, d'où la légation d'Angleterre la transmit par le télégraphe à Gibraltar et au Foreign Office. Et, à Londres, on fut informé de la mort du Sultan, alors qu'au Maroc on l'ignorait encore.

Le caïd Maclean ne ressemble en rien aux rénégats qui ont occupé quelquefois des situations analogues à la sienne. Ecossais jusqu'à la moëlle, grand amateur du pibroch dont il joue avec conviction, serviable, jovial, toujours très actif, il est la providence des rares touristes étrangers qui visitent la résidence chérifienne.

Parmi les nombreux cheurfa (pl. de cherif — descendant du Prophète) et mrâbtin (pl. de mrâbet — marabout) qui accompagnèrent le Sultan pendant la campagne, nous ne nommerons que Mouley El-Amîn, oncle de Mouley El-Hassan, qui avait joui d'une grande considération sous le règne de celui-ci et avait fréquemment été chargé de commander des expéditions militaires. Il fut tenu à l'écart et presque traité en suspect par Si Ahmed, et ce ne fut qu'après la mort de celui-ci, dont il fut chargé de liquider la succession, qu'il occupa auprès de son petit-neveu une sorte de position de conseiller intime. Puis Sidi Mohammed El-Amrani, oncle du Sultan par alliance, jouissant également d'une grande réputation de chef de troupes; enfin le marabout Ben-Daoud de B'jaâd qui prétend descendre du calife Omar.

La noble famille des cheurfa d'Ouezzan, dont la généalogie de descendants du Prophète, par Idris Ben-Abdallah El-Kamel, est plus solidement établie que celle du Sultan lui-même, n'était pas représentée au camp impérial.

A tous ces importants personnages, il faut ajouter une véritable petite armée de fonctionnaires subalternes, de scribes, de clients, de serviteurs, d'esclaves etc.

Pour donner une idée au moins approchante du nombreux personnel servant de S. M. chérifienne, nous en faisons suivre un tableau qui, bien qu'incomplet, en montre au moins les fonctions les plus importantes.

Le moul et-tâba, gardien du sceau chérifien;
le moul el-mdel, porteur du parasol;
le moul es-sinjak, porteur de l'étendard;
le moul el-m'kahla, porteur du fusil;
le moul es-s'kin, porteur du sabre;
le moul el-m'zrag, porteur de la lance;
le moul el-magana, chargé de la montre;
le moul el-hemz, chargé des éperons;
le moul el-âsfel, chargé des fustigations;
le sîaf, exécuteur des hautes œuvres;
le hajem, barbier;
les moulîn el-frach, valets de chambre;
les moulîn el-houaidj, valets de garde-robe;
les moulîn el-atey, préparateurs du thé;
les moulîn et-taâm, sommeliers;
les guezzâra, bouchers, cuisiniers;
les moulîn ech-chouach, serviteurs qui éloignent les mouches de la personne impériale;
les moulîn et-tas, qui présentent au Sultan le bassin, l'aiguière d'eau chaude, le savon et la serviette, avant et après les repas;
les moulîn el-oudou, garçons de bain.

Le jeune prince avait en outre emmené en campagne une trentaine de négresses (khaddem) sous la surveillance d'une matrone (ârifa) et jalousement gardées par une troupe d'eunuques (âbid ed-dar, esclaves du palais). A cela il faut ajouter une légion de négrillons et d'esclaves mâles adultes (âbd, pl.

âbid), puis les palefreniers (moulîn er-roua), les fraïgiya, chargés de monter et de démonter les tentes, et les hammâra, muletiers et chameliers, formant des corporations commandées par des caïds.

Cette composition de la cour chérifienne, telle que nous l'avons vue au camp, est presque identiquement la même lorsque le sultan séjourne dans l'une de ses résidences. Il va de soi que les fraïgiya et les hammâra s'y effacent, et que, par contre, l'élément féminin s'y accroît des épouses légitimes et des innombrables concubines et esclaves du harîm.

Infanterie Marocaine

III
L'ARMÉE

En théorie, l'armée régulière du Sultan est forte d'environ 34.000 hommes, soit : 20.000 d'infanterie, 10.000 de cavalerie et 4.000 d'artillerie. En cas de guerre, d'après le commandant Erckmann, ce chiffre pourrait être porté à près de 80.000 hommes par l'addition des n o u a ï b, fantassins et cavaliers auxiliaires fournis par les tribus.

L'infanterie régulière, e l - â s k e r, telle qu'elle existe aujourd'hui, est une création moderne entreprise par les sultans Mouley Abderrahman et Sidi Mohammed après la bataille de l'Isly et la guerre avec l'Es-

pagne, puis achevée par Mouley El-Hassan. En principe, les différentes villes et tribus du bled el-makhzen contribuent à la formation de cette troupe par des contingents déterminés, toujours prêts à marcher, et dont la somme totale, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, serait d'environ 20.000 hommes. En réalité, l'effectif sous les armes n'atteint pas un tiers de ce nombre; et les chefs, loin de remédier à cet état des choses, en profitent pour empocher la solde des soldats manquants. Puis, quand l'ordre de mobiliser arrive, on complète rapidement le chiffre par l'enrôlement, de gré ou de force, de mendiants et de vagabonds sans feu ni lieu, de la lie de la population.

On se rend compte aisément de ce que peut être la valeur de troupes recrutées dans ces conditions. Pour toutes, officiers et soldats, — sauf pour celles dont l'instruction est confiée au caïd Maclean et aux officiers de la mission militaire française, — l'exercice, la discipline, l'esprit militaire sont des termes absolument vides de sens.

Chaque contingent constitue un tabor qui, suivant sa force numérique, peut être comparé à un régiment ou à un bataillon. Le tabor est commandé par un caïd er-r'ha (mestre de camp) secondé par son khalifa (lieutenant) et se divise en plusieurs mia (compagnies d'une centaine d'hommes) commandés par des caïd mia (centurions) et des m'kademîn (sous-officiers).

L'uniforme se compose d'un pantalon-jupe (s e r o u a l) généralement en grosse toile bleue, d'un gilet (b e d â y a) et d'une veste (k a b b o t) de mauvais drap rouge ou de toute autre couleur. Un t a r b o u c h rouge, des babouches (b e l g h a) de cuir jaune, chaussure absurde pour des soldats, une j e l l â b a, espèce de capote à capuchon, complètent le costume. La c h' k â r a, une grande poche carrée en cuir portée en sautoir, ou, à défaut de celle-ci, le capuchon de la jellâba tiennent lieu de bourse, de besace, de cartouchière ou de havresac. Le tout est généralement en loques.

Les officiers ont des uniformes de drap plus fin, d'une couleur quelconque, le t a r b o u c h entouré de la r' z z a, du turban de mousseline blanche, et le s e l h â m (burnous). Ils sont armés d'un sabre et quelquefois d'un Winchester, tandis que les hommes ont des fusils de rebut de toute provenance ou des Martini-Henry sortis de la manufacture d'armes de Fez créée par Mouley El-Hassan, montée et dirigée par des officiers italiens et produisant, par jour, une moyenne de cinq fusils et quelques munitions.

Toutes ces armes, dont le mécanisme est un mystère pour leurs détenteurs, jamais nettoyées, sont en peu de temps hors d'état de servir. Quelques contingents ont des baïonnettes rouillées et tordues. Quant aux cartouches, même en campagne, on n'en distribue qu'exceptionnellement.

Chaque tabor a ses clairons et ses tambours, quelques-uns une escouade de sapeurs qui ajoutent à leur accoutrement le grand tablier de cuir et la hache.

Il est difficile d'imaginer un spectacle plus ridicule et plus lamentable que celui qu'offre une troupe de cette infanterie, de ce ramassis de bandits, de jeunes garçons perdus dans leurs guenilles trop larges, de vieillards abrutis, en haillons multicolores, traînant leurs babouches en monôme, — pour paraître plus nombreux, — ou présentant les armes comme une bande de singes savants.

Le gutch est une institution féodale qui constitue la partie la plus solide de l'armée chérifienne. Il est formé principalement de contingents des quatre grandes tribus militaires des Oudaïa, des Bouakher, des Cheraga et des Cherarda. Ces tribus, dont les trois premières sont plutôt des agglomérations artificielles d'éléments hétérogènes, sont les descendants des troupes qui ont contribué à l'établissement de la dynastie régnante et à l'extension de sa domination sur ce qui est aujourd'hui le bled el-makhzen.

Les Cheraga et les Cherarda, originaires, les uns, du Tafilelt, les autres, de la province de Marrakech, habitent maintenant des territoires conquis au nord de Fez et de Méquinez, tenant en respect, d'une part, la capitale volontiers frondeuse, d'autre part, les tribus berbères insoumises qui l'environnent.

Les Bouakher, descendants de la fameuse garde noire de Mouley Ismaïl, autrefois une troupe d'esclaves, et les Oudaïa, originaires du Soûs d'où ils furent amenés par le même sultan, forment de petites colonies militaires disséminées dans tout le pays, notamment à Marrakech, Fez, Méquinez et Rabat.

Les hommes de ces tribus servent le Sultan comme soldats ou comme fonctionnaires (m'khazniya) et ont droit, en retour, à la solde, à l'équipement, à la moûna, c'est-à-dire aux vivres, quand ils sont en campagne, et à la jouissance, exempte d'impôts, des terrains qui leur sont donnés en fief. Lors d'une campagne, ils viennent se placer sous les ordres du Sultan et, presque tous montés, peuvent lui fournir ainsi une cavalerie d'une dizaine de mille hommes. — L'expédition finie, ils sont licenciés et retournent dans leurs foyers, à l'exception de ceux qui font partie du personnel administratif, de la garde chérifienne ou de la gendarmerie auprès des gouverneurs des villes et de certaines tribus turbulentes.

Chaque contingent du guîch forme une r'ha soûs les ordres d'un caïd et est divisée, comme les tabor de l'âsker, en groupes de cent hommes.

L'uniforme de ces cavaliers se compose de vêtements amples et longs, à manches très larges : le kaftan en drap de couleur voyante, la faradjiya de léger tissu blanc portée par-dessus et en tamisant l'éclat, serrés à la ceinture par la m'demma de

cuir brodée de soie, le burnous bleu ou blanc. Une chechia conique que les chefs enveloppent de nombreux tours de mousseline blanche, des babouches ou des bottes molles en cuir jaune (t'mmag) armées de longs dards tenant lieu d'éperons complètent ce costume pittoresque et aussi satisfaisant au point de vue de l'esthétique que celui de l'âsker l'est peu.

L'armement comprend la m'kahla, long fusil à pierre ou à piston, remplacé déjà, en grande partie, par des carabines Winchester; le s'kin, sabre à lame presque droite et poignée de corne dans un fourreau de bois recouvert de cuir rouge; la koumîya, ou le khandjar, ces beaux poignards ciselés à lame très courbe dont l'usage est si répandu au Maroc.

Les montures des cavaliers du guîch ont les qualités et les défauts communs à tous les chevaux marocains. Plus grands en général que ceux d'Algérie, dociles, sobres, résistants, ils sont cependant loin de réunir tous les points considérés — du moins en Europe — comme essentiels de la beauté chevaline. On leur trouve généralement l'encolure trop courte et trop chargée, la croupe avalée et la queue attachée trop bas, les extrémités trop lourdes. Ils ont fréquemment le dos ensellé pour avoir été montés trop jeunes, blessé par les selles mal faites; leur bouche est gâtée par le mors arabe; leurs jambes et leurs sabots sont souvent déformés par la ferrure défectueuse et les longues stations, les pieds étroitement entravés, dans des terrains

boueux ou pierreux. Mais malgré tous les défauts que l'on pourrait leur trouver, ils résistent infiniment mieux que ne le feraient la plupart de nos chevaux européens à la privation de nourriture et d'eau, aux intempéries des saisons, à la fatigue des longues courses dans les sentiers rocailleux des montagnes, la brousse épaisse et épineuse, les plaines arides et brûlantes.

Le harnachement est pittoresque mais mauvais. Il est surtout trop lourd. La selle se compose d'une dizaine de couvertures superposées, habillant le cheval du garrot à la croupe, d'une lourde carcasse de bois garnie de cuir, à pommeau et à dossier très hauts, le tout recouvert d'une housse en drap et maintenu en place par une sangle et un poitrail. Les étriers, larges et pesants, sont attachés à des anneaux de fer au moyen d'étrivières très courtes en soie ou en lanières de cuir tressées. A la bride et au mors arabe on ajoute, aux grandes occasions, une large bande frontale ornée de franges et un gros gland pendant au cou du cheval. — Le harnachement des chevaux, les ceintures des femmes et les armes sont les objets dans lesquels le Marocain déploie le plus de luxe. Aussi les chefs ont-ils fréquemment des selles valant de trois cents à cinq cents francs.

Les guerriers du guîch ne sont peut-être pas beaucoup plus disciplinés que ceux de l'âsker; mais au moins, chez eux, la discipline est remplacée

par le sentiment du devoir du vassal envers son seigneur. Ils sont tous bons cavaliers et, s'ils ne connaissent pas beaucoup d'exercices, il en est un qu'ils pratiquent souvent et où ils sont passés maîtres : le l a b e l - b a r o u d (jeu de la poudre), c'est-à-dire la fantasia, le simulacre de l'attaque.

Les canonniers (t o b d j i y a) sont uniformés et organisés comme les troupes de l'â s k e r. L'artillerie de campagne, prise dans les tribus du g u î c h, était représentée au camp impérial par quelques centaines d'hommes commandés par deux c a ï d e r - r h a sous la haute direction de Mouley Ahmed Es-Souéri. Cette troupe, grâce aux officiers de la mission militaire française chargés de leur instruction, était la plus disciplinée de la colonne expéditionnaire. Les pièces, une trentaine environ, anciennes et modernes, de provenance française, allemande et anglaise, étaient propres et en bon état (*). Mais aucun des chefs indigènes, ignorants et indolents, n'aurait pu remplacer les instructeurs européens.

Les villes ont pour leur défense des artilleurs recrutés parmi leur population et organisés à peu près comme l'infanterie. Leur service consiste à tirer le canon à l'occasion de fêtes musulmanes et pour saluer

(*) Suivant les renseignemeuts les plus récents, l'artillerie de campagne serait composée au total d'une centaine de pièces : une vingtaine de canons Krupp se chargeant par la culasse, une cinquantaine de mitrailleuses Maxim et une trentaine de canons de bronze se chargeant par la bouche de provenance diverse.

l'arrivée d'une lettre chérifienne ou d'un croiseur européen. Leurs pièces ne peuvent d'ailleurs guère servir à autre chose.

Tanger et Rabat sont les seules villes marocaines possédant des fortifications modernes : la première, quelques batteries construites par des ingénieurs anglais et armées de canons Armstrong; la seconde, un fort très puissant et parfaitement aménagé, œuvre d'un ingénieur allemand, armé de deux gros canons Krupp et de plusieurs pièces plus petites sortant des mêmes ateliers.

Une partie des ports possède encore ses anciennes fortifications espagnoles ou portugaises. Les villes et les places fortes de l'intérieur ne sont protégées, généralement, que par des murailles en pisé tombant en ruines.

Le génie est représenté dans l'armée marocaine par un petit corps d'ingénieurs (m o h e n d i s î n), dont la fonction principale et à peu près unique est de précéder les corps expéditionnaires et de choisir l'emplacement des campements.

N'oublions pas la musique ! Elle se compose d'une vingtaine d'individus vêtus de longs cafetans jaunes, verts, rouges, violets, qui tirent de leurs instruments européens, aussi mal tenus que les fusils de l'â s k e r, des sons capables d'ébranler les murs de toutes les villes de l'empire chérifien.

Les nouaïb, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont des auxiliaires fournis par les tribus. Ce sont des hordes absolument indisciplinées, mais parmi lesquelles on trouve certainement d'excellents cavaliers, des fantasins durs à la fatigue et de bons tireurs. On en a évalué le contingent à une quarantaine de mille unités. — Dans les derniers combats livrés par les troupes marocaines à une armée européenne, aux batailles de Tétouan et de l'Ouad-Ras, en 1860, leur effectif total, nouaïb compris, ne dépassa pas quarante à cinquante mille hommes.

Deux mots encore sur la marine marocaine, cette marine si redoutée, autrefois, quand les corsaires barbaresques infestaient les eaux européennes, étendant leurs déprédations à tout le littoral méditerranéen et jusqu'aux côtes de l'Angleterre. Aujourd'hui, quatre navires naviguent sous le pavillon rouge, commandés par des officiers des marines marchandes allemande et scandinave et manœuvrés par des marins (bahriya) marocains : le « Bachir », croiseur de 2me classe avec un équipage d'une centaine d'hommes, armé de plusieurs petites pièces d'artillerie pour pouvoir en imposer aux pirates du Rif; construit en Italie, il fut livré au gouvernement marocain en 1899 (*); — le « Hassani », ancien transport anglais acheté par Mouley El-Hassan il y a une vingtaine d'années; dé-

(*) Le « Bachir » a été récemment vendu à la Colombie.

placement, 1100 tonneaux; équipage, 40 à 50 hommes; — le « Sid Et-Turki », plus petit, construit pour le Maroc en Allemagne il y a une douzaine d'années; équipage, 20 à 30 hommes; — enfin le « Triki », petit steamer de 18 tonnes de jauge ayant servi à débarquer les canons Krupp pour le fort de Rabat, attaché, aujourd'hui, comme remorqueur au port de Larache. Le «Hassani» et le « Sid Et-Turki » servent surtout à ravitailler les postes de la côte septentrionale et du cap Juby ou à transporter des troupes au Rif ou au Sous, régions difficilement accessibles par terre.

Les Tentes de Si Saïd

IV

LE CAMP

10 janvier 1898. — Deux semaines se sont écoulées depuis mon arrivée à Sokhrat Ed-Djeja: quinze jours de pluies et de bourrasques incessantes pendant lesquels la température a oscillé entre 0 et 10°. Nous sommes en plein l i a l i, la période des quarante jours les plus courts et généralement aussi les plus froids et les plus humides de l'année.

Le camp est dans un état déplorable. Le terrain où il est établi depuis deux mois, détrempé par la pluie, piétiné et souillé par des milliers d'hommes et d'animaux, n'est plus qu'un vaste lac de boue infecte qui envahit jusqu'aux tentes. Il est impossible d'y

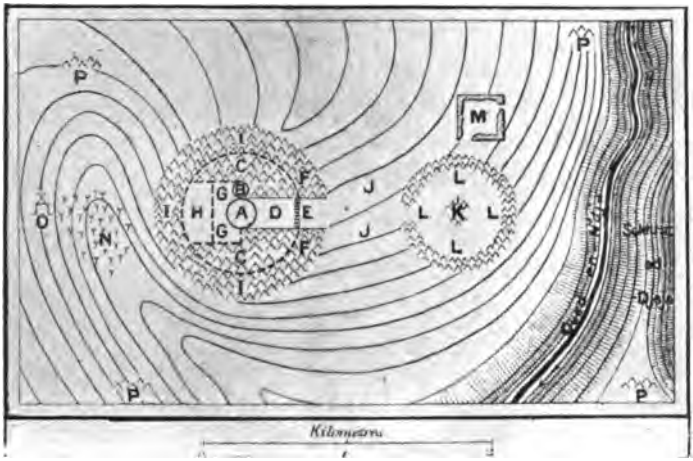
faire un pas autrement que monté; et les bêtes s'enfoncent parfois jusqu'au ventre dans ce magma liquide où nagent par centaines les cadavres de leurs congénères.

La m'halla n'est pas un tout unique; elle se compose de deux parties distinctes : le camp du makhzen et celui de l'âsker.

Le premier, le plus grand des deux, forme un cercle de près de quatre kilomètres de tour. A son centre, au sommet d'une élévation du terrain, se dresse la grande koubba du Sultan, vaste comme un cirque forain et surmontée d'une grosse boule dorée. Tout autour se groupent les tentes plus petites du harîm impérial, reliées entre elles par des couloirs. Le tout est entouré de l'afrag, d'une large enceinte circulaire de toile, haute de deux à trois mètres.

Devant l'afrag, c'est-à-dire à l'Est, s'étend un vaste espace libre, le mechouar ou prétoire, bordé de tentes où se réunissent les ministres et leurs secrétaires pour expédier les affaires d'Etat et limité par le parc d'artillerie : une trentaine de pièces de campagne alignées, face au levant. — Derrière l'afrag se trouvent les écuries du Sultan; et, derrière celles-ci, un espace destiné aux prisonniers de guerre.

Ce qui reste de la partie intérieure du cercle est réservé aux tentes des fonctionnaires du makhzen, parmi lesquelles celles du grand vizir, clôturées comme celles du Sultan, tiennent le plus de place. — Le bord



PLAN DE LA M'HALLA

A. Afrag du Sultan ; *B*. Afrag du grand vizir ; *C*. Tentes de la Cour ; *D*. Mechouar (prétoire) ; *E*. Parc d'artillerie ; *F*. Campement d. Tobdjiya ; *G*. Écuries ; *H*. Prisonniers ; *I*. Campements du Guich ; *J*. Souk (Marché) ; *K*. Tentes du Kebir-el-Asker ; *L*. Camp de l'Asker ; *M*. Ruines d'une Kasba ; *N*. Cimetière ; *O*. Koubba (Marabout) ; *P*. Campements de Nouaïb.

Types de Tentes Marocaines

du cercle, le r i f, est occupé par les campements des troupes du g u î c h et des contingents de quelques tribus jouissant du privilège de camper avec eux. — L'artillerie est cantonnée à proximité des canons.

Le camp de l'â s k e r est établi à une petite distance vers l'Est du précédent. Les différents contingents de l'infanterie régulière y sont campés en un cercle de près d'un demi-kilomètre de rayon, autour d'une vaste place dont le centre est occupé par les tentes de Si Saïd, le commandant en chef.

Entre les deux camps se trouve le s o u k avec tous les éléments d'un marché indigène : marchands, conteurs d'histoires, jongleurs, charmeurs de serpents. danseuses, etc. C'est là aussi que végètent misérablement les bédouines qui ont voulu suivre leurs maris prisonniers.

Et sur les hauteurs voisines, de tous côtés, on aperçoit les petits campements des n o u a ï b, postes avancés de troupes auxiliaires.

La population totale du camp peut être de quinze à seize mille âmes, dont dix mille hommes de troupes environ. L'infanterie, plus nombreuse au début de la campagne, se réduit journellement par de nombreuses désertions et ne compte plus quatre mille hommes.

Je campe avec l'â s k e r, près de l'entrée et sur le bord intérieur du cercle. La nuit, mon petit campement, composé de trois tentes, est gardé par six sol-

dats postés autour par groupes de deux. Le jour, je suis constamment escorté de deux hommes qui ont reçu l'ordre de ne pas me perdre de vue et qui répondent de ma sécurité. Ce sont des h a r r â b a, des soldats dressés à Gibraltar pour servir d'instructeurs à leurs camarades; mais ils se sont empressés d'oublier ce qu'ils avaient appris et ne se distinguent guère des autres troupiers marocains.

Je n'ai d'ailleurs pas à me plaindre de l'accueil qui m'a été fait à la m'h a l l a.

Si Ahmed, mon malade, que j'étais habitué à considérer comme un tigre à face humaine, m'est apparu sous les traits d'un homme très affable, vieilli et affaibli avant l'âge par la maladie et le poids de sa charge. Pendant toute notre première entrevue il ne m'a pas lâché la main et m'a promis de se soumettre docilement à toutes mes instructions. Et, jusqu'à présent, il a fidèlement tenu son engagement, sauf en un point cependant : tout malade qu'il est, il n'a jamais voulu prendre de repos et n'a cessé de travailler, sans trève, depuis le lever du soleil jusque fort avant dans la nuit.

J'ai fait aussi la connaissance de la plupart des autres dignitaires du m a k h z e n : Si Saïd, Si Dris, Si El-Mahdi El-Mnebhi, Si Abdelkerim Ben-Sliman, Si Abdesslam Tazi, etc. Et tous, me voyant en bons termes avec le maître tout-puissant, sont pour moi pleins d'amabilité et de prévenances.

Toutes les fois que je vais voir le grand vizir je suis accompagné par Si Mohammed Ben El-Kaâb, qui a passé sept ans en Europe, dont trois à Paris et quatre en Belgique. Homme intelligent et sympathique, d'un commerce agréable, musulman convaincu mais tolérant, c'est un des rares Marocains qui ont tiré un profit réel de leur séjour en Europe. — Je puis en dire autant d'El-Haj Ahmed Ben-Chekron qui me sert d'interprète dans mes autres visites et qui, lui, ayant vécu en Espagne, s'exprime correctement en castillan.

Si le séjour au camp n'est pas des plus agréables, étant donné l'état où le mauvais temps l'a mis, il est cependant intéressant au plus haut degré; et mes visites me laissent de longues heures de loisir dont je profite pour voir ce qui se passe autour de moi.

La misère qui règne est indescriptible. Les troupes ont transformé les environs en un vaste désert, où il ne reste plus un habitant, plus une tête de bétail, plus un boisseau de grain. L'intendance ne réussit plus à pourvoir aux besoins de tous les ventres affamés dont elle a la charge. Il y a longtemps que les bêtes doivent se contenter de la maigre pâture qu'elles trouvent sur les collines voisines; aussi il en meurt des quantités. On évalue à 1.200 les pertes en chevaux, mules et chameaux. Parmi ceux-ci, surtout, la mortalité est grande, et les indigènes attribuent ce fait à ce qu'ils mangent le k l a k h (ferula tingitana), la plante qui

produit la gomme ammoniaque, et que les autres animaux refusent. Leurs cadavres encombrent le camp et empestent l'atmosphère. On les trouve partout, et personne ne songe à les enlever.

L'autre jour, en me promenant le long du ruisseau qui coule à l'Est du camp, je l'ai trouvé littéralement bloqué de charognes en putréfaction; et les gens chargés de puiser l'eau pour les besoins de la m'halla remplissaient tranquillement leurs outres en aval de ce barrage... J'ai fait des représentations au grand vizir et ai dû revenir à la charge à plusieurs reprises pour faire cesser cette pratique répugnante.

Les razzias deviennent de moins en moins fructueuses, et les hommes sont obligés de se serrer le ventre. Le plus souvent ils en sont réduits à abattre les bêtes sur le point de succomber à l'inanition ou à la maladie, et quelques-uns même, m'affirme-t-on, en sont arrivés à manger de la jiffa, de la chair d'animaux morts avant que l'on ait eu le temps de les égorger selon le rite musulman.

Il leur reste une dernière ressource: celle de la chasse à l'homme. Au début de la campagne, paraît-il, le gouvernement payait une prime de 8 douros (40 francs) par prisonnier et de 4 douros par tête de rebelle coupée. Mais la moisson étant devenue trop abondante ou trop onéreuse pour le trésor chérifien, il n'en donne plus, aujourd'hui, que le quart. Cela suffit

encore amplement pour stimuler le zèle de ces soldats modèles.

Ils sortent du camp par bandes, comme des loups affamés, — et malheur aux voyageurs inoffensifs, aux pauvres trafiquants qui leur tombent sous la main! Ils sont pillés sans pitié et, pour peu qu'ils résistent, ou même sans cela, leurs têtes sont rapportées comme ayant appartenu à des rebelles. C'est ainsi qu'il y a quelques jours on vit arriver la tête d'un jeune homme, fils d'un caïd err'ha, qui venait de quitter le camp après y avoir passé quelques jours auprès de son père.

Il va de soi que le trafic est absolument paralysé. Les marchands ne viennent plus, et le prix des denrées les plus indispensables s'en ressent : on paye jusqu'à une peseta (un franc) pour un pain de 300 à 400 grammes, un girch (1 real — 25 cent. de mon. esp.) pour une quantité de sel qui tiendrait dans un dé à coudre, autant pour un oignon, etc. Le blé et l'orge ont atteint cinq à six fois le prix auquel ils se vendent au marché de Casablanca. Or le troupier ne reçoit qu'un girch par jour et est obligé de pourvoir à son entretien.

De temps à autre un petit corps expéditionnaire revient d'une razzia poussée plus loin, jusqu'aux régions montagneuses où les malheureux habitants du pays se sont réfugiés avec leurs troupeaux. Alors on organise des réjouissances, des fantasias en l'honneur

des troupes victorieuses qui ramènent un bien-être relatif pendant un jour ou deux. Elles rentrent au camp chargées de butin, des têtes sanglantes à la pointe des baïonnettes, chassant devant elles des troupeaux d'êtres humains et de bétail.

Les têtes sont salées et expédiées aux quatre coins de l'Empire pour y être exposées au-dessus des portes des villes et servir d'épouvantail pour ceux qui seraient tentés de se révolter contre l'autorité chérifienne.

Les esclaves capturés, — quelquefois aussi des femmes et des enfants libres, — sont promenés à travers le camp par le d e l l a l, comme le bétail, et vendus au plus offrant.

Quant aux autres prisonniers, le sort qui les attend est des plus tristes. Ils commencent par être parqués au camp pendant un laps de temps plus ou moins long; et s'ils ne peuvent ou ne veulent payer le prix exigé pour leur liberté, ils sont dirigés sur les prisons de Marrakech. de Mogador ou de Rabat, où ils croupiront, entassés dans des réduits infects et humides, sans air et sans lumière, jusqu'au jour où leur rançon sera payée ou qu'ils auront succombé aux privations ou aux épidémies.

En ce moment, il y a environ six cents de ces malheureux au camp. Ils sont tous reliés les uns aux autres par une longue chaîne passée à travers l'anneau d'un lourd carcan de fer qui leur serre le cou. Un demi-mètre, environ, sépare chaque prisonnier de

ses voisins. Pour occuper moins de place et être surveillés plus facilement, ils doivent se tenir constamment accroupis en une énorme spirale, entassés les uns sur les autres et incapables de se mouvoir autrement qu'en bloc. Ils sont là, à peine vêtus, quelques-uns tout nus, grelottant dans la boue et dans leurs déjections, sous les pluies diluviennes et le vent glacial. Et il y a parmi eux un nombre considérable d'enfants, destinés, me dit-on, à être incorporés dans l'âsker.

Pour toute nourriture ils reçoivent de misérables galettes de farine d'orge; et une fois par jour, — pour des raisons sur lesquelles je n'insiste pas, — on les fait lever, à coups de trique généralement, car ils sont trop faibles et trop engourdis pour se dresser spontanément. On profite de la même occasion pour enlever les morts de la chaîne et pour les remplacer.

Lors de mon arrivée, on comptait une dizaine de décès par jour parmi les prisonniers; mais ces quatre derniers jours, — je tiens ce détail du caïd préposé à leur garde, — il en est mort une centaine; et la chaîne va en se raccourcissant...

Cavaliers auxiliaires

V

LA VIE AU CAMP

20 janvier. — Enfin, nous allons lever le camp ! — La région, paraît-il, est maintenant suffisamment « pacifiée » : les taxes et les contributions de guerre sont levées; le pays est dévasté; les caïds sont déposés et remplacés; les habitants, décimés, dispersés, incarcérés ou réduits à la misère.

Je ne suis pas fâché de quitter ce triste camp de Sokhrat Ed-Djeja. La vie d'ailleurs y devient assez monotone. — Levé de bonne heure pour faire ma première visite au grand vizir dès l'aube, je fais généralement ensuite une promenade aux environs peu attrayants du camp. Après le déjeuner, je passe le plus

souvent une heure ou deux à prendre le café et à deviser avec Si Mohammed Guebbas, premier secrétaire du ministre de la guerre, qui a fait un stage de trois ans dans une école militaire anglaise, et de Si Mohammed Ben El-Kaâb, mes voisins. Au coucher du soleil, à l'heure du m o g h r e b, je fais une seconde visite à Si Ahmed. Puis je retourne à ma tente où m'attend le cous-cous.

Tout en mangeant, quand le vent est favorable, j'entends la sérénade que la musique fait chaque soir au Sultan. Elle se compose généralement de quelques airs marocains, gâchés par des instruments de cuivre inappropriés, et du massacre de quelques vieux airs européens, parmi lesquels je crois avoir reconnu le « Départ pour la Syrie », le « God save the Queen » et la « Marcha Real » espagnole.

Le moment le plus agréable de la journée est celui où, ayant expédié mon cous-cous suivi de quelques pipes et de quelques verres de thé bouillant, je me roule dans ma couverture et m'étends sur mon lit de camp. Fatha vient alors s'accroupir à l'entrée de ma tente et tire de son gosier et de son g i m b r i les notes les plus suaves dont ils sont capables, improvisant des chansons où il est question de belles esclaves aux yeux de gazelle, de chevaux « buveurs de vent », etc. et chantant mes louanges toutes les fois qu'il a besoin d'argent pour s'acheter ce k i f dont il ne peut plus se passer et pour lequel il ferait toutes les bassesses.

Puis, quand il me croit endormi, il se retire à pas de loup pour aller continuer son concert dans la tente de mes gens. Mais généralement je reste longtemps encore à écouter les bruits de la m ' h a l l a : le coup de canon de l'âcha interdisant toute circulation dans le camp, les appels psalmodiants des gardiens, le tambourinage de la pluie sur la toile tendue de ma tente, le vent qui s'y engouffre et la fait claquer comme une voile, les coups de maillet sur les piquets qui l'empêchent de s'envoler; les hennissements de colère, courts et aigus, des chevaux qui se sont débarrassés de leurs entraves et se battent, leurs galopades furieuses à travers le camp, les cris des gens qui les poursuivent, les glapissements lugubres des chacals et les coups de fusil tirés sur les voleurs...

Fatha, on le voit, est resté avec nous et ne veut plus nous quitter. De mon côté, je ne demande pas mieux que de le garder auprès de moi; c'est toujours lui le boute-en-train de mes gens, et il est très adroit aux menus travaux du campement : montage des tentes, pansage des bêtes, construction d'un four, etc. Je l'ai baptisé Chocolat, et ce nom lui plaît tant qu'il ne se désigne plus autrement lui-même. Lui et son baudet sont maintenant gras et luisants.

J'ai fait un grand pas dans l'adaptation au milieu : j'ai adopté le costume indigène. C'est avec un vrai plaisir que j'ai échangé le complet européen étriqué contre ces amples vêtements, chauds en hiver et

frais en été; et dès le premier jour je m'y suis senti très à mon aise. Puis, afin que ma tête ne jurât pas avec le reste, je l'ai fait raser et ai profité d'une bonne partie de mes longues heures d'ennui pour m'exercer à y enrouler, secundum artem, les dix mètres de mousseline de la r'zza.

A propos de costumes, il est peut-être intéressant de noter que le Sultan en change une fois par semaine, tous les vendredis. Les vêtements mis à l'écart sont envoyés en cadeau à quelque chef de tribu, qui est tenu d'en accuser réception par une forte somme en espèces sonnantes. Malheur au pauvre caïd qui n'estimerait pas le don impérial à sa juste valeur !

Si Ahmed fait sous ce rapport une concurrence sérieuse au Sultan. Lui aussi distribue ses vêtements à droite et à gauche, et il paraît qu'ils sont plus haut cotés que ceux du souverain.

Une autre coutume curieuse est l'obligation, sous peine de passer pour un cuistre, d'épouser la cause de gens quelconques qui viennent se placer sous votre protection par certains actes déterminés.

C'est ainsi qu'un matin, en sortant de ma tente, je trouve un caïd mia du contingent de Mazagan accroupi aux pieds de mon cheval. Il vient me demander de le protéger contre son chef qui veut le mettre aux fers. Je suis donc obligé d'arranger ses affaires avec le caïd er-r'ha, ce à quoi celui-ci se prête d'ailleurs de la meilleure grâce.

Un autre jour, revenant de ma visite au grand vizir, je trouve un nourrisson vagissant sur les nattes de ma tente, et quand j'en ressors pour savoir ce que signifie cette plaisanterie, deux malheureuses en guenilles, la mère et la femme d'un prisonnier, se jettent à mes pieds me priant d'obtenir sa liberté. Et j'ai la satisfaction de pouvoir le leur rendre.

Une autre fois, je suis moins heureux. Deux bédouins sont venus égorger un mouton à la porte de ma tente pour m'apitoyer sur le sort de leur père qui se trouve, lui aussi, parmi les captifs. Je fais des démarches en sa faveur, mais on me déclare qu'on regrette infiniment de ne pouvoir satisfaire à ma demande, le prisonnier étant un grand criminel, un chef de rebelles. La vérité est que c'est un personnage d'une certaine importance dont on espère tirer une forte rançon.

Le Sultan lui-même n'est pas exempt de cette obligation de protéger ou au moins d'écouter les gens qui se sont réfugiés près de ses chevaux ou de ses canons ou qui, sur son passage, sont parvenus à se précipiter aux pieds de son cheval ou à saisir son étrier ou un pan de son burnous. C'est près des canons que les révoltés vaincus viennent faire leur soumission et obtenir leur pardon.

Je rencontre souvent des gens ayant fait partie de missions marocaines aux cours européennes et ai pu

me former une idée de leur façon d'envisager les choses du b l e d e n - n's a r a, du pays des chrétiens.

Ils sont tous d'accord pour dire qu'ils ont vu en Europe des choses bien extraordinaires : des constructions tenant debout par quelque miracle, des voitures marchant toutes seules et ainsi de suite. Mais, absolument incapables de comprendre les grandes inventions des temps modernes, en voyant d'ailleurs à peine l'utilité, ils ne les apprécient et ne les admirent nullement comme nous pourrions le supposer. Ils ne voient en elles que les productions de m â l l e m î n (maîtres-artisans) particulièrement habiles ou ayant fait un pacte avec les génies, de l'existence desquels ils sont tous intimement convaincus. Souvent même, elles sont plutôt faites pour amoindrir l'Europe à leurs yeux. « Vos pays, — me dit l'un d'eux, ne se rendant compte que très imparfaitement de la rapidité des voyages en express, — sont très petits : on les parcourt en une ou deux étapes. »

Au bout de peu de jours ils sont aussi fatigués de toutes les merveilles qu'on leur fait voir et dont on s'imagine qu'elles doivent les intéresser prodigieusement qu'un Européen que l'on condamnerait à ne voir que des tours de cartes et des fantasmagories. Ils ne sortent et n'admirent plus que par politesse envers leurs hôtes et préféreraient de beaucoup être laissés en paix à leur hôtel, à passer aussi agréablement que possible le temps de leur exil en mangeant du cous-

cous, buvant du thé et se livrant au dolce far niente qui leur est cher.

Un caïd de province, qui a été à Paris, en a cependant rapporté d'excellents souvenirs : d'une soirée passée chez un prestidigitateur, d'une représentation au cirque et surtout d'une jolie infirmière qui lui a prodigué ses soins au cours d'une indisposition.

Ce qui, probablement, impose le plus aux Marocains, ce sont les troupes. Mais, là encore, l'effet produit n'est pas aussi extraordinaire que nous serions tentés de le croire : les soldats européens sont nombreux, en effet; ils sont bien armés et font bien l'exercice; mais à quoi tout ceci leur servirait-il s'il était écrit qu'ils seront battus ? Sait-on seulement, en Europe, quelle est l'origine de cet exercice dont les chrétiens sont si fiers ? La voici, — c'est S. E. Si Ahmed Ben-Mousa qui me l'a révélée : « Quand le Sultan des Français eut envahi le pays de Masr (l'Egypte), il entra dans une mosquée où les fidèles étaient à la prière. Alignés derrière l'imâm, ils s'inclinaient, se dressaient, s'agenouillaient, se prosternaient et se relevaient, tous en même temps. Cela donna au Sultan des Français l'idée d'introduire des mouvements simultanés analogues dans son armée. Mais cela n'empêcha pas les croyants, en fin de compte, de rejeter les infidèles hors du pays de Masr... »

Un membre d'une ambassade marocaine me raconte sa visite dans un teatro d'une capitale euro-

péenne : « C'était une grande maison pleine de monde et où il faisait très chaud. Il y avait une musica faisant beaucoup de bruit et des hommes et des femmes drôlement habillés, entrant, sortant et se poursuivant en criant très fort. Puis arriva une troupe de jeunes chrétiennes très peu vêtues, qui dansèrent et firent toutes sortes de gambades. Elles étaient assez belles, mais elles avaient la peau moins blanche que les musulmanes, surtout aux jambes... »

La musique marocaine, bien que n'étant pas dépourvue de charme, ne peut pas être considérée comme un art très élevé. Aussi notre musique à nous est-elle absolument inintelligible pour les Marocains, même après un séjour prolongé en Europe.

Un mien ami, indigène à l'esprit très ouvert ayant passé une bonne partie de sa jeunesse en France, ne voit aucune différence entre les concerts qu'il y a entendus et l'affreux charivari de la musique chérifienne. Un autre, après plus de dix ans de séjour en Angleterre, où il a fait fortune dans le commerce des cotonnades, est revenu dans son pays et s'est fait construire une belle maison à Fez. Il y a logé un superbe piano, se croyant un virtuose accompli parce qu'il sait rendre à peu près, d'un doigt, l'air de « God save the Queen ».

Quant à l'architecture, la sculpture, la peinture, elles ne sont plus, au Maroc, que des arts purement mécaniques, se bornant à reproduire servilement les

formes, les motifs architecturaux, les arabesques, les combinaisons de dessins géométriques imaginés par lès grands artistes maures de Cordoue et de Grenade. Encore cet art est-il en décadence; les m â l l e m î n qui le cultivent se font de plus en plus rares. On sait que l'Islâm interdit rigoureusement la représentation des êtres vivants, notamment de l'homme, et que la peinture et la plastique, au Maroc, se conforment strictement à cette défense.

Il m'est arrivé fréquemment de voir des Marocains, — et ce n'étaient pas les premiers venus, — feuilletant une revue illustrée. Généralement ils ne s'attardaient guère à regarder les gravures. Ils n'y comprenaient rien du tout. Puis, soudain, aux dernières pages, ils tombaient en arrêt devant quelque réclame : le dessin d'une chaussure se détachant bien sur le fond blanc du papier... En Europe, on leur demande de s'extasier devant des tableaux qui ne sont pour eux que des carrés de toile barbouillés de taches informes, des statues qu'ils considèrent comme des œuvres sacrilèges.

On fait assister les hôtes marocains à des réceptions, à des soirées, voire même à des bals, sans se rendre compte que leurs idées de bienséance et de morale diffèrent sensiblement des nôtres. Tout ce qu'ils y voient est fait pour les scandaliser. On y boit des liqueurs fermentées; or, pour tout musulman bien pensant, boire est synonyme de s'enivrer. On y mange

de la chair impure. Le costume des hommes leur paraît ridicule. La présence des dames est un outrage à leurs notions des convenances, et leurs toilettes leur semblent suprêmement indécentes. Quant à la danse, telle que la pratiquent les chrétiens, c'est une abomination.

Et ils s'en retournent dans leur pays, admirant la longanimité d'Allâh qui permet à une race aussi dévergondée d'opprimer les croyants, mais consolés par la certitude qu'au jugement dernier les infidèles n'échapperont pas à leur juste châtiment, qu'ils seront la proie de Chaïtân et brûleront éternellement en enfer.

Et pendant ce temps, en Europe, on se frotte les mains en se félicitant de la très haute idée qu'on a donnée aux émissaires du Sultan de la culture et de la civilisation européennes.

Depuis quelques jours, le temps s'est enfin remis au beau. Il fait encore assez frais, la nuit, et le thermomètre est descendu plusieurs fois à zéro. Mais tant que le soleil brille, nous jouissons d'une douce chaleur, doublement agréable après la longue période de jours sombres et humides par laquelle nous venons de passer. C'est le printemps ! Les hauteurs voisines se couvrent d'herbes tendres, vrai régal pour les pauvres bêtes affamées. Dans ma tente même, aux endroits qui ne sont pas constamment piétinés, sous mon lit, dans

les coins, il y a maintenant tout un jardinet d'herbes vertes et de fleurettes multicolores. Dans un angle, une férule anémique a atteint en quelques jours près d'un demi-mètre. Les nattes presque pourries ont été lavées et mises à sécher au soleil. Nous avons trouvé dessous une petite colonie de scorpions encore flasques et pâles, qui se sont laissés prendre et exécuter sans faire de difficultés.

C'est aujourd'hui notre dernier jour au camp de Sokhrat Ed-Djeja. Le temps est superbe, et j'en profite pour faire une dernière promenade jusqu'au sommet de la crête rocheuse dont la ligne tourmentée se découpe en noir sur le ciel azuré, de l'autre côté du ruisseau, à l'Est du camp.

De là, je jouis d'une vue merveilleuse : au Nord, une région montagneuse et ravinée, à l'Est et au Sud-Est, une plaine immense, nue et déserte, semble s'étendre jusqu'au pied de la grande muraille de l'Atlas, toute scintillante de neige et de glace. Quelques gazelles qui étaient en train d'y paître, effrayées par notre apparition subite, détalent comme le vent et disparaissent en un clin-d'œil. L'oued En-Nedja coule à nos pieds dans un ravin verdoyant et se perd dans un paysage rocheux au Sud-Ouest. Enfin, à l'Ouest, le camp, tout baigné de lumière, étale ses milliers de tentes blanches dominées par la grande k o u b b a impériale.

Une surprise agréable m'attend à mon retour : le grand vizir vient de m'envoyer un joli cheval tout harnaché à l'arabe. C'est un étalon barbe, pas grand, mais bien formé et bien musclé, un alezan étoilé de blanc au front, dont la robe dorée, la queue et la crinière blondes, longues et fournies, reluisent au soleil. Son harnachement lui sied à merveille : la haute selle arabe est couverte d'une housse de drap vert brodée de soie assortie; la sangle, le poitrail, le frontal sont de la même couleur et agrémentés de fils de métal; la boucle du poitrail et les larges étriers sont dorés. Sortant des écuries du grand vizir, où l'orge ne lui a jamais manqué, il est en parfait état, vif et fringant. — Combien je me réjouis de pouvoir le monter, demain, pour tourner enfin le dos à Sokhrat Ed-Djeja !

TROISIÈME PARTIE

DE SOKHRAT ED-DJEJA A MARRAKECH

Le Sultan

DE SOKHRAT ED-DJEJA A MARRAKECH

I

SOKHRAT ED-DJEJA — DAR EL-FKEK

21 janvier. — Je suis réveillé par les clairons sonnant le signal du décampement. On se figure aisément l'empressement de tout le monde à obéir à cet ordre. Les tentes disparaissent comme par enchantement, et bientôt la koubba impériale reste seule debout. Les fantassins ont pris les devants, et on voit déjà leurs vestes rouges grimper en désordre le long des pentes à l'Ouest du camp. Les bêtes sont chargées au milieu des cris et des ruades, et la colonne s'ébranle par petits paquets, en un désarroi ressemblant à une déroute.

Ma petite caravane personnelle s'est accrue depuis mon arrivée à la m'halla. Les bêtes renvoyées à Casablanca ont été remplacées par huit mules du makhzen. Avec les hommes qui les montent, dont Mohammed et Fatha, mes deux gardes du corps, Simon sur mon cheval gris et moi-même montant le cheval du grand vizir, nous formons une petite troupe de douze hommes et d'autant d'animaux, sans compter le baudet de Chocolat qui nous suit sans charge, folâtrant et témoignant par des fanfares triomphantes de la joie qu'il éprouve, lui aussi, à quitter Sokhrat Ed-Djeja.

Nous reprenons la route suivie en venant, et, près du marabout où la m'halla m'est apparue d'abord dans toute sa splendeur, je me retourne pour revoir encore ces lieux où j'ai été témoin de tant de misères.

De toute la grande ville de toile blanche, il ne reste plus maintenant qu'une vaste tache noire : toute la fange et toutes les immondices accumulées en soixante-dix jours par environ seize mille hommes et autant de bêtes. — La grande tente impériale a disparu aussi. Elle a été chargée sur des mules choisies, et quand le Sultan arrivera au gîte de l'étape, il y trouvera sa demeure prête à le recevoir.

Nous nous arrêtons pour voir défiler le cortège et, pour ne pas être entraînés, nous montons sur un tertre, où nous nous trouvons comme sur une île au milieu d'un grand fleuve de gens et de bêtes.

Le spectacle auquel nous assistons est unique. C'est un pêle-mêle inextricable de chameaux à l'allure lente et cadencée, de mules au pas vif et saccadé, de beaux chevaux de l'écurie chérifienne conduits par des esclaves, de traînards déguenillés de l'âsker, de prisonniers par chaînes de vingt à trente individus, de cavaliers aux longs fusils et aux burnous flottants, de négresses à califourchon sur des mules, enveloppées de haïks blancs ne laissant voir qu'une paire d'yeux ardents et des pieds noirs chaussés de babouches brodées dans les larges étriers arabes.

Le Sultan n'a emmené en campagne qu'une trentaine de femmes de son harem. Elles passent à leur tour montées sur des mules de prix. Une garde d'eunuques à cheval et armés jusqu'aux dents les encadre, annonçant leur arrivée à grands cris : « Place pour les épouses de notre seigneur ! » — Et la foule fait un grand vide autour d'elles, s'écartant de la route et lui tournant le dos pour ne pas souiller de ses regards les concubines du fils du Prophète.

Enfin, voilà le prince des croyants lui-même ! Une troupe de cavaliers du guîch et de porteurs d'étendards le précèdent sous les ordres du caïd el-mechouar.

Puis Mouley Abdelaziz paraît, vêtu de blanc neigeux, immobile comme une idole sur un superbe coursier noir caparaçonné de vert et d'or, qui se cabre et danse au son sauvage des ghaïtas et des tebels.

Il s'avance dans l'ombre rose du m d e l, d'un grand disque de soie rouge supporté par une hampe très longue et surmonté d'une boule d'or. Le m o u l el-m d e l, porteur de cet énorme parasol, chevauche derrière le Sultan; et les m o u l î n e c h - c h o u a c h courent à ses côtés, abattant à grands coups d'écharpes blanches la poussière soulevée par les sabots de son cheval.

C'est ainsi que les sultans du Maroc paraissent toujours en public et qu'ils reçoivent les ambassadeurs des puissances chrétiennes : le cheval est leur trône, et le m d e l en est le dais.

Le grand vizir, à peu près rétabli maintenant, monté sur un magnifique cheval gris, se tient aux côtés ou légèrement en arrière du Sultan. Derrière eux vient une litière fermée recouverte de maroquin et pourvue, devant et derrière, de brancards entre lesquels marchent des mules richement harnachées. Quatre chevaux splendides, tout sellés et bridés, marchent aux deux côtés de la route, tenus en main par des palefreniers nègres. Vient ensuite un nombreux et brillant état-major de dignitaires de la cour; puis, la musique; et enfin, une forte escorte de cavaliers de la fameuse garde noire.

Tant qu'a duré ce défilé j'ai eu toutes les peines du monde à faire tenir mon cheval tranquille. Grisé par tout ce bruit et ce mouvement autour de nous, il hennit, piaffe, s'ébroue et danse d'impatience de se mê-

ler à ses congénères. Maintenant, je lui lâche la bride sur le cou, et il part aussitôt comme une flèche à travers champs.

Simon et mes deux soldats nous suivent comme ils peuvent, et nous ne tardons pas à rejoindre nos mules qui sont parties en avant.

Quand nous arrivons au bout de l'étape, nous y trouvons déjà la grande koubba impériale en train de se monter et les troupes se disposant à former la haie sur la pente douce qui y mène.

Bientôt le Sultan arrive; les tambours battent, les clairons sonnent aux champs; les fantassins présentent les armes et les cavaliers s'inclinent sur l'encolure de leurs chevaux en criant : « Allâh ibarek f'âmer sidi ! » (Dieu bénisse la vie de mon seigneur !) Et le Sultan disparaît dans son afrag.

Le nouveau campement est établi à une douzaine de kilomètres de l'ancien, dans une plaine ondulée et verdoyante.

Une source, Aïn El-Beïda, se trouve dans le voisinage, mais elle est insuffisante pour alimenter toute la m'halla. Ce n'est qu'avec difficulté que nous parvenons à nous procurer quelques outres d'un liquide boueux épais que nous payons cinquante centimes pièce. Après l'avoir laissé reposer dans des seaux pendant plusieurs heures, nous pouvons en décanter une eau ayant l'aspect et la densité, moins la saveur, du chocolat. Aussi le thé, ce soir, me semble moins

bon que d'ordinaire. Nos bêtes boivent, ou plutôt mangent, ce qui reste au fond des seaux.

22 janvier. — Il a fait très frais pendant la nuit, et, ce matin, quand je suis sorti de ma tente, la campagne était étincelante de givre. Mais à huit heures, au moment où nous allons reprendre la marche, le soleil chauffe ferme déjà.

Nous suivons toujours la route qui nous avait menés à Sokhrat Ed-Djeja, il y a près d'un mois. Mais la campagne, verte et fleurie, est infiniment plus jolie qu'alors.

Nous chevauchons un peu à l'écart du gros de la colonne et nous amusons à poursuivre le gibier que nous faisons lever. Car la région que nous traversons est assez giboyeuse, et les grands nemrods de la m'halla, Si Aïssa Ben-Omar El-Abdi, Si Abdelmalik El-Mtouggi et Si El-Mahdi El-Mnebhi, qui ont emmené des meutes de lévriers et des faucons chasseurs, font des hécatombes de lièvres, de perdrix, de poules de Carthage, de renards et de chacals.

Les gazelles et les outardes ne manquent pas non plus, mais il faudrait organiser des battues pour s'en emparer. Quant aux sangliers, si nombreux dans les maquis de Sahel, ils font absolument défaut dans ce pays découvert.

Après deux heures de marche, nous atteignons Bakora où nous devons camper aujourd'hui.

C'est une large dépression herbeuse, avec une mare et un groupe de figuiers au centre. Le camp du Sultan est établi sur les hauteurs à l'Ouest, le nôtre dans le creux même.

Le soir, au lieu du cous-cous traditionnel, Mohammed me sert un tâjin de lièvre que j'arrose d'une double ration de thé pour me dédommager de l'affreux breuvage que j'ai dû avaler hier.

23 janvier. — Nous quittons maintenant notre itinéraire de Casablanca à Sokhrat Ed-Djeja et nous dirigeons vers le Nord-Ouest en descendant insensiblement dans un sillon de la terrasse supérieure des Châouïa.

Après une course de deux petites heures, nous nous arrêtons à l'ombre de la koubba de Sidi Mohammed El-Fkek, près des ruines d'une kasba, et mettons pied à terre pour attendre l'arrivée de la colonne.

A ce moment, je vois venir vers nous un singulier personnage. Vêtu d'un selhâm de couleur sombre dont le capuchon conique se dresse droit en l'air, comme un chapeau de magicien, ne laissant voir qu'un nez crochu s'enfonçant dans une longue barbe grise et surmonté de bésicles à grands verres ronds, il est monté sur une mule blanche, et un nègre aux formes athlétiques trotte à ses côtés.

Arrivé près de nous, il nous salue et arrête sa monture, puis, ayant fait étendre un tapis à l'ombre,

m'invite du geste à y prendre place avec lui. J'accepte, curieux de faire la connaissance de cet étrange visiteur, et ne tarde pas à apprendre qu'il a été, pendant de longues années, l'astronome-astrologue et l'alchimiste attitré de Mouley El-Hassan.

Lettré, théologien, juriste et philosophe, il est le type parfait, très rare aujourd'hui, du savant arabe : véritable encyclopédie vivante de la science d'il y a un demi-millénaire. Il croit fermement aux horoscopes, à l'influence des planètes et des constellations, des « douze maisons » du soleil, à la pierre philosophale et à la possibilité de transformer les métaux vils en métaux précieux. Il a passé une bonne partie de sa vie à chercher le moyen de faire de l'or. Il connait le Koran et ses commentateurs, les œuvres de Geber, d'Avicenne, d'Abenpace, d'Alpétrage, d'Edrisi, d'Averhoès, d'Ibn Khaldoun, d'Ibn Batouta, de tous ses fameux compatriotes d'avant la décadence de la science arabe, et probablement celles d'Aristote, de Galien et d'Hippocrate.

Mais toutes les grandes découvertes des cinq derniers siècles ne sont pour lui que tissus de mensonges et hérésies. Quand je lui parle de la sphéricité et des évolutions de la terre et des astres, de la découverte de l'Amérique, des tentatives faites pour atteindre les pôles, il se contente de hausser les épaules et sourit de ma présomption : la présomption d'un œuf qui prétendrait en savoir plus long que la poule.

Alors je me borne à l'écouter, me félicitant de l'heureux hasard qui me fait rencontrer cette réincarnation d'un savant d'un autre âge.

Il me fait d'abord un cours de géographie, et j'apprends que la terre est un disque dont l'Arabie occupe le centre. De là, le bled el-Islâm s'étend jusqu'au Maroc, au Maghrib El-Akça, l'extrême occident de la terre. Au Nord, le pays de l'Islâm est séparé de celui des chrétiens (bled en-n'sara) par le bhar es-sgheïr (la petite mer); au Sud, le Sahara s'étend jusqu'au Sudân ou bled el-âbid (le pays des esclaves). De l'autre côté de l'Arabie, il y a encore des terres conquises à l'Islâm, puis des régions habitées par des idolâtres, l'Inde et la Chine, qui atteignent le limbe oriental du disque terrestre. S'il existe donc un pays appelé l'Amérique ailleurs que dans l'imagination des chrétiens, — ce qui est fort douteux, — ce pays ne peut se trouver que vers le bord septentrional ou méridional de la terre qui n'ont pas encore été atteints. Les montagnes que nous croyons voir dans la lune ne sont que le reflet de celles de la terre.

Puis nous passons à l'histoire naturelle et étudions les mœurs des abeilles, des fourmis, des sauterelles et les vertus de certaines plantes médicinales.

En algèbre, sentant mon interlocuteur plus calé que je ne le suis, je reprends mon rôle de disciple attentif.

Nous passons ainsi une couple d'heures à deviser à l'ombre du saint marabout. Mais, sur ces entrefaites, le Sultan est arrivé. Le camp a été établi sur les hauteurs à l'Ouest du point où nous sommes, et mes gens sont partis pour dresser nos tentes.

Nous nous remettons donc en selle, et je prends congé de mon vénérable et savant ami qui poursuit son chemin vers la m'halla du makhzen, tandis que je me dirige vers celle de l'âsker. Mes tentes sont toutes montées, et, grâce à la disposition toujours pareille du camp, je les trouve sans la moindre difficulté.

Fantasia

II

DAR EL-FKEK — SETTAT

9 février. — Les ruines près desquelles nous nous sommes arrêtés en arrivant ici, il y a dix-huit jours, sont celles de Dar El-Fkek, une des kasbas ravagées par les tribus révoltées pendant le court interrègne qui suivit la mort de Mouley El-Hassan. Elles sont enfouies dans un bocage de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, à l'ombre desquels jaillissent de nombreuses sources fraîches et limpides. Leurs eaux se réunissent en un joli ruisseau courant au Nord, sous une épaisse frondaison de roseaux, de lauriers-roses et de palmiers, au fond d'un ravin bordé de roches arides, où des nuées de tourterelles et de gros ramiers

bleus viennent gîter le soir, nous fournissant une addition bienvenue à nos menus peu variés.

Dar Ould-Hajaj, notre troisième étape après le départ de Casablanca, est situé au Sud-Ouest, à une lieue du camp, qui n'est qu'à une trentaine de kilomètres, à vol d'oiseau, de Sokhrat-Ed-Djeja.

Mais quelle différence entre ici et là ! Nous jouissons maintenant d'un ciel sans nuages, d'une température tiède, d'un air pur et embaumé, d'un charmant paysage de collines vertes tout émaillées de fleurs. Quel plaisir que la vie sous la tente dans des conditions pareilles !

Depuis le 24 janvier nous sommes en r a m a d a n, neuvième mois de l'année lunaire mahométane, pendant lequel tout bon musulman s'abstient de manger, de boire, de fumer, bref, de toute jouissance charnelle, depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil.

Mon illustre patient, que je ne vois plus qu'une fois par jour, ne voulait prendre ni aliments ni médicaments; mais j'ai eu raison de ses scrupules, assez facilement d'ailleurs, car les malades et les gens en voyage ne sont pas astreints au jeûne, pourvu qu'ils s'y soumettent plus tard.

Le jeûne commence au f'j e r, à l'heure où l'on parvient à distinguer un fil blanc d'un fil noir. Au m o g h r e b, un coup de canon, salué avec allégresse par les fidèles affamés et altérés, annonce sa fin et la reprise des bombances qui durent toute la nuit.

Chocolat, le fumeur incorrigible, est celui parmi mes gens qui souffre le plus de cette continence prolongée. Longtemps avant le coucher du soleil il s'installe, tenant sa pipe à k i f d'une main et une allumette de l'autre.

Il y a quelques jours, nous avons appris la capture du major Spilsbury. — On se souvient de ce fameux Joly, déserteur de l'armée française, soi-disant fils de Sidi Mohammed enlevé par les troupes du maréchal Bugeaud à la bataille de l'Isly, qui se présenta un jour au Maroc comme prétendant au trône chérifien. Un aventurier autrichien nommé Geyling, dit Abdelkerim Bey, l'accompagnait en qualité de secrétaire, mais le quitta quand il reconnut l'impossibilité de la réalisation de leurs desseins. Ne doutant de rien, il s'établit alors à Mogador comme représentant de S. M. Achille I de Patagonie. Mais le corps consulaire et les légations de Tanger s'en émurent, et Geyling dut amener son pavillon. Il se rendit alors à Paris avec l'intention d'y créer une société pour l'exploitation commerciale du Soûs, province réputée très riche, mais fermée aux Européens. N'y ayant eu aucun succès, il partit pour Londres, où il eut plus de chance. Une compagnie se forma et envoya le major Spilsbury à Marrakech pour obtenir du Sultan l'autorisation de trafiquer dans le Sud-Ouest marocain. L'autorisation fut refusée. Malgré cela, la compagnie de Londres

frêta le steamer « Tourmaline », qui partit avec le major et de la contrebande à bord. On avait jeté l'ancre en face de l'embouchure de l'oued Aksis, dans la région de l'oued Noûn, et Spilsbury et son état-major venaient de se rendre à terre pour s'aboucher avec les chefs indigènes, quand le « Hassani » de la marine chérifienne fit son entrée en scène. Son commandant allemand, bien que n'ayant aucune artillerie à bord, fit faire un simulacre de branle-bas de combat, et le « Tourmaline » prit le large. Puis les bahriya furent débarqués, et, après une vive résistance, Spilsbury et ses compagnons furent capturés et emmenés à Mogador.

Ce qui semble incroyable à tout le monde ici, c'est qu'un n'srani en ait pris un autre pour le bénéfice d'un gouvernement musulman. Ce gouvernement semble d'ailleurs assez embarrassé de la chose et préférerait avoir été servi moins loyalement.

10 février. — Nous levons le camp et allons l'installer plus à l'Ouest, à deux lieues environ de Dar El-Fkek et à vingt minutes de Dar Ben-Hamed.

Au pied des hauteurs où nous campons, les ruines d'une autre kasba, Dar Si Cherki, s'étalent au milieu de superbes vergers, dont on se met immédiatement à abattre les beaux arbres en plein rapport pour les besoins de la m'halla. L'oued Zéou naît dans ces vergers et court en serpentant vers le Nord.

On vient de m'amener une paire de jeunes slougis, deux jolies petites créatures fauves à museau noir, mâle et femelle de la même portée. Nous les avons baptisés ghzal et jdiya (gazelle et chevrette).

Les slougis ont la taille et les formes des grands lévriers d'Europe, sauf pour le cou, qui est plus court. Leur pelage est ras et généralement fauve ou noir. Une bête de bonne race et ayant fait ses preuves à la chasse à courre vaut un bœuf et un nombre indéterminé de douros.

Je me suis informé aussi du prix d'une paire de faucons que j'ai vus à l'œuvre l'autre jour; on m'a affirmé qu'ils valent cent douros. La fauconnerie est donc un sport assez coûteux et, la majorité des gros turbans marocains étant trop indolents pour chasser, elle tend à disparaître.

18 février. — La nuit d'hier à aujourd'hui a été très agitée. C'était la vingt-septième du ramadan, pendant laquelle le Koran doit être lu en entier : nuit de fête et de liesse, étant donnée la fin prochaine du long mois de jeûne.

J'ai été tenu éveillé jusqu'au matin par les voix psalmodiantes de mes voisins, les coups de feu d'allégresse et les galopades éperdues des chevaux épouvantés par tous ces bruits insolites. Un grand nigaud de chameau est venu s'empêtrer dans les cordages de

ma tente, et je me suis vu obligé de sauter dehors pour l'empêcher de faire chavirer ma légère maison de toile.

Ces jours derniers il a fait très chaud; l'atmosphère était lourde et chargée d'électricité, et, chaque soir, les éclairs embrasaient le ciel. Mais aujourd'hui nous avons eu une forte pluie mêlée de grêle, et l'air est de nouveau délicieusement pur et frais.

20 février. — Nous levons le camp et partons dans la direction de Settat.

A Dar Ben-Hamed nous croisons notre itinéraire Casablanca—Sokhrat Ed-Djeja. Puis nous franchissons plusieurs ruisseaux, l'oued Mils et ses affluents.

Le passage de l'un d'eux nous donne assez de mal. Il coule entre deux talus argileux de cinq à six mètres et à pentes très raides que les pluies d'hier ont rendues extrêmement onctueuses et glissantes. Et, naturellement, il est rempli d'un grouillement confus de ballots en dérive, de têtes, de corps, de membres d'hommes et d'animaux s'agitant dans l'eau, sous les bordées de quolibets de ceux, plus heureux, qui ont atteint le haut du talus opposé sans accident.

Il s'agit de ne pas se donner en spectacle à cette tourbe grimaçante. Mon brave petit cheval, après quelques tentatives pour se dérober, s'avance vers le fossé en renâclant, puis se raidit résolument sur ses jambes de devant, ramène celles de derrière sous son

corps, et nous glissons comme un trait au beau milieu de la grenouillère. Deux bonds, et nous sommes à l'autre bord du ruisseau, quelques vigoureux efforts encore, et nous voici sur le talus opposé, du côté des rieurs.

Nos hommes n'ont pas tous la même chance. Deux de nos mules dégringolent comme des avalanches, tête première, au risque de se rompre le cou et les membres. Mais le mal n'est pas grand. Les muletiers quittent leurs vastes pantalons et vont décharger les pauvres bêtes pour leur permettre de se ramasser, et bientôt notre petite caravane se trouve au complet sur la rive gauche.

Nous parcourons ensuite un plateau inculte et atteignons le campement nouveau vers midi, après deux bonnes heures de marche. Il est situé au bord d'un vallon où une source, Aïn El-Fert, donne naissance à un ruisseau qui court vers l'Ouest. — A peine nos tentes sont-elles dressées, qu'une averse diluvienne s'abat sur le camp.

23 février. — Nous venons de passer ici trois jours pour la célébration de l'aïd es-sgheïr, la fête qui termine le ramadan.

Avant-hier il a plu toute la journée, mais le soir, malgré le ciel couvert, tout le monde guettait anxieusement l'apparition de la lune nouvelle. L'attente n'a pas été trompée, et, l'épais rideau de nuages s'étant

soulevé un instant, le croissant s'est montré, salué des acclamations de la foule.

Un oratoire (m s a l la), simple mur en maçonnerie blanchi à la chaux, avait été construit à la hâte sur une colline voisine, toute blanche de pâquerettes. Et c'est là, hier matin, premier c h o û a l, que le Sultan s'est rendu en grande pompe pour remplir ses fonctions d'i m â m, de souverain pontife, et y faire la prière à la tête de sa cour et de son armée.

Un gai soleil éclairait la scène : une large avenue bordée de cavaliers, toute blanche de fleurs, éblouissante sous le dôme bleu du ciel, où le jeune souverain, tout vêtu de blanc, montait vers la m s a l l a, grave et recueilli, sur un coursier à la robe aussi immaculée que le burnous de son cavalier et caparaçonné de bleu très pâle et d'or. Et, vivement impressionné par la noblesse réelle du spectacle, je ne pus m'empêcher de mêler ma voix aux acclamations enthousiastes des croyants prosternés.

La fête se termina par des réjouissances bruyantes: musique, sonneries de clairons, roulements de tambours, fantasias échevelées, décharges retentissantes d'artillerie et de mousqueterie, — une orgie de couleurs, de mouvement et de bruit. — Je me rendis avec les chefs militaires aux tentes de Si Saïd, où on nous servit une collation de dattes et de lait de chamelle, une vieille tradition nomade sans doute.

Le beau temps qui a favorisé la fête d'hier n'a pas duré. Ce matin, un épais brouillard nous environnait, et la pluie s'est remise à tomber, triste et maussade.

24 février. — Temps splendide. Le départ a lieu à dix heures.

La colonne descend dans la vallée au Sud du camp et suit le cours du ruisseau d'Aïn El-Fert à l'Ouest, puis au Nord-Ouest.

En proie à un violent accès de fièvre, je ne suis guère disposé à admirer le paysage. Je grelotte, je suis tourmenté par une soif ardente, chaque pas de mon cheval martelle ma tête bourdonnante.

A midi, près de la jolie koubba de Si Ahmed Ben-Ali, nous débouchons dans la vaste plaine de la terrasse inférieure, couverte à perte de vue d'orge et de blé verts. Le camp est établi au beau milieu des champs, sans aucun souci de la récolte à venir. — Sitôt les tentes debout, je suis obligé de me coucher.

25 février. — Départ à neuf heures, par un temps très chaud.

Nous longeons la base du gradin supérieur vers le Sud-Ouest. A notre droite s'étale l'immense plaine verte parsemée de coquelicots, à gauche, les hauteurs couvertes d'un tapis de fleurs éclatant fait de larges taches blanches, rouges, jaunes et violettes.

La fièvre me reprend à la même heure, mais moins fort qu'hier.

Nous franchissons le lit de plusieurs ruisseaux intermittents, puis remontons une vallée vers le Sud, puis vers l'Ouest. La végétation herbacée y est d'une richesse et d'une densité extraordinaire. Chevaux et cavaliers disparaissent presque parmi les hautes tiges des iris bleus, des asphodèles et des férules géantes. Des deux côtés, les pentes rocailleuses sont parsemées de buissons épineux.

Après deux heures et demie de marche, nous nous arrêtons sur les hauteurs à l'Est de Settat, dans un immense parterre fleuri créé de toutes pièces par la nature.

Kasba de Settat

III

SETTAT — MORBÊA

6 mars. — Le 26 et le 27 février ont été consacrés à la réception de la hediya, des présents que les tribus font au Sultan à l'occasion des grandes fêtes du calendrier musulman. Ils consistent principalement en esclaves, chevaux, mules, armes, selles, bijoux, tapis, étoffes et surtout en espèces sonnantes.

Le grand vizir en reçoit aussi sa part, et il paraît qu'elle n'est guère inférieure à celle du Sultan. Je me trouvais auprès de lui, à la porte de son afrag, quand arriva le petit cadeau des Oulad Hariz : dix chevaux tout harnachés et dix esclaves mâles armés et équipés de pied en cap, portant chacun

un sac d'argent. A la même occasion je fus témoin de la réception d'une délégation de la communauté israélite de Settat. Arrivée à une distance respectueuse des tentes de Si Ahmed, elle se prosterna très bas et déposa son offrande de soieries, après quoi elle fut congédiée d'un geste hautain, sans une parole.

Après la remise de la hediya, les caïds qui l'ont apportée et leurs suites ont été disposés en un immense carré, et le Sultan, avec le cérémonial d'usage, est venu leur donner sa bénédiction. Mais quelques-uns, dont les présents n'ont pas été jugés suffisants, moins heureux, ont été mis aux fers.

J'ai fait plusieurs visites à la petite ville de Settat qui n'est qu'à deux kilomètres de distance. C'est une agglomération de deux à trois mille habitants, commerçants, agriculteurs et pasteurs, dont les maisons et les huttes sont groupées autour de la kasba des Mzamza, dans la vallée de l'oued Bou-Mousa. Elle a un souk important, des murs, une mosquée, plusieurs marabouts, des boutiques et deux mellahs (ghetti), dont l'un est habité par des Juifs venus de l'intérieur, de Demnat notamment, et parlant chelha entre eux; l'autre, par des Juifs de la côte, descendants d'expulsés d'Espagne et du Portugal, parlant l'arabe ou un très vieil espagnol.

En amont et en aval du bourg, le ruisseau fertilisant est bordé de belles plantations d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, d'orangers, d'abricotiers et de

cognassiers, encadrées de murailles de pisé ou de haies épineuses de nopals ou d'agaves et dominées par les panaches gracieux des palmiers et les coupoles blanches de quelques marabouts.

Le 28 février, septième jour de choûal et dernier de l'aïd es-sgheïr, fut célébré, comme le premier, en faisant beaucoup « parler la poudre ».

Le lendemain, les caïds des Doukkala et des Rahamna sont partis pour leurs districts afin d'y préparer la moûna pour la colonne. Les contingents du Gharb ont été congédiés définitivement et se sont mis en route pour les provinces du Nord.

La harka est donc bien terminée.

Ce matin, le grand vizir m'a demandé à quelle date nous en étions, nous autres chrétiens, et a paru vivement surpris de ma réponse. Il s'agit maintenant de rentrer à Marrakech, où les ambassadeurs de France et d'Allemagne sont attendus en avril.

7 mars. — Nous levons le camp à huit heures par un temps indécis. Au lieu de contourner Settat, nous suivons la mauvaise inspiration qui nous pousse à traverser le bourg avec le gros de la colonne. La cohue indisciplinée s'engouffre par la grande porte dans la rue unique conduisant à la sortie étroite et y reste stagnante. Rebrousser chemin est impossible. Nous avançons donc avec la foule, lentement et par saccades, mettant une demi-heure à franchir environ

deux cents mètres. Au moment où nous allons atteindre la porte de sortie, un chameau lourdement chargé s'affale en travers, la bloquant complètement. Alors la presse devient terrible. Les chevaux, meurtris, serrés à étouffer, ruent et mordent. Enfin le passage est dégagé, et nous nous en tirons sans accident. Mais il était temps : nos bêtes sont haletantes et couvertes d'écume, et les charges de nos mules sont dans un état pitoyable.

Il est neuf heures quand nous quittons Settat. Nous franchissons l'oued Bou-Mousa et gravissons les pentes de la rive gauche. Puis nous parcourons un plateau accidenté en marchant à l'Ouest et, vers midi, nous arrivons au lieu désigné pour camper, un point quelconque du territoire des Oulad Saïd, à quelque distance de leur kasba.

8 mars. — Il a plu sans interruption depuis près de vingt heures, et le terrain où nous campons est complètement détrempé. C'est une terre végétale noire et grasse, extrêmement féconde, mais parfaitement désagréable quand il s'agit d'y camper par un temps pareil.

L'ordre de lever le camp n'est donné qu'à dix heures, et à onze heures nous partons dans la direction du Nord-Ouest. Nous descendons à l'étage inférieur du plateau, où nous traversons quelques ravins transformés en torrents par les averses.

A deux heures nous arrivons à Souk El-Jâma (marché du vendredi), où nous campons au pied d'une longue arète rocheuse émergeant du sol.

9 mars. — Départ à dix heures, dans la même direction. Le temps est toujours pluvieux. — Nous parcourons une plaine inculte et désolée.

Après trois heures de marche, nous atteignons l'oued Er-Rouidat que nous franchissons, non sans difficulté. Nous campons sur sa rive droite, dans un terrain spongieux, où chaque pas laisse une empreinte profonde qui se remplit d'eau, où les piquets des tentes ne tiennent pas et où mon lit de camp, malgré les pierres plates que j'ai fait mettre sous ses pieds, s'enfonce jusqu'à être complètement imbibé de l'humidité du sol.

10 mars. — Départ à neuf heures, par un temps toujours indécis. Mais les nuages montent et se déchirent par places, laissant voir quelques coins de ciel bleu.

Nous traversons un tributaire du Morbêa gonflé par la pluie, puis, tournant vers l'Ouest, nous entrons dans la région ondulée du Sahel.

Après une série de montées et de descentes, nous gravissons une nouvelle pente, quand les gens qui nous précèdent se mettent à crier : « El-bhar! El-bhar! »

Et en effet, quand nous atteignons le sommet de la côte, l'immense horizon bleu de la mer nous apparaît. Et presque en même temps, à l'Ouest, nous découvrons la coupole de Mouley Bou-Châïb qui couronne les hauteurs de l'autre côté du Morbêa.

Nous poursuivons notre route à travers cultures, landes et maquis, et au d'h o r, vers une heure et demie, nous nous arrêtons en face d'Azemmour, sur les hauteurs qui dominent la rive droite du Morbêa, à trois ou quatre kilomètres de son embouchure.

Cette fois, la position relative des deux camps est renversée. Celui de l'âsker, qui sera le premier à franchir la rivière, est placé à l'Ouest du camp impérial, plus près du fleuve.

Vers le soir le ciel se dégage complètement, et le soleil se couche, radieux, derrière les collines d'Azemmour.

Après le repas, je vais, comme d'habitude, m'assurer du bien-être de nos bêtes et fumer une pipe à la porte de ma tente.

La nuit est complète maintenant, et quelques lumières, seules, brillent aux fenêtres d'Azemmour. Du haut d'un minaret, une voix claire se met à psalmodier l'appel à la prière de l'â c h a, proclamant à tous les vents la grandeur d'Allâh et la c h e c h â d a, la profession de foi musulmane : L a i l â h a i l l a A l l â h o u M o h a m m e d r a s o u l A l l â h ! (Il n'y a de divinité que Dieu et Mahomet est son envoyé !)

Puis la lune monte, semblable à un large disque d'argent, dans le ciel bleu sombre. Et les terrasses, les coupoles, les minarets d'Azemmour surgissent de l'ombre, tout blancs, crevassés de mystérieuses ruelles noires, le pied de leurs hautes murailles carressé par les flots du grand fleuve sombre barré d'une traînée de lumière tremblotante.

Longtemps je reste plongé dans la contemplation de ce tableau évocateur des contes des « Mille et une Nuits ». Derrière moi, le camp s'endort, et je n'entends plus que le murmure berçant du Morbêa, les grondements lointains de l'Océan montant à l'assaut de sa barre et le chant des rossignols, qui m'arrive avec des bouffées de brise d'amont chargées du parfum des orangers en fleur.

Azemmour

IV
MORBÊA — AZEMMOUR — MAZAGAN

15 mars. — C'est à Azemmour que la grande route côtière croise le Morbêa. Le passage du fleuve, large en ce point de deux cents mètres, se fait au moyen d'embarcations plates de six à dix mètres de long. On en avait réuni une vingtaine pour la traversée de la colonne.

Le passage a commencé le 12, par celui des nouaïb, l'âsker a suivi le lendemain, le makhzen et le guîch ont traversé le 14 et le 15.

L'opération a donc pris quatre jours. Elle a entraîné la perte de nombreuses vies humaines et d'une quantité de bêtes et de bagages. Et à deux lieues, dans

les hangars de la douane de Mazagan, les matériaux d'un pont en fer, dont la construction avait été décidée il y a une cinquantaine d'années par Sidi Mohammed, s'oxydent et s'écaillent.

Nous avons passé le 13, avec l'âsker. Il nous a fallu d'abord attendre plusieurs heures sur la berge vaseuse, sous un soleil de plomb. A peine une embarcation était-elle disponible, que les soldats s'y ruaient, pêle-mêle, comme s'ils avaient eu une armée victorieuse à leurs trousses.

Les bêtes passaient à la nage, généralement attachées à l'arrière des bateaux. Mais quelquefois, liées les unes aux autres par groupes de six à huit, on les conduisait jusque dans le fleuve et on les chassait vers la rive opposée par des cris et des coups de bâton. Le plus souvent elles en prenaient leur parti et arrivaient saines et sauves à l'autre bord, mais j'en ai vu des grappes entières, les unes se mettant à nager dans la bonne direction, les autres voulant revenir en arrière, épuisées par de vains efforts, finir par être emportées à la mer par le courant.

Enfin, grâce à une distribution large et judicieuse de coups de cravache et de plat de sabre, nous parvînmes à nous emparer d'un mauvais bachot faisant de l'eau partout, qui dut traverser et retraverser à trois reprises pour transporter notre petite caravane sur la rive gauche. Les mules, en bêtes sages et tranquilles, y furent placées avec les bagages; mais les

chevaux en auraient probablement défoncé le plancher pourri. Ils durent nager à la remorque et faillirent nous faire chavirer.

Au moment où notre bac revenait de son second voyage, une grande felouka surchargée de soldats coula au milieu du fleuve. Les bateliers et un âskri se sauvèrent à la nage, et un autre malheureux fut repêché par mes gens, au moment où il allait être englouti par les flots. Tous les autres, une trentaine environ, périrent misérablement dans les eaux jaunes du Morbêa, sans que l'on songeât un seul instant à leur porter secours : Il était écrit qu'ils mourraient ainsi ! A quoi bon s'insurger contre les décrets d'Allah...

A l'âsr, heure de la prière qui marque le milieu de l'après-midi, nous étions tous réunis sur la rive gauche, hommes, bêtes et bagages, sans avoir subi la moindre perte.

Nous trouvâmes le camp en train de se reformer en amont d'Azemmour, près de la zâouïa de Mouley Bou-Châïb.

Azemmour est une ville très ancienne. D'origine berbère ou carthaginoise, elle passa successivement sous la domination romaine, vandale, byzantine et arabe. En 1513, les Portugais s'en emparèrent, puis, après l'avoir perdue et reprise, l'abandonnèrent définitivement vers le milieu du XVIme siècle, en même temps que Safi, Alkazar et Azila.

Malgré son antiquité et les vicissitudes de son histoire, elle n'a rien de bien intéressant à offrir au visiteur, si ce n'est l'aspect d'une vieille ville maure dépérissante : de vieilles fortifications couronnées de canons hors d'état de servir et d'innombrables nids de cigognes, des ruelles sans trafic, sombres, tortueuses, étroites, dévalant vers le fleuve et bordées de murailles grises et lézardées, nues et sans fenêtres, percées seulement de portes rébarbatives lourdes et ferrées; quelques boutiques sordides, un m e l l a h se distinguant du reste de la ville par une malpropreté particulièrement raffinée et le badigeon criard de ses masures.

Les habitants d'Azemmour ont, avec ceux de Salé, la réputation d'être les plus fanatiques de la côte atlantique du Maroc. Comme eux, ils ont dû se livrer autrefois à la piraterie, ce qui semble prouvé par la quantité de très vieilles assiettes de Delft dont ils décorent l'intérieur de leurs maisons et qui doivent provenir du pillage de quelque navire hollandais qui allait au Cap ou aux Indes.

Aux portes de la ville, sur les hauteurs qui la dominent au Sud, se trouve le hameau de Mouley Bou-Châïb, dont les maisonnettes blanches et les chaumières ombragées de figuiers et de treilles se pressent autour de la très vénérée z â o u ï a du même nom.

On sait qu'une zâouïa est une sorte de monastère ayant comme noyau le tombeau d'un chérif ou de

quelque autre marabout autour duquel se groupent une mosquée (j â m a), une école (m e d e r s a), les habitations des descendants du saint homme, de leurs familles, clients et serviteurs, les logements destinés à héberger les t o l b a ou écoliers de la z â o u i a, les pèlerins qui y viennent en z i â r a, les voyageurs et souvent aussi des fugitifs et des malfaiteurs qui viennent se réfugier dans ces asiles à peu près inviolables.

Du haut des dunes de l'estuaire du Morbêa on découvre, à l'Ouest, à deux lieues de distance environ, la forte enceinte carrée de la ville de Mazagan assise sur une pointe rocheuse, à l'extrémité d'une longue courbe de plages sablonneuses.

Elle fut fondée par les Portugais en 1510, sur l'emplacement d'une vieille tour abandonnée appelée par les indigènes E l - B r i d j a, le fortin. En 1581, Philippe II ayant été proclamé roi du Portugal, elle passa sous la domination espagnole et y resta jusqu'en 1663, date à laquelle le Portugal redevint indépendant et reprit possession de ses colonies africaines, à l'exception de Ceuta qui resta à l'Espagne.

Dernière possession portugaise au Maroc, son existence ne fut qu'une longue lutte contre les indigènes. L'heure de sa reddition sonna à son tour. En 1769, assiégée par le sultan Mohammed, elle demanda des renforts à Lisbonne. Mais au lieu des secours at-

tendus, ses habitants ne reçurent de Joseph I que l'ordre de l'évacuer. Ils obéirent malgré eux, mais non sans avoir encloué leur artillerie et mis le feu à leurs maisons et aux poudres. Les soldats de Sidi Mohammed envahirent la place et périrent par milliers dans l'explosion terrible qui suivit, transformant Mazagan en un monceau de ruines.

La ville, reconstruite, reçut le nom de Djedida (la neuve). On y trouve encore de nombreux souvenirs de son origine et des deux siècles et demi d'occupation portugaise et espagnole. Les solides remparts entourés de fossés, une construction connue sous le nom de « tour de l'inquisition », une énorme citerne qui se trouve au centre de la ville et fournissait l'eau à ses habitants assiégés et des maisons d'aspect européen sont là pour témoigner de son passé.

Casablanca, Azemmour, Mazagan, Settat, Mouley Bou-Châïb ! Quelle différence fondamentale entre ces agglomérations cependant si voisines les unes des autres !

Casablanca, c'est le port commerçant florissant, ville à population essentiellement bédouine, jeune encore, étant donnée sa destruction complète en 1755, redevable de son importance croissante à la richesse de son hinterland et aux négociants européens qui sont venus s'y fixer; Azemmour, la ville maure remontant à l'antiquité, en plein déclin aujourd'hui par

suite de l'ensablement de son port et l'indolence de sa population; Mazagan, l'ancienne colonie portugaise ayant conservé l'aspect d'une ville péninsulaire, tête de la route principale conduisant de la côte à Marrakech, à population analogue à celle de Casablanca; Settat, le petit centre bédouin prospère dont les habitants, agriculteurs, pasteurs et commerçants, sont venus s'établir autour d'un marché important, sous les murs protecteurs d'une kasba; et enfin, Mouley Bou-Châïb, la zâouia, dont la population de marabouts vit des revenus de ses propriétés provenant de legs et de dons, des offrandes des pèlerins, du produit des quêtes et donne l'hospitalité à une population flottante d'étudiants, de voyageurs, de mendiants et de fugitifs.

Pont du Tensift

V

MOULEY BOU-CHAIB — MARRAKECH

16 mars. — Départ de Mouley Bou-Châïb vers le Sud, par un temps splendide. — Après quatre heures de marche dans une région ondulée dont le sol est en partie cultivé, en partie couvert de palmiers nains, nous nous arrêtons en un endroit nommé Oum-Hammou.

Peu avant d'y arriver, nous voyons poindre un gros nuage noir à l'horizon méridional. Il grandit et s'approche rapidement, et nous pouvons bientôt constater qu'il est formé d'une infinité de points mobiles : ce sont des sauterelles (jerâd). Au moment où elles passent entre nous et le soleil, leurs ailes transparen-

tes les font ressembler à de gros flocons de neige, qui tombent en tourbillonnant, sans cesse, couvrant le sol d'une épaisse couche jaune et grouillante et remplissant l'air de bruissements de millions d'élytres et de mandibules voraces. Elles sont d'ailleurs moins nuisibles que leur progéniture, les criquets (m i r d), et leur arrivée est plutôt saluée avec joie par nos soldats qui les considèrent comme une véritable manne céleste. Les bêtes mêmes s'en régalent.

Le soir, Mohammed m'en sert un plat en guise de hors-d'œuvre. On mange surtout l'abdomen des femelles, gonflé d'œufs avant la ponte. Et réellement, bouillies dans l'eau salée, puis frites, elles constituent un mets qui n'est pas à dédaigner.

1 7 m a r s. — Nous poursuivons notre route dans la même direction et, après une autre étape de quatre heures, atteignons Souk El-Arbâ (le marché du mercredi), dans un cirque rocheux où les pluies ont formé de nombreux étangs regorgeant d'oiseaux aquatiques : canards, poules d'eau, bécassines, hérons, etc.

Depuis notre entrée dans le territoire des Doukkala, l'attitude du makhzen et des troupes à l'égard de la population est complètement changée. Chaque matin, un détachement de soldats précède la colonne pour protéger les douars des velléités pillardes de leurs camarades. Ordre a été donné de ne plus dévaster les champs. Des mendiants, parmi lesquels on re-

marque un assez grand nombre de lépreux, reconnaissables à leurs visages voilés et ombragés d'immenses chapeaux en feuilles de palmier nain, bordent la route, et le Sultan leur fait faire l'aumône. Les femmes et les enfants des douars viennent lui présenter des jarres de lait, qu'il bénit en y trempant un doigt qu'il essuie ensuite à la crinière de son cheval. Les hommes des tribus accompagnent la colonne à travers leur territoire, exécutant des fantasias le long de la route.

18 mars. — A partir de Souk El-Arbâ nous suivons la grande route bien connue de Mazagan à Marrakech. Nous parcourons la vaste plaine fertile des Doukkala, sans pierres et sans arbres, où s'étalent à perte de vue d'immenses champs de blé, d'orge, de maïs, de fèves et de pois chiches.

Après une nouvelle étape de quatre heures, nous arrivons à Souk Et-Tleta (marché du mardi), près du fameux sanctuaire de Sidi Ben-Noûr dont nous avions aperçu, de très loin, le toit de tuiles vertes en pyramide, à trois lieues environ d'une chaîne de hauteurs dominées au Sud-Est par la masse conique du Djebel Akhdar, la montagne verte.

Les souks hebdomadaires se tiennent généralement près des villes, des kasbas et d'autres centres habités; mais on en trouve un grand nombre disséminés dans tout le pays, en des points quelconques, souvent loin de toute agglomération humaine.

Celui où nous campons est un marché particulièrement important, où les bédouins Doukkala, Rahamna et même Abda, Ahmar et Chaouïa viennent échanger les produits de l'agriculture et de l'élevage contre ceux de l'industrie des villes et les marchandises importées.

Depuis plusieurs jours, chaque soir, nous avons de forts orages. Aujourd'hui, dès cinq heures, le ciel est complètement obscurci par de lourds nuages menaçants et bas. Mais soudain, au bord occidental de l'immense dais noir, le soleil couchant reparaît un instant, sanglant, embrasant le camp entier d'une lueur surnaturelle. Les tentes semblent flamber, toutes rouges entre la plaine d'un vert invraisemblable et les nuages violacés, et le Djebel Akhdar, méritant bien son nom en ce moment, est encadré d'un superbe arc-en-ciel. La boule d'or de la koubba impériale lance un dernier éclair, et l'énorme disque flamboyant s'abîme dans un amoncellement chaotique de nuées noires.

Une nuit profonde succède aussitôt à l'illumination fantastique, et la pluie se met à tomber en torrents, inondant le camp et envahissant nos tentes, malgré les profondes rigoles que j'ai fait creuser autour.

21 mars. — Nous repartons de Souk Et-Tleta et nous dirigeons vers le défilé de Mtal, distant de trois lieues et s'ouvrant dans les hauteurs qui nous séparent de la terrasse supérieure.

Le Djebel Akhdar reste à une assez forte distance sur notre gauche. C'est une montagne très vénérée où l'on se rend en pèlerinage, surtout à l'occasion de l'aïd el-kebir, de la grande fête. Elle est habitée, paraît-il, par de saints anachorètes, qui y vivent dans des cavernes, à peine vêtus, priant, se mortifiant et laissant aux pieux pélerins le soin de pourvoir à leurs besoins matériels.

Nous arrivons à Sidi Rehal par une pluie battante. Le capuchon de mon burnous rabattu sur les yeux, je traverse un cimetière sans m'en apercevoir, lorsque tout à coup la mince couche de terre d'une tombe s'effondre sous les sabots de mon cheval. Pris au dépourvu, je suis projeté violemment en avant; le pommeau de ma selle arabe m'empêche de passer pardessus la tête de ma monture, mais me donne une contusion à l'épigastre qui m'enlève la respiration et me fait presque perdre connaissance. Heureusement le gîte n'est plus qu'à quelques centaines de mètres, au pied d'un contrefort du Djebel Fathnassa, à droite de l'entrée de la vallée de Mtal.

22 mars. — Par un temps encore toujours indécis nous nous engageons dans le défilé qui ne tarde pas à se bifurquer. Nous remontons le vallon de droite, puis, ayant franchi le col, redescendons par un ravin pierreux et atteignons bientôt l'extrémité méridionale du défilé.

Une colline conique détachée, à droite de la route. porte à son sommet quelques pans de murs, les ruines de Grando que les indigènes attribuent aux Portugais. En effet, si, comme certains historiens le prétendent, ceux-ci étaient à un moment donné maîtres de toute la province des Doukkala, il semble assez naturel qu'ils aient établi un château fort en ce point si bien situé pour en défendre l'accès.

Peu après, nous franchissons l'oued Grando, petit ruisseau au lit caillouteux, puis, plus loin, l'oued Bou-Chan, très gros par suite des pluies persistantes de ces derniers jours, coulant à pleins bords dans son lit sablonneux, au ras de la plaine inculte.

Après une étape de cinq heures, nous campons dans une belle plaine herbeuse en-deça de Smira, véritable oasis d'arbres fruitiers et de céréales.

23 mars. — Le soleil s'est enfin décidé à reparaître, et il a soin de ne pas nous laisser oublier sa présence. Il nous décoche ses traits ardents, dont ceux que nous ne recevons pas directement nous sont renvoyés par le sol rocheux de la côte d'El-Gentour, où nous nous engageons en quittant la plaine de Smira, gravissant le talus d'un gradin plus élevé.

Nous y arrivons au bout d'une heure de marche environ, et là, un panorama imposant se déploie devant nous. Au premier plan, El-Bheïra, la plaine des Rahamna, étale l'immense tapis à fond jaune de ses

prairies fleuries; au loin, la chaîne bleue des Djebilat, derrière laquelle la haute muraille étincelante du Grand-Atlas dresse sa masse géante.

Pendant trois heures encore nous parcourons ces vastes prairies de graminées et de fleurs éphémères, puis campons sur un terrain gazonné de plantes aromatiques, non loin d'une grande citerne (s a h r i d j) où les Mnebha viennent abreuver leurs troupeaux.

24 m a r s. — Après deux heures de marche nous atteignons le pied des Djebilat, à Souinia, et pénétrons dans un défilé serpentant entre des pentes raides, grises et arides. La piste se rétrécit par moments au point de devenir presque impraticable pour les bêtes chargées.

Au-delà du col, la passe s'élargit. Nous avançons plus facilement et, au bout de deux heures, arrivons au pied du versant méridional des montagnes.

Les tentes de l'infanterie y sont dressées à Hadjrat El-Beïda, dans un cirque encadré de roches schisteuses déchiquetées culminant en une masse blanche de quartz.

Nous venons de nous installer, lorsqu'un cavalier arrive à franc étrier pour me prier de me rendre au camp du makhzen resté sur l'autre versant des Djebilat.

Nous rechargeons donc nos bêtes et retraversons la montagne. Mais, cette fois, nous suivons une belle

piste, dans un défilé beaucoup plus large, plus droit et moins accidenté que celui par lequel nous avons passé ce matin et qui, partant de Hadjrat-El-Beïda, aboutit à la plaine des Rahamna un peu à l'Est de Souinia. Nous y trouvons la m'halla impériale, et le grand vizir, pour nous dédommager de la course supplémentaire, nous envoie une m o û n a superbe.

2 5 m a r s. — Nous retraversons les Djebilat et, après avoir franchi un cours d'eau desséché longeant leur base méridionale, nous parcourons une lande pierreuse parsemée de buissons épineux. A notre droite s'élèvent les hauteurs peu considérables du Djebel Bremran, et droit devant nous, au Sud, l'oasis de Marrakech étale une mer de végétation luxuriante d'où s'élance, comme un phare, la tour gigantesque de la Koutoubia.

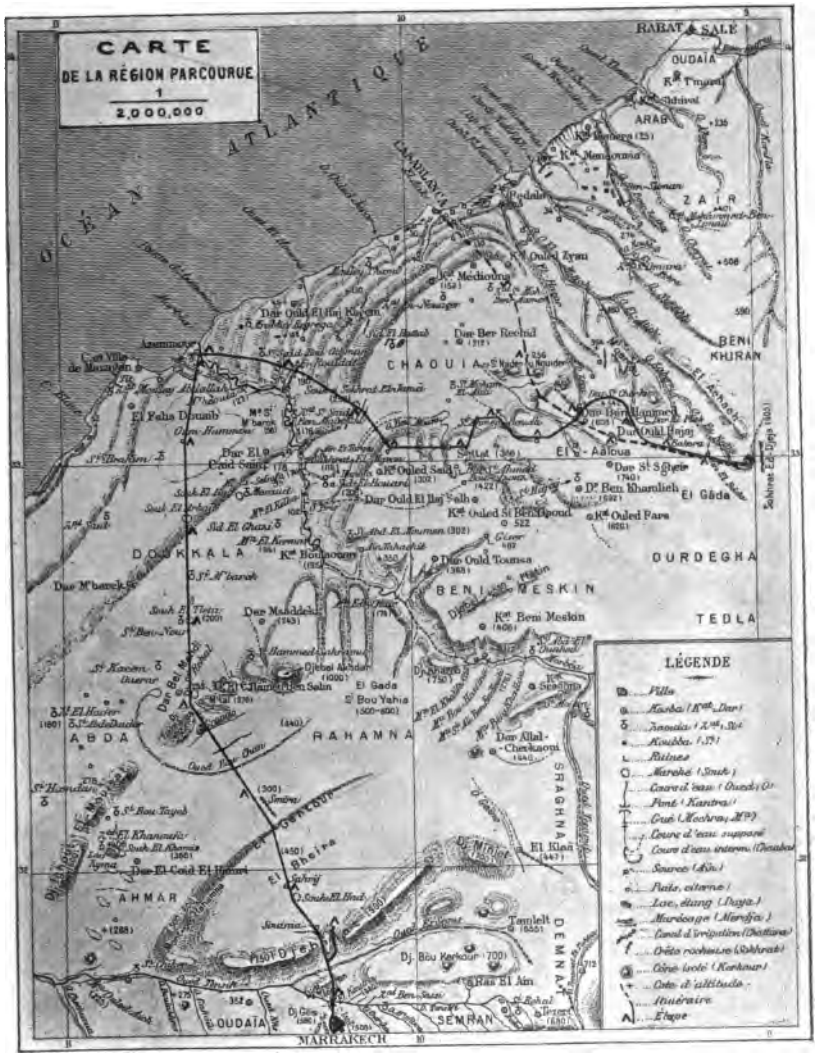
Au bout de trois heures et demie, nous atteignons El-Kantra, le fameux pont du Tensift construit au XIIme siècle, sous le règne de Yâkoub El-Mansour. Et, pour la dernière fois avant d'arriver à Marrakech, nous campons parmi les groupes de palmiers de la rive droite, séparés encore de la véritable oasis par la largeur considérable du fleuve.

2 6 m a r s. — Nous franchissons le vieux pont dégradé mais encore solide et pénétrons sous la haute futaie des palmiers. La route est coupée d'innombra-

bles canaux d'irrigation et bordée de petites murailles en terre rouge, derrière lesquelles la masse vert sombre des orangers, des figuiers, des grenadiers, des amandiers, tout émaillée de points rouges, jaunes, blancs et roses, s'épanouit en frondaisons superbes, parmi les fûts élancés des dattiers, dans une lumière douce tamisée par leurs gracieux plumets aériens. L'air est saturé de parfums et rempli du chant des oiseaux et du murmure des eaux courantes.

Aux abords de la ville, les troupes forment la haie. Le peuple de Marrakech s'est porté à la rencontre de son prince. Il s'est juché sur les petits murs de pisé qui menacent de s'écrouler, sur les arbres qui fléchissent; et les palmiers eux-mêmes portent à leur sommet des grappes de spectateurs. Les femmes manifestent leur enthousiasme par des « l o u - l o u - l o u » stridents, comparables au bruit que font les cigales, précipité et amplifié.

Bientôt nous atteignons les hautes murailles crénelées de Marrakech, lépreuses et croulantes. Nous suivons la route qui en fait le tour à l'Ouest, puis, par Bab Er-Rebb, au bruit redoublé des acclamations de la foule mêlées à la voix du canon, nous faisons, à la suite de Mouley Abdelaziz, notre entrée dans l'antique capitale des Almoravides.


CARTE
DE LA RÉGION PARCOURUE
1
2,000,000
OCÉAN ATLANTIQUE
RABAT SALÉ
OUDAÏA
ARAB
ZAIR
BENI KHIRAN
CHAOUIA
El Aâloua
El Gâda
DOUKKALA
OURDEGHA
BENI MESKIN
TEDLA
RAHAMNA
ABDA
SRAGHNA
AHMAR
DEMNAT
SEMRAN
OUDAÏA
MARRAKECH
LÉGENDE
Ville
Kasba (Kt, Dar)
Zaouia (Zt, Sd)
Koubba (St)
Ruines
Marché (Souk)
Cours d'eau (Oued, O)
Pont (Kantra)
Gué (Mochra, Mt)
Cours d'eau supposé
Cours d'eau interm. (Chaaba)
Source (Aïn)
Puits, citerne
Lac, étang (Daya)
Marécage (Merdja)
Canal d'irrigation (Chattara)
Crête rocheuse (Sokhrat)
Cône isolé (Kerkour)
Cote d'altitude
Itinéraire
Étape

APPENDIX

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE

de la

RÉGION PARCOURUE

La région dont nous nous occuperons ici est la partie du v o r l a n d de l'Atlas comprise entre le 9me et le 11me degré de longitude ouest de Paris et entre les parallèles de Rabat et de Marrakech, c'est-à-dire un territoire d'environ 40.000 kilomètres carrés, représentant à peu près la 12me partie du Maroc.

Nous y avons parcouru et levé plus de 2.000 kilomètres d'itinéraires, dont les deux tiers nouveaux, ce qui nous a permis, pour la construction de notre carte, de nous baser presque entièrement sur des observations personnelles. Pour la représentation de la région située au sud et à l'est des Djebilat, nous avons utilisé la belle carte de M. de Flotte-Roquevaire et l'itinéraire de M. Th. Fischer, en transportant d'ailleurs toute cette contrée d'une trentaine de kilomètres à l'ouest, ce qui était indispensable pour la rattacher à nos itinéraires au nord du Morbêa et pour corriger

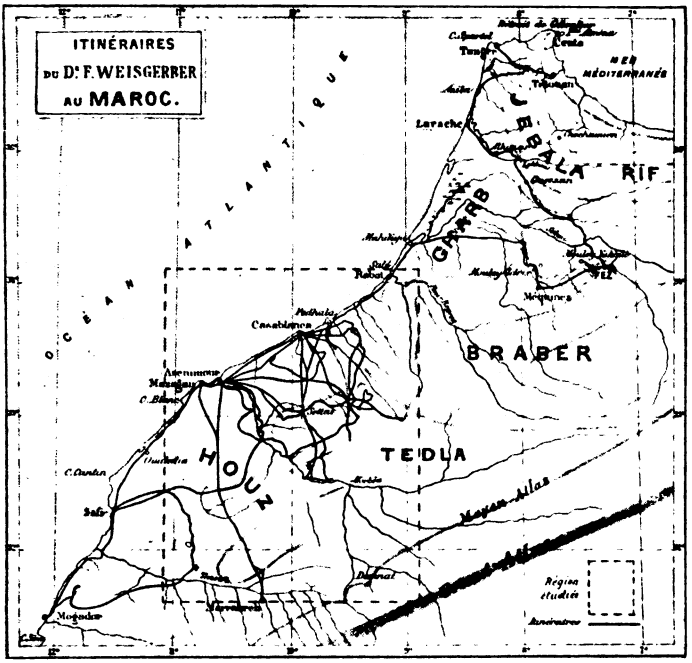
l'erreur d'Ali Bey el Abassi et de Washington, qui plaçaient Marrakech à 9° 56' O. de Paris, erreur propagée depuis un siècle par les géographes, signalée enfin par le comte de Castries, puis prouvée par les déterminations du capitaine Larras et confirmée par les observations astronomiques du capitaine Fawcett.

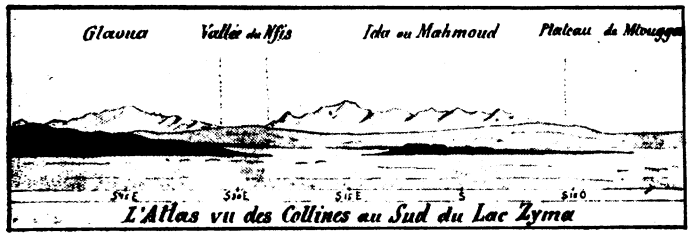
Pour ne pas encombrer notre carte, nous n'y avons fait figurer que la route suivie pendant nos trois mois de campagne. Nos autres itinéraires ont été représentés à part. Pour la même raison nous n'y avons mis que les villes, les kasbas et les zâouias importantes visitées par nous-même et quelques autres dont le gisement semble assez exactement établi, négligeant les zâouias moins importantes, les douars, les souks et les innombrables koubbas dont le pays est semé. Par contre nous nous sommes attaché à représenter l'orographie et l'hydrographie de la région aussi exactement qu'il nous a été possible de le faire.

Le texte n'est que le commentaire de notre carte, suivi de notes sur la géologie, le climat, la flore, la faune et la population.

La petite carte hypsométrique se base sur une centaine d'altitudes, dont nous avons relevé la majeure partie à l'aide d'un anéroïde et d'un thermomètre ordinaires. Un quart environ de ces altitudes a été emprunté à la carte hypsométrique du Maroc de M. de Flotte-Roquevaire et à l'ouvrage de M. Fischer. Une dizaine d'autres, ne reposant que sur l'estimation, ont été mises entre parenthèses.

Moyen & Grand Atlas vus de la Kasba des Beni Meskin





L'Atlas vu des Collines au Sud du Lac Zyma

Sur une autre carte, nous avons essayé de représenter ce que nous savons de la constitution géologique de la région étudiée. Les données sur lesquelles nous nous appuyons sont puisées en grande partie dans l'« Atlas Marocain » de M. P. Schnell, dont le chapitre VI est une étude critique admirable des itinéraires de Lemprière, Ali Bey, Washington, Beaumier, Hooker, von Fritsch, Lenz, Crema, Le Vallois, de Foucauld, Erckmann, Thomson, etc. dans les hautes plaines qui s'étendent entre le Grand Atlas et l'Océan. Ici encore, nous avons trouvé de nombreux et précieux renseignements dans l'ouvrage de M. Fischer. Nous y avons ajouté le résultat de nos observations personnelles.

Sur une cinquième carte, nous avons figuré la distribution approximative des terrains cultivés, des steppes et des régions boisées.

Et, enfin, sur une sixième carte, nous indiquerons les différentes tribus qui habitent la région étudiée, en tant qu'elles nous sont connues, c'est-à-dire d'une façon encore incomplète.

Quant aux profils panoramiques joints à cet essai : l'un représente la région qui s'étend au sud de la kasba des Beni-Meskin et du Morbêa; l'autre, la partie méridionale et occidentale du Grand Atlas vue d'une colline située entre le lac Zyma et le Tensift et correspondant à peu près au point où notre carte indique une altitude de 268 mètres. Ces points sont marqués d'une croix sur la carte des itinéraires.

I. — OROGRAPHIE

La région dont nous nous occupons se divise en quatre zones bien distinctes, que nous nommerons le sahel, la terrasse inférieure, la terrasse supérieure et le haut plateau subatlantique. La délimitation de ces différents étages ne nous a été possible qu'à l'ouest de l'Oued El-Kantra; à l'est de ce cours d'eau, le pays est trop raviné et trop peu accessible.

§ 1. — Le Sahel.

Le sahel est une bande de terrain accidentée, côtoyant l'Atlantique et allant en s'élargissant de l'est à l'ouest. Sa largeur, qui n'est que de 15 kilomètres entre Casablanca et Kt Mediouna, atteint plus du double à l'ouest du Morbêa.

A l'est de ce fleuve, le sahel est caractérisé par une série de côtes, parallèles entre elles et suivant une ligne courbe du nord-est au sud-ouest, de plus en plus élevées vers l'intérieur et séparées par des dépressions peu profondes. Il y a cinq de ces côtes entre Casablanca et Kt Mediouna; d'autres, se détachant de différents points de la côte, viennent s'y ajouter, de sorte qu'entre Dar Ber-Rechid et Azemmour on trouve leur nombre doublé.

A l'ouest du Morbêa, le plissement du terrain est moins accentué. On y remarque cependant trois chaî-

Kasbat Ayer

nes de hauteurs assez nettement accusées. La première forme la côte entre Mazagan et le cap Blanc, puis se retire à une petite distance du bord de la mer, qu'elle suit en prenant souvent la forme d'une falaise rocheuse. Au delà de Kt Ayer, elle se rapproche de nouveau de la mer qu'elle atteint au cap Cantin. L'espace qui reste entre elle et la grève bordée de dunes et de récifs est occupé par un long sillon de terres sableuses, El-Oûlja, parsemé de lagunes, dont la plus grande, celle d'Oualidîya, communique avec la mer par trois trouées séparées par des îlots rocheux.

La deuxième côte commence au bord du Morbêa, près de son embouchure, s'éloigne de la côte, puis s'en rapproche de nouveau et se termine par les rochers escarpés qui forment la pointe de Safi. Elle divise le sahel dans le sens de sa longueur en deux

Lagune d'Oualidiya

bandes de terrains irrégulièrement accidentés, dont la seconde atteint la mer entre Safi et le Tensift.

La troisième chaîne de hauteurs et la dernière des côtes à l'est du Morbêa forment ensemble la limite méridionale du sahel. Cette limite passe au nord de K^t Mediouna et de Z^t En-Nouaçer avec une pente raide vers le sud, puis s'infléchit vers le sud-ouest en devenant de moins en moins accentuée. Sur la rive gauche du Morbêa, nous la retrouvons dans une chaîne de hauteurs au nord de Souk El-Had, puis à Souk El-Arbaâ, situé dans un cirque rocheux découpé dans son versant septentrional. Là déjà, vue du sud, elle est moins apparente. Elle s'efface encore davantage, croise le 11me méridien à la hauteur du cap Cantin environ et doit aboutir à la rive droite du Tensift en face du contrefort septentrional du Djebel Hadid.

§ 2. — La Terrasse inférieure.

C'est une plaine presque absolue, d'une trentaine de kilomètres de largeur moyenne, à peine ondulée et parsemée de quelques renflements plats et bas. Inclinée en pente douce du sud au nord, l'altitude de son bord septentrional est d'environ 150 mètres, celle de son bord méridional de 250 mètres.

Elle est séparée de la terrasse supérieure par un talus nettement tracé, suivant une ligne ondulée du N-E au S-O, entre M'gartou et le Djebel Ighout.

M'gartou, sur la rive gauche de l'Oued Zabern et à 60 kilomètres environ de son embouchure, est un massif rocheux isolé, dont nous estimons la hauteur à près de 600 mètres. A l'ouest de ce massif, une brèche de 8 à 10 kilomètres permet de monter insensiblement vers les régions plus élevées. Au delà, le talus commence par El-Kidar, hauteur de 520 mètres à pente raide vers le nord, et court vers l'ouest-sud-ouest. Deux cônes tronqués reliés par un col, Si Nader ou Nouider, dont le plus élevé doit atteindre environ 500 mètres, se dressent dans la plaine en avant du talus. La rampe s'abaisse à 400 mètres, puis à 300 mètres, à l'ouest du 10e méridien, et décrit une courbe brusque vers le sud-sud-ouest. Le Morbêa y fait une entaille large et profonde à environ 60 kilomètres de son embouchure. Au delà du fleuve, le talus se relève graduellement. Après le défilé de M'tal, il se confond avec une véritable chaîne de montagnes, qui s'étend au sud-ouest, jusqu'à une vingtaine de kilomètres de la vallée du Tensift.

Cette chaîne, dont les maillons principaux sont le Dj. Ighout, le Dj. Fathnassa, le Dj. Akhdar et le Dj. Kharro, part du point d'intersection du 11e de longitude O. et de 32e de latitude N. et atteint le 10e méridien par 32°30' de latitude environ.

Le Dj. Ighout, que nous évaluons à 600 mètres, se continue par les hauteurs moins élevées d'El-Mouisat (400 à 500 mètres). Celles-ci sont séparées du Dj. Fathnassa (500 mètres) par une large brèche établissant une communication entre les deux terrasses. A l'est du défilé de M'tal, des hauteurs de 400 à 500 mètres rattachent le Dj. Fathnassa au Dj. Akhdar.

Le Dj. Akhdar se présente sous forme d'un massif conique s'élevant bien au-dessus des hauteurs voisines, en arrière du talus de la terrasse supérieure. Son sommet doit avoir près de 1.000 mètres d'altitude. A l'est du Dj. Akhdar, séparé de lui par une distance de 5 à 6 lieues, de base à base, se dresse un autre massif distinct, le Dj. Kharro, qui, vu du nord, présente l'aspect d'une crête rocheuse déchiquetée pouvant avoir 750 mètres de hauteur et 10 à 12 kilomètres de longueur. La région peu connue entre les deux massifs semble avoir de 5' à 600 mètres.

§ 3. — La Terrasse supérieure.

C'est un plateau accidenté, s'inclinant et se rétrécissant de 70 à 30 kilomètres, de l'est à l'ouest. Sa limite orientale est formée par les montagnes de l'Achach et des Beni Khiran, dernières ramifications d'une chaîne se détachant du Moyen Atlas à la lisière septentrionale du haut plateau subatlantique.

La partie la plus élevée de la terrasse semble se rattacher à cette chaîne à Sokhrat ed-Djeja (905 mètres : Le Vallois). Nous y avons relevé des altitudes de 692 et de 740 mètres, à Dar Ben Khamlich et à Dar Si Sgheïr; mais les points culminants doivent se trouver entre 800 et 900 mètres. Cette région élevée, El-Aâloua, est un petit plateau vallonné superposé à la terrasse, s'étendant à l'ouest jusqu'aux environs de Settat et de Kt Ouled Si Ben-Daoud et auquel on accède par des pentes au nord et au sud, par des gradins à l'ouest. Vers le Morbêa, la terrasse s'abaisse jusqu'à ne plus être qu'à 300 m au bord de la vallée.

Cependant, entre Kt Ouled Si Ben-Daoud et Ma Ben-Khallou, on trouve encore une chaîne de hauteurs étroite, orientée de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. dont l'extension nous est inconnue. C'est le Djebel Ftatin, chaîne de collines aux sommets arrondis ressemblant à des dunes solidifiées et pouvant avoir de 550 à 600 mètres de hauteur. Au sud du Dj. Ftatin, le terrain dévale rapidement vers le fleuve.

A l'ouest du Morbêa, la terrasse reprend avec des altitudes supérieures à celles de la rive droite, puis remonte vers le sud, où — de Kt Beni Meskin — nous avons aperçu un plateau élevé qui nous a été désigné sous le nom de Gâda Si Bou-Yahia. Nous avons déjà mentionné le Dj. Akhdar et le Dj. Kharro qui se dressent à 1.000 et à 750 mètres, environ, dans cette partie de la terrasse.

Plus loin, le terrain s'abaisse de nouveau, formant un vaste bassin qui communique avec la ter-

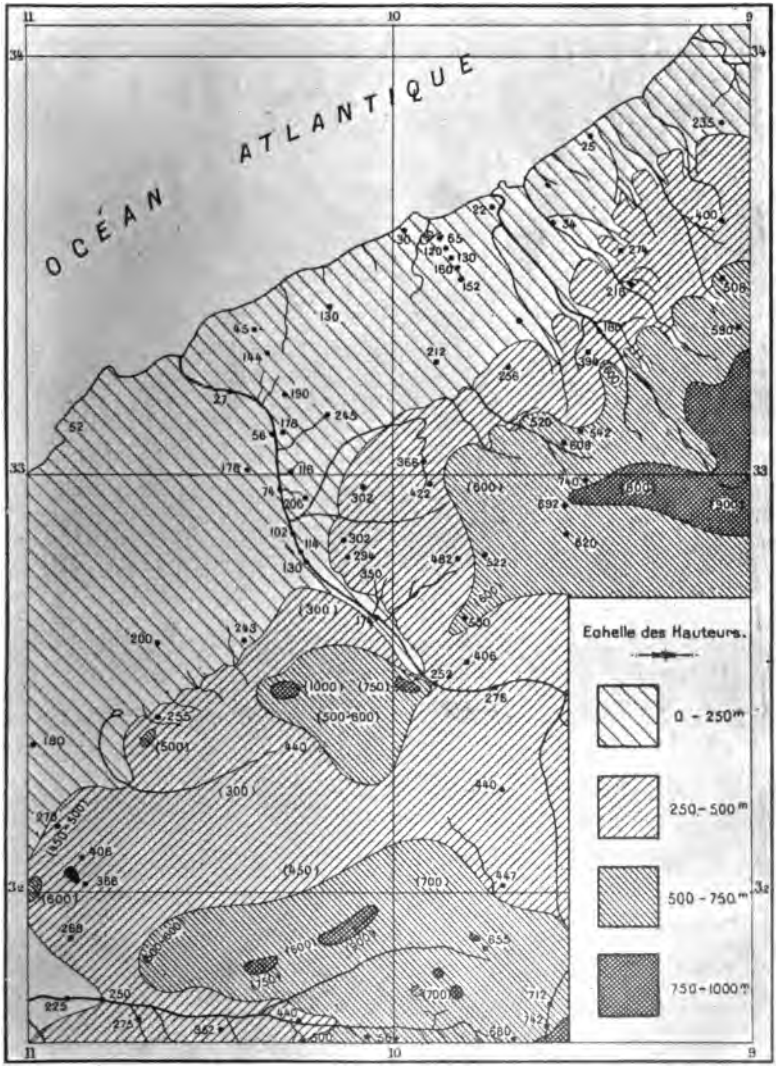
rasse inférieure par la trouée entre les hauteurs d'El-Mouisat et le Dj. Fathnassa et dont l'altitude moyenne doit être de 300 mètres environ. Au delà de cette dépression, la terrasse remonte à plus de 400 mètres, puis redescend en pente douce jusqu'au Tensift. Plusieurs petites chaînes de collines traversent cette dernière partie du sud-est au nord-ouest.

La limite méridionale de la terrasse supérieure ne nous est connue qu'entre le Morbêa et le Tensift. Le premier la franchit en aval du point où il se réunit au Teçaout, à près de 130 kilomètres de la côte; le second, près de Sⁱ Chiker, à 80 kilomètres environ de la mer. La ligne réunissant ces deux points est formée, en son milieu, par la côte rocheuse d'El-Gentour, par laquelle on monte, en une heure, de la plaine de Smira à celle, plus élevée de 150 mètres, d'El-Bheïra. Vers l'ouest, El-Gentour semble se rattacher aux montagnes des Rahamna, que Beaumier et Thomson trouvèrent à une vingtaine de kilomètres du lac Zyma et qui, vues du nord-ouest, présentent l'aspect d'une crête rocheuse déchiquetée. Vers l'est, la côte d'El-Gentour s'efface et finit par tomber au niveau de la plaine, pour ne reparaître, semble-t-il, que dans les hauteurs franchies par Lenz et Crema au sud du Morbêa.

§ 4. — Le haut plateau subatlantique.

Notre carte n'en représente que la partie moyenne, traversée dans presque toute sa largeur par un massif montagneux d'environ 100 kilom. de longueur, plus large à l'est qu'à l'ouest et dont l'arête principale est formée par la chaîne des Djebilat.

Le Djerf El-lhoudy



Carte hypsométrique de la région parcourue

La grande route de Mazagan à Marrakech traverse cette chaîne en son milieu, en passant par le défilé de Souinia. Ce défilé, long de 10 à 12 kilomètres, large et au col peu élevé (600 mètres environ), divise les Djebilat en une aile orientale et une aile occidentale. La première, plus élevée (900 à 1.000 mètres), court au nord-est, puis à l'est, et se termine près d'El-Klaâ par les hauteurs moins considérables du Dj. Minjel. L'aile occidentale (700 à 800 mètres) suit une direction est-ouest et semble se rattacher aux montagnes des Rahamna.

Au sud des Djebilat, le Bremran et le Bou-Kerkour atteignent de 600 à 700 mètres : le premier à l'ouest, le second à l'est de la route Mazagan-Marrakech. Le Bou-Kerkour doit son nom (Kerkour : tas de pierres) aux monticules rocheux isolés dont il est couvert, et dont la série se continue, au sud du Tensift et à l'ouest de Marrakech, par le Dj. Gilis et les Koudiat Ardhouz.

Au sud du massif montagneux s'étend la vaste plaine de Marrakech, d'une altitude moyenne de 500 mètres environ; au nord, celle d'El-Bheïra qui se continue, à l'est, par celle des Zraghna (altitude moyenne 450 mètres). Les deux grandes plaines sont reliées par une bande étroite, entre l'extrémité orientale du Bou-Kerkour et les avant-monts de l'Atlas. C'est cette bande de terrain, dont l'altitude atteint environ 700 mètres au pied des avant-monts, qui forme la ligne de partage entre les bassins du Morbêa et du Tensift.

II. — HYDROGRAPHIE

§ 1. — Côtes.

La région dont nous nous occupons est limitée au nord, sur une étendue d'environ 220 kilomètres, par la côte de l'Atlantique, qui suit ici une direction générale E. 35 N.—O. 35 S.

Sur la rive gauche du Bou-Regreg, la côte commence par un massif rocheux de 20 à 30 mètres d'élévation et court, en une ligne peu accidentée et presque droite, jusqu'à la pointe d'Azemmour. Toute cette partie du littoral est relativement basse, bordée de récifs ou de dunes et de plages sablonneuses. Les rochers dominent entre le Bou-Regreg et Casablanca, les sables, entre Casablanca et le Morbêa. On n'y trouve que deux baies pouvant servir de mouillage, toutes deux exposées aux vents du nord. La première, plus petite, est celle de Fedala. Elle s'ouvre entre les hauteurs qui s'avancent dans la mer, à droite de l'embouchure du Neffifikh, et la presqu'île rocheuse connue sous le nom de cap Fedala. Cette anse est aujourd'hui condamnée comme point d'atterrissage. La baie de Casablanca, plus spacieuse, est protégée contre les vents d'ouest par le promontoire rocheux d'El-Ank, dont la base se prolonge au nord par des écueils dangereux.

A la pointe d'Azemmour, la côte s'infléchit vers l'embouchure du Morbêa, puis décrit une courbe con-

cave bordée de plages jusqu'à la pointe rocheuse et basse du cap Mazagan, formant la rade vaste, mais très ouverte, de la ville du même nom.

Au delà du cap Mazagan, la côte, hérissée de récifs, s'élève peu à peu et atteint environ 50 mètres à la falaise à pic du cap Blanc; puis elle forme un angle rentrant très accentué vers le sud-est et reprend sa direction vers le sud-ouest en une ligne presque droite jusqu'au cap Cantin.

§ 2. — Cours d'eau.

Voici, du nord au sud, les cours d'eau qui se jettent à la mer, de Rabat au 32me parallèle : l'oued Bou-Regreg, l'oued Ykem, l'oued Cherrat, l'oued Bou-Znika, l'oued Mansouria, l'oued Neffifikh, l'oued El-Kantra, l'oued Dar El-Beïda, l'oued Ouled Jerar, l'oued El-Houera, l'oued Morbêa (Oum Er-Rebia) et l'oued Tensift, sans compter un certain nombre de ruisselets et de c h a â b (plur. de c h a â b a : ravin ne charriant que des eaux de pluie) que l'on trouve, presque tous, entre Rabat et Casablanca.

L'oued Bou-Regreg naît dans la région montagneuse des Zaïan, où il porte successivement les noms d'oued Ifran et d'oued Ksiksou. Son cours, dont la longueur peut être estimée à 200 kilomètres, n'a été reconnu qu'en trois ou quatre points par le commandant Le Vallois et le vicomte de Foucauld. Partout ailleurs, jusqu'à une très faible distance de son embouchure, il coule en pays inexploré et à peu près inaccessible, formant la limite entre les territoires des tribus indépendantes des Zaïr et des Zemmour. Ses

Embouchure du Bou-Regreg

principaux affluents sont : à gauche, l'oued Grou et l'oued Korifla; à droite, l'oued Ourjelim. Les deux villes de Rabat et de Salé (Sla) sont établies aux deux côtés de son embouchure, la première à gauche, sur la pente d'un plateau rocheux, la seconde à droite, sur une grève sablonneuse large et basse, s'avançant en pointe de façon à rétrécir considérablement l'embouchure du fleuve. Celle-ci est obstruée par une barre de sable, praticable pendant soixante à soixante-dix jours sur cent et seulement pour des embarcations de très faible tonnage. Derrière la barre, la rivière, large et profonde, pourrait être transformée en un port excellent. Les steamers qui fréquentent Rabat mouillent à 2 ou 3 milles de terre. Le chargement et le déchargement s'opèrent à l'aide de solides gabarres montées

par une vingtaine de rameurs. Mais fréquemment, en hiver principalement, toute communication reste interrompue pendant des périodes pouvant s'étendre à plus de quinze jours. D'autres embarcations font la navette entre Rabat et Salé, transportant gens, bêtes et marchandises d'une rive à l'autre.

L'oued Ykem se jette dans la mer à une vingtaine de kilomètres de Rabat. Il parcourt le territoire inexploré des Zaïr et, sortant d'une gorge rocheuse aux parois escarpées, s'élargit en une petite lagune reliée à la mer par un goulet court et étroit. La route côtière traverse ce goulet, dont le passage présente quelquefois des difficultés au moment des crues et de la marée haute.

L'oued Cherrat naît également dans le territoire des Zaïr, puis forme la limite entre ceux-ci et les Chaouïa. Il atteint la mer à une douzaine de kilomètres du précédent et se termine, comme lui, par une lagune et un goulet que nous avons toujours trouvé facilement guéable.

Trois kilomètres plus loin, au fond d'un ravin pierreux, la route traverse l'oued Bou-Znika, puis une série de c h a â b et de ruisseaux, dont le plus important est l'oued Mansouria, qui passe au pied de la kasba du même nom.

A 28 kilomètres de Casablanca, la route côtière traverse l'oued Neffifikh près de son embouchure. Le passage, très facile à marée basse, reste impraticable et immobilise les caravanes pendant plusieurs heures au moment du flux. La source du Neffifikh se trouve

vraisemblablement dans les montagnes de l'Achach ou des Beni-Khiran et son cours a 70 à 80 kilomètres de longueur. Il reçoit, notamment de droite, plusieurs petits affluents, dont les principaux sont l'oued El-Fokra, l'oued Koubbib et l'oued Tafrou.

Plus loin, à 2 kilomètres à l'ouest de Fedala et à une vingtaine de kilomètres de Casablanca, la route franchit l'oued El-Kantra sur un vieux pont délabré. Cette rivière, longue de 120 kilomètres environ, naît dans les montagnes des Beni-Khiran, à une altitude d'environ 900 mètres, et, après avoir longé les crêtes rocheuses de Sokhrat-ed-Djeja vers le sud, se dirige au nord-nord-ouest en suivant la base du versant occidental des montagnes de l'Achach. Elle prend successivement les noms d'oued En-Nedja, d'oued Zabern, d'oued El-Mellah et d'oued El-Kantra, et se jette dans la mer à l'ouest du cap Fedala. Elle reçoit de nombreux tributaires, dont les principaux sont : à droite, l'oued El-Atich; à gauche, l'oued El-Haçar. Ce dernier, dont le cours supérieur semble être l'oued Zéou, qui prend sa source près des ruines de Dar Si Cherki, suit, à un niveau plus élevé, une direction parallèle à celle de l'oued El-Kantra, puis, formant la chute d'une vingtaine de mètres d'El-Mizab, se précipite dans une petite vallée latérale s'ouvrant dans celle de l'oued El-Kantra à 7 kilomètres de la côte.

Toutes ces rivières : Ykem, Cherrat, Bou-Znika, Neffifikh et oued El-Kantra, présentent certains caractères communs. Elles naissent toutes dans le pays accidenté qui fait suite, à l'est, à la zone des terrasses

et suivent une direction générale S. S. E.—N. N. O. Minces filets d'eau en été, elles se transforment en torrents impétueux pendant les pluies. Leurs vallées sont étroites et profondes, et leurs embouchures sont toutes plus ou moins ensablées.

Vient ensuite le ruisseau de Casablanca, qui se jette dans une petite crique rocheuse, à l'est de la ville. Sa source principale se trouve au sud-est et à 5 kilomètres environ de son embouchure. Il coule d'abord à l'ouest, jusqu'à sa réunion à l'oued Bou-Zkoura, puis au nord-est. L'oued Bou-Zkoura, beaucoup plus long que lui, est à sec pendant la majeure partie de l'année. Sa source se trouve à 16 kilomètres, environ, au sud du confluent, au pied du versant septentrional de la dernière côte du Sahel.

Au delà de Casablanca, les cours d'eau se font de plus en plus rares. Entre cette ville et le Morbêa, nous n'en avons relevé que trois, dont l'oued Ouled Jerar et l'oued El-Houera. Ce ne sont que de petits ruisseaux appartenant exclusivement au Sahel.

Nous arrivons au Morbêa (Oum Er-Rebia), au grand fleuve de la région, l'une des plus importantes — sinon la plus importante — des artères du Maroc.

Le Morbêa prend sa source dans le Djebel Ayan, près du point d'intersection du 33° de latitude N. et du 7° de longitude O. de Paris, où naissent également la Moulouia et le Sebou. Il a une longueur totale d'environ 350 kilomètres, qui peut se diviser en deux sections : un cours supérieur, de 200 kilomètres, depuis la source jusqu'au point où le fleuve s'engage dans

Vallée du Morbêa à Boulâouan

la région des terrasses, et un cours inférieur, de 150 kilomètres, depuis ce point jusqu'à la mer.

Le cours supérieur est relativement peu connu. Il descend du Djebel Ayan dans le haut plateau sub-atlantique, qu'il parcourt à l'ouest-sud-ouest, puis à l'ouest. Il reçoit un grand nombre de tributaires, surtout de gauche, dont les plus importants, l'oued El-Abid et le Teçaout lui viennent du Grand Atlas.

C'est à son confluent avec ce dernier qu'il entre dans la région des terrasses et dans le cadre de notre carte. Sa vallée, large jusque là, devient étroite et va en se rétrécissant de plus en plus. Après une trentaine de kilomètres, venant se heurter au Djebel Kharro, il oblique vers le nord-ouest et parcourt ainsi la terrasse supérieure dans une vallée profondément

encaissée. A Boulâouan, arrivé au bord septentrional de la terrasse, il descend par une série de rapides à l'étage inférieur. Puis il se dirige au nord, décrivant d'innombrables méandres dans une vallée toujours profonde et étroite. Au delà de Si Saïd Ben-Maâchou, il reprend sa direction vers le nord-ouest. Sa vallée sinueuse s'élargit par moments, puis s'aplanit subitement à Azemmour. Le fleuve passe au pied des murs de la ville, édifiée sur sa rive gauche, et se jette dans la mer 4 kilomètres plus loin. Son embouchure, comme celle du Bou-Regreg, est obstruée et rendue impraticable par une barre de sable.

Le cours inférieur du Morbêa ne reçoit que des tributaires peu importants, presque tous desséchés en été. Ce sont, à droite : l'oued Giser renforcé par les eaux d'Aïn Tmasin, la source de Dar Ould Tounsa; l'oued Tahachit, l'oued Hanina, l'oued Bris, identique probablement à l'oued Bou Mousa qui, venant des ruines de Dar Si Ahmed Bou-Azouz, passe par Settat, puis suit la base du talus de la terrasse supérieure vers le Morbêa; l'oued Et-Targa, l'oued Bou-Nkheïla, l'oued Tiourghat, l'oued Er-Rouidat et l'oued El-Ksiba. Les affluents de gauche, au moins ceux de la région côtière et de la terrasse inférieure, se réduisent à quelques c h a â b et ruisselets sans importance. Nous ne connaissons pas la rive gauche du Morbêa en amont de Boulâouan. Quant à l'oued Gaïno, qui, d'après Crema, prend sa source à l'extrémité orientale des Djebilat, s'il atteint le Morbêa, ce doit être à l'est du Djebel Kharro.

Le Morbêa à Mechra Ech-Chaïr

Aucun pont ne franchit le cours inférieur du Morbêa. Des bacs n'existent qu'à Azemmour, où passe la route côtière, et à Mª Ben-Khallou, où la route de Rabat et de Casablanca à Marrakech croise le fleuve. Partout ailleurs, le passage se fait à gué ou au moyen d'une madia, radeau composé de quelques outres gonflées, de quelques bâtons et de cordages en feuilles de palmier nain. Il existe une trentaine de ces passages entre l'embouchure du Teçaout et la mer.

En voici les principaux :

Bab Ej-Jiaf, bac d'Azemmour	Largeur du fleuve			200	m.	Altitude	2	m.
Mechra Mhéoula, gué et madia	„	„	„	80	„	„	27	„
„ Sᵗ M'barek, „ „	„	„	„	60	„	„	56	„
„ Es-Sefsafa, „ „	„	„	„	50	„	„	74	„
„ El-Kerma, „ „	„	„	„	50	„	„	114	„
„ Ech-Chaïr, „ „	„	„	„	60	„	„	174	„
„ El-Khaiifa	„	„	„	70	„	„	252	„
„ Bou-Hassina	„	„	„	—	„	„	—	„
„ Sᵗ Ali Ben En-Nouiti	„	„	„	60	„	„	276	„
„ Ben Khallou, bac et gué	„	„	„	70	„	„	—	„

La pente moyenne de la vallée inférieure du Morbêa, en ne tenant pas compte de ses méandres, est de plus de 2 mètres par kilomètre. Le fleuve est donc très rapide; nous le croyons cependant navigable, au moins pendant une bonne partie de l'année. Aucune chute, aucun seuil infranchissable ne barre son cours; et la profondeur des eaux, même aux gués réputés les plus faciles, serait suffisante pour des embarcations d'un faible tirant d'eau.

Du Morbêa au Tensift, c'est-à-dire pendant près de 200 kilomètres, la route côtière ne traverse aucun cours d'eau digne d'être mentionné. On n'y trouve que des gouttières creusées par les pluies et quelques sources sur le littoral même.

Le Tensift, dont le cours moyen figure sur notre carte, prend sa source dans le Grand Atlas, au sud-est de Marrakech. Sa longueur totale est d'environ 240 kilomètres. Son cours supérieur, l'oued Redat, coule au nord-nord-ouest pendant 50 à 60 kilomètres, puis, sorti des avant-monts de l'Atlas, il prend le nom de Tensift et se dirige à l'ouest en longeant la base méridionale du Bou-Kerkour et du Bremran, puis de l'aile occidentale des Djebilat. Près de Si Chiker, à 80 kilomètres environ de son embouchure, le Tensift quitte le haut plateau et pénètre dans la région des terrasses, qu'il parcourt en une vallée profonde et sinueuse vers l'ouest-nord-ouest. A l'exception du ruisseau de Ras El-Aïn et de quelques c h a â b, dont la plus importante semble être l'oued Séous (?) dont le sillon sépare le Bou-Kerkour et le Bremran des Dje-

Estuaire du Tensift

bilat, le Tensift reçoit tous ses affluents du sud. Ce sont, de l'est à l'ouest : l'oued El-Hadjar, l'oued Louidat (?), l'oued M'sfioua, l'oued El-Mellah, l'oued Ourika, l'oued Issil, l'oued Nfis, l'oued Ratmi (?), l'oued Boulakhres (ou Bou El-Kherras), l'oued Chechaoua et l'oued Mramer. D'après M. Fischer, le Tensift se trouve à environ 650 mètres d'altitude au point de son changement de direction vers l'ouest, à 440 mètres au grand pont qui le franchit au nord de Marrakech et à 250 mètres près de Si Chiker. Sa pente est donc de 4 mètres par kilomètre dans le haut plateau subatlantique et de 3 mètres dans la région des terrasses et du sahel. Son embouchure, à 32 ou 33 kilomètres au sud de Safi, est bloquée par une barre guéable à marée basse pendant presque toute l'année. Un autre pas-

sage important se trouve 3 ou 4 kilomètres plus haut, en face de Z^t R'tnana, un troisième, à S^i Aïssa Bou-Khabia, à 16 kilomètres environ de la côte. Tous ces gués présentent des difficultés considérables au moment des hautes eaux de l'hiver et des crues qui suivent la fonte des neiges de l'Atlas en mai. En amont de S^i Aïssa Bou Khabia, les gués sont nombreux et généralement faciles.

A ces cours d'eau nous devons en ajouter quelques autres, qui naissent dans la terrasse supérieure, d'où ils descendent dans la terrasse inférieure pour s'y perdre après un trajet plus ou moins long.

A l'est du Morbêa, ce sont l'oued Mils et ses affluents, le ruisseau d'Aïn El-Fert et quelques autres plus petits.

A l'ouest du Morbêa, nous avons relevé quelques ruisseaux semblables, dont celui de M'tal et l'oued Fargh, qui semblent descendre des flancs du Dj. Akhdar.

Le plus important de ces cours d'eau est l'oued Bou-Chan. Il descend de la Gâda S^i Bou-Yahia dans la dépression de la terrasse supérieure signalée plus haut, puis décrit une courbe vers le nord-ouest et descend dans la terrasse inférieure par la trouée entre le Dj. Fathnassa et les collines d'El-Mouisat. Il court ensuite par le nord au nord-est et semble aboutir à un bassin situé à quelques kilomètres vers l'ouest de Dar Bel-Mahdi. Ce bassin, dont nous n'avons aperçu que les talus, de 3 à 4 kilomètres de distance, nous

a été désigné par les indigènes sous le nom d'Ouerar. L'oued Bou-Chan est une c h a â b a. Quand nous le traversâmes avec la m'h a l l a en mars 1898, après les fortes pluies des journées précédentes, il charriait un volume d'eau considérable. Trois mois après, nous le trouvâmes absolument à sec. Son lit sablonneux, creusé presque au ras de la plaine, y avait 15 à 20 mètres de largeur et environ 1 mètre de profondeur. Dans la terrasse inférieure, sa largeur n'est plus que de 8 à 10 mètres. Nous l'y avons trouvé complètement desséché en mars 1901. Mentionnons encore l'oued Grando et l'oued Smira, affluents du Bou-Chan, qui semblent alimentés par des sources.

§ 3. — Bassins lacustres.

Dans le sahel et dans la terrasse inférieure, nous avons relevé un assez grand nombre d'étangs (daya), dont les plus étendus nous ont semblé être ceux de Deïdia et de Sid El-Hattab. Ce ne sont que des dépressions peu profondes, circulaires ou ovales, qui recueillent les pluies et se dessèchent plus ou moins complètement en été.

Les marécages (merdja) que l'on trouve près de la côte, à l'est et à l'ouest de Casablanca notamment, sont alimentés par des sources et les pluies, quelques-uns par l'irruption de la mer pendant des marées exceptionnelles.

Nous avons mentionné déjà les lagunes de l'Ykem et du Cherrat et celles de l'Oûlja, à l'ouest du cap Blanc. Il y en a d'autres le long du littoral rocheux entre l'Ykem et Rabat.

Dans toute la terrasse supérieure, nous ne connaissons qu'un seul bassin lacustre, le plus étendu de toute la région. C'est le lac salé (sebkha) de Zyma, bassin sans écoulement de 3 à 4 kilomètres de longueur, de 1 à 2 kilomètres de largeur et orienté du sud-est au nord-ouest. Suivant les indigènes, il est alimenté par des sources qui jaillissent de son fond même. Son eau est une solution saturée de chlorure de sodium. Le sel se dépose et ne demande qu'à être ramassé et emporté. Une charge d'âne se paye 25 centimes et une charge de chameau 50 centimes. En été, il se forme à la surface une croûte solide et épaisse, au-dessous de laquelle s'amasse une nappe d'eau provenant des sources du fond et protégée de l'évaporation par la cuirasse qui la recouvre.

III. — GÉOLOGIE

Le noyau du vorland de l'Atlas est formé par des terrains schisteux paléozoïques, dont les strates redressées, souvent presque verticalement, témoignent de perturbations puissantes à une époque géologique reculée. Ces terrains rocheux ne seraient, d'après M. Th. Fischer, que les assises d'un massif montagneux plus ancien que l'Atlas même. La mer qui les a usés y a déposé des bancs puissants de terrains plus récents, qui ont conservé leur position horizontale. Ceux-ci, usés à leur tour par l'eau et le vent, ont laissé reparaître à leur surface les parties culminantes des roches anciennes, celles qui avaient le mieux résisté à l'érosion marine. Ces affleurements, nous les trouvons sous forme de montagnes et de crêtes déchiquetées émergeant du plateau des sédiments récents ou de déserts rocheux au ras de la plaine. Nous les trouvons encore dans les vallées et les ravins, où ils ont été mis à nu par l'érosion puissante des cours d'eau. Ils forment le massif des Djebilat, du Bou-Kerkour et du Bremran, les montagnes des Rahamna, la côte d'El-Gentour et le sous-sol du plateau d'El-Bheïra qui relie toutes ces montagnes et en fait une grande île triangulaire s'étendant, au nord, jusqu'à la limite septentrionale du haut plateau subatlantique, au sud, jusqu'au Tensift et, à l'est, jusqu'à la plaine des Zraghna.

Dans le haut plateau subatlantique, la roche ancienne reparaît encore dans le Dj. Gilis, les Koudiat Ardhouz, les affleurements signalés par M. Fischer près de l'oued Boulakhres et sur la rive droite du Teçaout et dans la petite chaîne rocheuse traversée par Lenz et Crema entre le Morbêa et Dar Allal Cherkaoui.

Dans les terrasses et au sahel, on trouve des roches anciennes entre le lac Zyma et le Tensift et probablement au Dj. Ighout, puis au Dj. Fathnassa et dans le défilé de M'tal, au Dj. Akhdar et au Dj. Kharro, dans la vallée du Morbêa et de ses affluents et dans celles de l'oued El-Kantra, du Neffifikh, du Bou-Znika, du Cherrat et de l'Ykem. Elles forment une série d'arêtes et de plateaux rocheux disposés en une large bande orientée du nord-nord-est au sud-sud-ouest, entre la côte près de Casablanca et le Morbêa près de Boulâouan. Les rochers de Skhirat (près de la kasba de ce nom), ceux de Deïdia (sur la rive gauche du Bou-Znika) et ceux d'Aïn Setti Meriem (au pied de M'gartou) appartiennent également aux terrains anciens. Quant à la crête rocheuse de Sokhrat ed-Djeja, ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, elle semble appartenir à une branche du Moyen Atlas.

On remarquera que, dans la région que nous considérons comme faisant partie du haut plateau subatlantique, les terrains anciens occupent un espace bien plus étendu que dans les terrasses et le sahel. C'est que là, au moins dans la partie du plateau dont nous

Falaises de la rive gauche de l'Oued Chechaoua

nous occupons — il n'en est pas de même à l'ouest de l'oued Chechaoua — les terrains crétacés (?) et tertiaires semblent avoir été emportés par les nombreux cours d'eau qui descendent de l'Atlas et remplacés par des dépôts plus récents et encore relativement peu puissants de sédiments diluviens et post-diluviens. M. Th. Fischer insiste sur la faible profondeur à laquelle on trouve les couches imperméables dans la plaine de Marrakech : si le dattier y prospère sans irrigation artificielle, c'est que ses racines atteignent la nappe d'eau souterraine.

On remarquera aussi que les affleurements de terrains anciens, quoique beaucoup moins élevés que ceux du Dj. Akhdar et du Dj. Kharro, sont bien plus nombreux à l'est du Morbêa qu'à l'ouest. Les couches ho-

rizontales récentes y sont moins épaisses : les puits y sont nombreux et peu profonds (6 à 10 mètres en moyenne; ce n'est qu'au sud du Dj. Ftatin, à Kt Beni Meskin, que nous en avons trouvé un de 30 à 40 mètres.)

A l'ouest du Morbêa, ainsi que le fait remarquer M. Doutté, les puits ont communément de 15 à 30 mètres de profondeur. Le capitaine Fawcett dit qu'il n'est pas rare d'en voir atteindre 90 mètres (nous en avons vu un de 60 mètres à Dar Msaddek), et la carte de M. de Flotte-Roquevaire en porte un de 110 mètres à Dar Bel-Mahdi. Aussi y sont-ils relativement rares : ils sont souvent remplacés par des citernes creusées dans des plis du terrain de façon à recueillir l'eau de pluie qui découle des pentes. Les couches imperméables se trouvent à une profondeur moins considérable dans le pays d'Ahmar et notamment dans la dépression de Smira.

Voyons maintenant les données géologiques que nous possédons sur les différentes zones du vorland.

§ 1. — La Côte.

Ce sont surtout des formations modernes qui constituent la ligne côtière : des sables meubles et des sables agglutinés. Ceux-ci forment des bancs horizontaux de grès calcaire gris ou jaunâtre, contenant des débris de coquilles appartenant à des espèces encore existantes. Maw signale de ces bancs de 20 mètres d'épaisseur à Tanger, à Safi et à Mogador. M. Fischer, qui les a étudiés à Rabat, émet l'opinion que la transformation très active des dunes en grès calcaires doit être sur-

tout attribuée à la quantité de matière agglutinante, c'est-à-dire de carbonate de chaux, contenue dans les eaux du Bou-Regreg et, par conséquent, dans la mer près de son embouchure. Cela nous explique la grande place que tiennent les grès calcaires entre Rabat et Casablanca, où les cours d'eau sont très nombreux, et la petite place qu'ils tiennent entre Casablanca et le Morbêa, le long d'une partie de la côte où l'on ne trouve que de rares et insignifiants ruisseaux.

Les terrains anciens atteignent la côte en plusieurs points. Von Fritsch signale, entre Fedala et Casablanca, « des schistes à grauwacke dirigés presque exactement nord-sud, avec un pendage de 35° vers l'ouest, et qui sont riches par places en feuillets de mica ». D'après Lenz, on y trouve aussi des quartzites mis à nu par l'érosion. A Casablanca, des couches peu puissantes de formation moderne, un agglomérat jaunâtre de grains et de petits galets quartzeux, reposent sur des couches redressées de grès rouge schisteux ancien (Fischer). Ces couches, orientées au N.20°E., font à Casablanca une frange rocheuse plissée, large de 100 à 150 mètres à marée basse et en grande partie recouverte à marée haute, où s'ouvre un petit havre qui sert de port aux chalands. Au promontoire d'El-Ank, les roches anciennes s'avancent dans la mer sous forme de récifs et d'écueils.

La formation de terrains nouveaux ne fournit pas une explication suffisante de certains phénomènes que l'on observe sur la côte du Maroc. Le cours ralenti des rivières près de leur embouchure, l'ensablement

progressif de celles-ci, la formation de lagunes, l'élévation des terrains quaternaires au-dessus du niveau de la mer, la distance de la côte à laquelle on trouve d'anciennes falaises, sont autant de preuves d'un soulèvement du littoral à une époque géologique récente. Entre l'Ykem et Rabat, à 2 ou 300 mètres de la mer, on trouve des bancs calcaires horizontaux portant des traces évidentes de l'action des vagues. Au sud du cap Blanc, l'ancienne falaise est aujourd'hui séparée de la mer par l'Oûlja, dont les lagunes attestent l'origine. Et dans le nord du Maroc, en allant d'Azila à Tétouan, nous avons trouvé, à 12 kilomètres de la côte, sur les bords du Merdj el-Kmar, des roches creusées et polies absolument pareilles à celles que l'on trouve sur la côte actuelle à Azila.

A ces preuves géologiques viennent s'en ajouter d'autres, historiques, qui nous permettent de penser que le soulèvement s'est poursuivi jusqu'aux temps modernes. C'est ainsi que les anciennes colonies phéniciennes de Lixus, près de Larache, et de Sala (Chella), près de Rabat, se trouvent aujourd'hui à plusieurs kilomètres des embouchures du Lekkous et du Bou-Regreg. A Casablanca, au cours de travaux de terrassement, on a trouvé une vieille ancre dans l'intérieur de la ville; et, à Mazagan, l'ancienne porte de la marine a été supprimée parce qu'elle ne donne plus accès à la mer.

Ce n'est que dans les derniers temps que la mer semble reprendre le dessus. M. Fischer signale l'effet des vagues sur les formations quaternaires : les

Le Djerf El-Ihoudy

crevasses, les « marmites de géant » observées à Rabat. à Casablanca et à Mogador.

§ 2. — Le Sahel.

On trouve dans le sahel des terrains presque entièrement sableux (r m e l), des terres végétales gréseuses (b l e d m'r e m l a), des terres argileuses rouges (h a m r i) et des îlots de terre noirâtre (b l e d m't i r s a) s'approchant du t i r s que nous trouverons plus loin, dans la région des terrasses. La couche de terre végétale y est généralement peu profonde, et en beaucoup d'endroits on trouve le squelette rocheux à nu (m'k a r t). Ailleurs, de vastes terrains sont couverts de ses débris (b l e d h a r c h a). Le sous-sol est formé presque partout de bancs calcaires horizontaux. Lenz et Fischer les signalent à

l'est du Morbêa, Badia et d'autres, à l'ouest de ce fleuve. Nous les avons vus souvent crevassés ou creusés de trous ronds ou de formes irrégulières. A la hauteur du cap Cantin, ces trous sont si nombreux qu'ils entravent sérieusement la marche; ils ne sont séparés par endroits que par des arêtes minces et tranchantes : on dirait marcher sur des pots de fleurs à moitié enfouis. Thomson, qui a traversé le sahel plus au sud, en allant de Safi à Marrakech, regarde sa configuration comme le résultat de l'érosion marine et le considère comme un fond de mer tertiaire soulevé qui atteint l'océan avec les rochers du Djerf El-Ihoudy.

Les affleurements de terrains anciens ne sont pas très nombreux dans le sahel. Nous avons cité plus haut les arêtes rocheuses de Skhirat et de Deïdia et les couches schisteuses mises à nu par l'érosion dans les vallées des cours d'eau. Dans celle du Morbêa, nous avons trouvé des alluvions, des agglomérats de galets, des grès, des schistes. Au sud de Casablanca, dans les dernières côtes du sahel, M. Fischer mentionne des couches redressées de grès calcaires et argileux; et sur les routes de Dar Ber-Rechid à Azemmour et à Dar Ould El-Haj Kaçem, à l'ouest du 10me de longitude, nous avons trouvé plusieurs affleurements de terrains anciens dont les strates redressées sont orientées du nord-nord-est au sud-sud-ouest.

Quant aux richesses minérales du sahel, comme de celles du Maroc en général, nous n'en savons que fort peu de chose. Il y a des terrains ferrugineux, autrefois exploités, sur les bords du Neffifikh, à une

quinzaine de kilomètres de son embouchure. Non loin de là, paraît-il, on trouverait aussi des minerais de cuivre. A la chute de l'oued El-Haçar, au pied des bancs horizontaux puissants de grès rouge reposant sur des couches calcaires, on trouve des excavations avec des stalactites et des dépôts de terre à foulon.

§ 3. — La Terrasse inférieure.

C'est par excellence la région du t i r s. « Ce mot — dit M. Doutté — sert à désigner, dans l'Afrique du Nord, les terres argileuses qui se crevassent en se desséchant. » C'est une terre brune ou noire, très ténue, capable d'emmagasiner une grande quantité d'eau et d'une fécondité remarquable. M. Fischer considère le t i r s comme une formation éolienne dont la coloration est due aux matières organiques qu'elle contient : un dépôt de poussières enlevées par le vent aux steppes arides de l'intérieur et retenues dans cette zone voisine de la mer par l'humidité du sol. La couche de t i r s n'est pas tout unie. On y trouve, principalement au sommet des ondulations du sol, des îlots de terrains semblables à ceux du sahel; et des deux côtés du Morbêa, où la terrasse s'incline vers le fleuve et où, par conséquent, les éléments légers du tirs sont facilement entraînés par les eaux, on ne trouve guère que des terrains gréseux et pierreux. Le tirs s'arrête aussi à une certaine distance, par places à plusieurs kilomètres, du talus de l'étage supérieur.

Dans la terrasse inférieure, surtout dans les Doukkala, la couche de terre végétale est généralement plus profonde qu'au sahel, et l'on y rencontre moins sou-

Sokhrat El-Mgron

vent le sous-sol rocheux à nu. Ici encore, ce sont des couches calcaires horizontales (crétacées ?), quelquefois dures et résistantes, mais plus souvent tendres et friables. Les terrains pierreux n'y sont pas aussi fréquents qu'au sahel, et, dans la région du tirs proprement dit, on peut parcourir des kilomètres sans voir une seule pierre.

Quant aux terrains anciens, nous n'en connaissons aucun affleurement à l'ouest du Morbêa. A l'est du fleuve, nous avons trouvé des débris schisteux sur la rive droite de l'oued Bris et dans la vallée du Bou-Nkheïla. A Sokhrat el-Mgron, nous avons vu la vallée de l'oued Et-Targa barrée par une énorme lame de quartzite dirigée du N.10°E. au S.10°O., légèrement inclinée vers l'ouest et trouée d'une brèche d'une ving-

Vallée du Morbêa à Boulâouan

taine de mètres de largeur par laquelle s'échappe le ruisseau. On trouve plusieurs crêtes rocheuses parallèles, orientées du nord-nord-est au sud-sud-ouest, près de Souk El-Jâma et des affleurements de couches anciennes près de Sid El-Hattab. M. Fischer signale des grès argileux et calcaires redressés dans la vallée de l'oued Bou-Mousa, entre Kt Ouled Saïd et Dar Ber-Rechid, des conglomérats, des grès et des schistes dans la vallée du Tensift. On trouve les mêmes terrains dans celle du Morbêa.

§ 4. — La Terrasse supérieure.

Le t i r s ne s'y trouve plus qu'à l'est du Morbêa, dans les Chaouïa, où, alternant avec des terres argileuses et gréseuses, il forme encore une portion considérable du sol, jusqu'à 80 ou 90 kilomètres de la

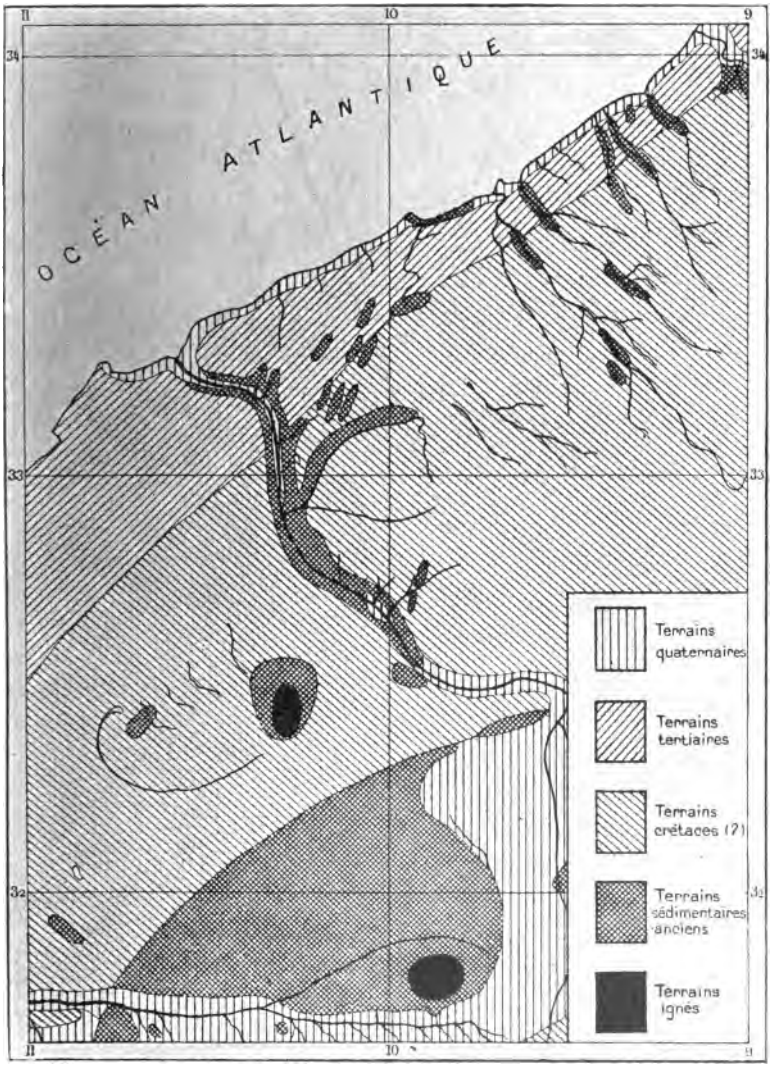
côte. Plus loin, le terrain se couvre de débris calcaires et devient de plus en plus aride, jusqu'à ne plus être qu'un vaste désert pierreux au sud du Djebel Ftatin. A l'ouest du Morbêa, nous ne savons que fort peu de choses concernant la région voisine du fleuve. Lemprière, qui l'a parcourue en se rendant de Marrakech à la côte par Kt Boulâouan, la décrit seulement comme une série ininterrompue de landes sauvages et incultes. Entre le Dj. Fathnassa et la côte d'El-Gentour, nous avons trouvé des terrains sableux et argileux stériles. Plus loin, entre le lac Zyma et les montagnes des Rahamna, on trouve des terres rouges, très fertiles lorsque les pluies tombent en abondance.

Le talus qui sépare les deux terrasses est généralement pierreux ou rocheux. Lenz mentionne des bancs calcaires horizontaux dans les collines de Settat, c'est-à-dire à l'entrée de la terrasse supérieure, qu'il regarde comme le reste d'un plateau érodé qui s'étendait autrefois jusqu'à la mer. En effet, les monticules coniques ou tabulaires que l'on trouve en avant de ses bords : M'gartou, Si Nader ou Nouider, d'autres sur les bords du Morbêa et du Tensift et les hauteurs composées de couches calcaires horizontales franchies par M. Fischer dans l'angle du Morbêa et du Teçaout, sont autant de témoins d'une extension autrefois plus considérable, tant au nord qu'au sud. On trouve encore les bancs calcaires à nu en plusieurs points de la terrasse supérieure, notamment à Giser et au sud de Kt Beni Meskin, où ils sont fortement érodés. Les parois de la vallée du Morbêa, en aval de sa

réunion au Teçaout et jusqu'au delà de Mª El-Khalifa, sont formées de couches horizontales de grès et de conglomérats; plus loin, de strates gréseuses et argileuses plissées sur lesquelles reposent d'épaisses couches calcaires (Fischer). A Mª Ech-Chaïr, le fleuve coule dans des formations récentes, puis pénètre dans une vallée profondément encaissée, aux pentes abruptes de grès et de schistes argileux et de grauwacke. Ces roches sont dénudées jusqu'à une distance assez considérable du fleuve et se retrouvent dans les vallons latéraux, par exemple près de Dar Ould Tounsa.

Le Djebel Kharro n'a pas été visité; mais l'aspect déchiqueté de la crête qui forme son sommet indique suffisamment qu'il est composé de couches redressées anciennes. Quant au Djebel Akhdar, les données que nous possédons sur sa constitution géologique datent d'un siècle. A son entrée dans la terrasse supérieure (probablement par la vallée de l'oued Fargh), Ali Bey trouva le sol composé de sable quartzeux et de feldspath rouge-brique, d'où il conclut que la montagne voisine, le Dj. Akhdar, doit être granitique. Plus loin, sur le flanc même de la montagne, il trouva des schistes argileux, puis, sur le versant méridional et assez loin vers le sud, du granite au feldspath kaolinisé par la dénudation. — On rencontre des schistes dans le défilé de M'tal, des roches gypseuses au nord du lac Zyma et dans les collines d'El-Mouisat et des affleurements de grauwacke entre le lac Zyma et le Tensift. Le sous-sol des terres rouges d'Ahmar est formé de grès rouge.

El-Mizab. chute de l'oued El-Haçar



Carte géologique de la région parcourue

§ 5. — Le haut plateau subatlantique.

Nous avons mentionné plus haut l'étendue considérable des formations anciennes dans la partie du haut plateau dont nous nous occupons. Les montagnes des Rahamna sont composées de schistes argileux redressés presque verticalement et orientés du sud-sud-ouest au nord-nord-est (Thomson). La côte d'El-Gentour est formée de la même roche; et la petite chaîne franchie par Lenz, au sud du Morbêa et à l'ouest du Teçaout, est composée de schistes argileux verticaux bleu clair, avec des intercalations de quartzites blancs et de calcaires cristallins. — Le sous-sol de la plaine d'El-Bheïra est formé de schistes argileux anciens. Sa surface, parfois sableuse, est parsemée de débris schisteux et de morceaux de quartz cristallin avec des agates (Washington). — La partie centrale des Djebilat est composée de micaschistes et de schistes argileux avec de nombreuses et puissantes veines de quartz. (Badia, Washington, Fischer). — Dans le Dj. Minjel Lenz trouva des schistes argileux, des quartzites, des grès; et dans la plaine à l'est de cette montagne, sur la rive droite du Teçaout, M. Fischer mentionne des couches redressées de grès rouge ancien. — Dans le Dj. Bou-Kerkour, Lenz relève, du nord au sud : des pics isolés de basalte noir, une série de collines plates de granite blanc et des couches de schistes sableux neutres colorés de rouge sombre ou de noir. — Crema mentionne les puissantes masses de granite du Bou-Kerkour. Entre celui-ci et le Dj. Bremran, du pont du Tensift au défilé de Souinia, s'étend une plaine dont

la constitution géologique est la même que celle des Djebilat (Fischer). Le Dj. Bremran est composé des mêmes roches. M. Fischer signale encore des affleurements de terrains analogues : schistes argileux, grauwacke et intercalations quartzeuses au sud du Tensift, à l'ouest de l'oued Boulakhres. — Les Koudiat Ardhouz sont composées de blocs puissants de calcaire corallien paléozoïque (von Fritsch); et Hodgkin y trouva du marbre brun. — Enfin, le Dj. Gilis est formé de deux rangées de collines rocheuses de 2 kilomètres de longueur et dirigées du sud-ouest au nord-est, dont la plus orientale est composée de bancs très redressés d'un calcaire gris-bleu très dur (Fischer). Von Fritsch y avait trouvé un calcaire sans fossiles et des schistes argileux sombres.

Quant aux vastes plaines qui s'étendent au sud et à l'est du grand massif schisteux, les plateaux de Marrakech et de Zraghna, leur sol est formé de dépôts détritiques sans cesse accumulés et renouvelés par les nombreux torrents qui descendent de l'Atlas. On y rencontre des débris roulés de toutes les roches de la haute chaîne et de ses avant-monts : galets et graviers granitiques, schisteux, gréseux, calcaires, et des terrains sableux, argileux, calcaires, produits de leur trituration. Souvent on trouve ces éléments agglomérés et recouverts d'une carapace dure et plus ou moins épaisse de tuf calcaire. Ailleurs, ce sont des fragments anguleux de ce tuf qui couvrent la plaine.

Maw explique la formation de la croûte tufacée par les fortes chaleurs succédant à des pluies violen-

tes : l'eau s'évapore rapidement, et le carbonate de chaux dont elle s'était chargée se dépose. C'est à un phénomène analogue que M. Fischer attribue la transformation des sables en grès calcaire à la côte : ici ce sont les débris coquilliers et les cours d'eau qui fournissent la matière agglutinante; là, ce sont les détritus calcaires.

IV. — CLIMAT

La latitude, le voisinage et les vents de la mer, les alizés notamment, et l'Atlas, dont la haute muraille joue le rôle d'un modérateur très efficace des influences sahariennes, sont les agents principaux du climat subatlantique en général. Mais l'élévation moindre, la proximité plus grande des gradins inférieurs de la mer et la température relativement basse de celle-ci près du littoral, d'une part, l'altitude plus considérable des plateaux de l'intérieur, leur distance de l'océan, les hauteurs qui les séparent des régions côtières et s'opposent plus ou moins à la pénétration des vents marins, d'autre part, ont créé dans le vorland de l'Atlas deux variétés de climats nettement opposées, l'une maritime, l'autre plutôt continentale.

La chaîne Ighout-Fathnassa-Akhdar peut être considérée comme formant la limite entre les deux zones climatériques à l'ouest du Morbêa. A l'est, où le talus relativement peu élevé de la terrasse supérieure ne constitue pas un obstacle insurmontable, les influences marines se font sentir jusqu'à 80 et même 90 kilomètres de la côte, décroissant peu à peu, au fur et à mesure que l'altitude et la distance de la mer augmentent.

Il est bien entendu que nous ne nous occupons toujours que de la région située entre le 9° et le 11°

de longitude et les latitudes de Rabat et de Marrakech.

A la côte, la température moyenne de janvier est de 12 à 14°, celle de juillet de 22 à 24°. Le thermomètre n'y descend guère au-dessous de + 5° en hiver, et n'excède qu'assez rarement 30° en été. La température moyenne de l'année y est d'environ 18°, l'écart entre les températures moyennes de janvier et de juillet de 10°, et l'écart entre les températures extrêmes de 25 à 30°.

Dans le haut plateau de Marrakech, la température moyenne de janvier ne doit être que de 10 à 12°, celle de juillet de 30 à 32°. Le thermomètre y descend souvent au-dessous de zéro. (D'après M. de La Martinière, on observe parfois, à Marrakech, des températures de — 3° et — 4°; et dans l'Aâloua, à 8 ou 900 mètres d'altitude et entre 80 et 100 kilomètres de la côte, nous avons relevé des gelées blanches le 27 décembre 1897, le 17, le 18 et le 22 janvier 1898.) En été, la température doit y atteindre et même dépasser 45° à l'ombre. (Nous avons relevé 44°, à Meknès, le 16 septembre 1898). La température moyenne de l'année y serait donc de 21° environ, les écarts entre les températures moyennes de janvier et de juillet de 20° et entre les maxima et les minima absolus de 50°, c'est-à-dire doubles de ce qu'ils sont à la côte.

Mais ces températures relativement élevées et basses dans l'intérieur du v o r l a n d sont rendues très supportables par l'état hygrométrique de l'atmosphère. Tandis que l'air de la région côtière est généralement

très chargé, souvent saturé de vapeurs d'eau, celui des hautes plaines est très sec, surtout en été. M. Fischer, dans son étude approfondie de la climatologie du Maroc, compare la sécheresse atmosphérique de l'intérieur du vorland à celle des déserts. (En juin 1900, voyageant dans le pays des Beni Meskin, par une température voisine de 40°, je fus frappé de la rapidité extrême avec laquelle se desséchaient des linges imbibés d'eau dont je m'enveloppais la tête et les épaules).

La grande humidité de l'atmosphère de la zone côtière se manifeste par la fréquence des brouillards et l'abondance de la rosée et des pluies.

Les brouillards ne sont pas rares à la côte, surtout en été; et ils sont souvent tellement épais que le soleil ne parvient pas à les dissiper avant midi, ni même parfois pendant la journée entière.

La rosée et le serein sont extrêmement abondants dans la zone côtière, où ils sont d'une importance capitale pour l'agriculture. Ils deviennent de plus en plus rares vers l'intérieur et finissent par manquer presque complètement dans les hauts plateaux.

A la côte, la saison pluvieuse, interrompue par de longues séries de beaux jours, dure d'octobre en avril. Les périodes où il tombe le plus d'eau semblent être celles qui s'étendent de mi-novembre à mi-janvier et de mi-février à mi-mars.

D'après M. G. H. Fernau, qui a bien voulu nous communiquer le résultat des observations faites par lui à Casablanca pendant les années 1897-1902, le

nombre des jours de pluie a été, en moyenne, de 66.6 par an. Pendant la même période, la quantité annuelle moyenne d'eau recueillie au pluviomètre a été de 450mm.5 et a oscillé entre 482mm.3 en 1897-1898 et 118mm en 1900-1901.

(Sur les 92 jours — du 24 décembre 1897 au 26 mars 1898 — que dura mon voyage de Casablanca à Sokhrat ed-Djeja, le séjour en cet endroit et la marche à Marrakech, il y eut 26 jours de pluie : 13 pendant les derniers jours de décembre (ils avaient été précédés par une série d'autres) et les 12 premiers jours de janvier; les 13 autres, du 18 février au 21 mars. Du 13 janvier au 18 février, pendant 37 jours, il ne tomba pas une goutte d'eau.)

Parfois, il pleut en septembre et en mai, quelquefois même en juin, rarement en juillet et en août; mais ces ondées précoces ou tardives, exceptionnelles à la côte, sont assez fréquentes dans l'intérieur, où les pluies, beaucoup moins abondantes, sont cependant réparties sur une plus grande partie de l'année. (Nous avons eu des pluies, à Marrakech, en mai et juin 1898 et, le 21 septembre de la même année, nous sommes arrivés à Fez par une pluie battante, la première de la saison, qui tomba pendant plus de trois heures et fut suivie d'une série de jours pluvieux.)

La grêle n'est pas bien rare, en hiver, à quelque distance de la côte; quant à la neige, elle est inconnue dans la région qui nous occupe.

Les pluies coïncident avec les vents du Sud-Ouest. Ceux-ci, peu fréquents en été, alternent en hiver avec

les alizés du Nord-Est, qui dominent pendant la majeure partie de l'année. En été, tant qu'ils règnent en maîtres incontestés, le ciel reste bleu et la température agréable. La chaleur ne devient quelque peu accablante que pendant les périodes, assez rares, où ils ne soufflent pas. Encore est-elle atténuée par une brise de la mer qui se fait généralement sentir au milieu du jour, entre dix et quatre heures. Vers le soir, on observe un courant en sens inverse, appréciable surtout dans la vallée des fleuves.

Les tempêtes sont fréquentes en hiver, à l'époque des vents variables. Elles font quelquefois des ravages considérables dans les villes de la côte et parmi les voiliers qui se trouvent à l'ancre dans leurs rades mal abritées. Les steamers restent sous pression et gagnent le large quand le temps se gâte.

De temps à autre, en été, mais très rarement, un vent chaud du Sud-Est, généralement soufflant en ouragan et chargé de poussière, peut amener une température voisine de 50°.

Un phénomène que l'on observe souvent dans l'intérieur, notamment en été, vers le soir, ce sont des trombes de poussière parcourant la plaine avec une grande rapidité. Ce sont ces tourbillons, d'après M. Fischer, qui seraient les agents de la dénudation des hauts plateaux et de la formation du t i r s.

Les orages sont rares à la côte; mais ils sont plutôt communs à quelque distance de celle-ci. (Pendant la marche de Sokhrat ed-Djeja à Marrakech, nous en avons observé cinq, dont un en février, sans pluie;

les quatre autres en mars, tous accompagnés d'averses torrentielles.)

Le mirage est un autre phénomène que l'on observe quelquefois dans les plaines arides et surchauffées de l'intérieur.

En résumé, le vorland de l'Atlas jouit d'un climat agréable et salubre : assez humide, il est vrai, mais tempéré et très égal à la côte; moins constant, mais sec, dans les hautes plaines de l'intérieur.

V. — FLORE

Flore naturelle. — Les conditions climatériques que nous venons d'énumérer expliquent la grande différence qui existe entre la végétation de la zone côtière, pays d'agriculture, et celle des hautes plaines de l'intérieur, pays d'élevage.

La zone côtière se distingue par l'abondance relative, la diversité et l'épanouissement des plantes que l'on trouve dans ses landes, dans ses maquis, dans ses forêts et dans ses vastes étendues cultivées; les hautes plaines, par le petit nombre des espèces et le développement maigre ou éphémère des individus qui forment le tapis végétal de leurs steppes, dont la monotonie n'est interrompue que par de rares oasis.

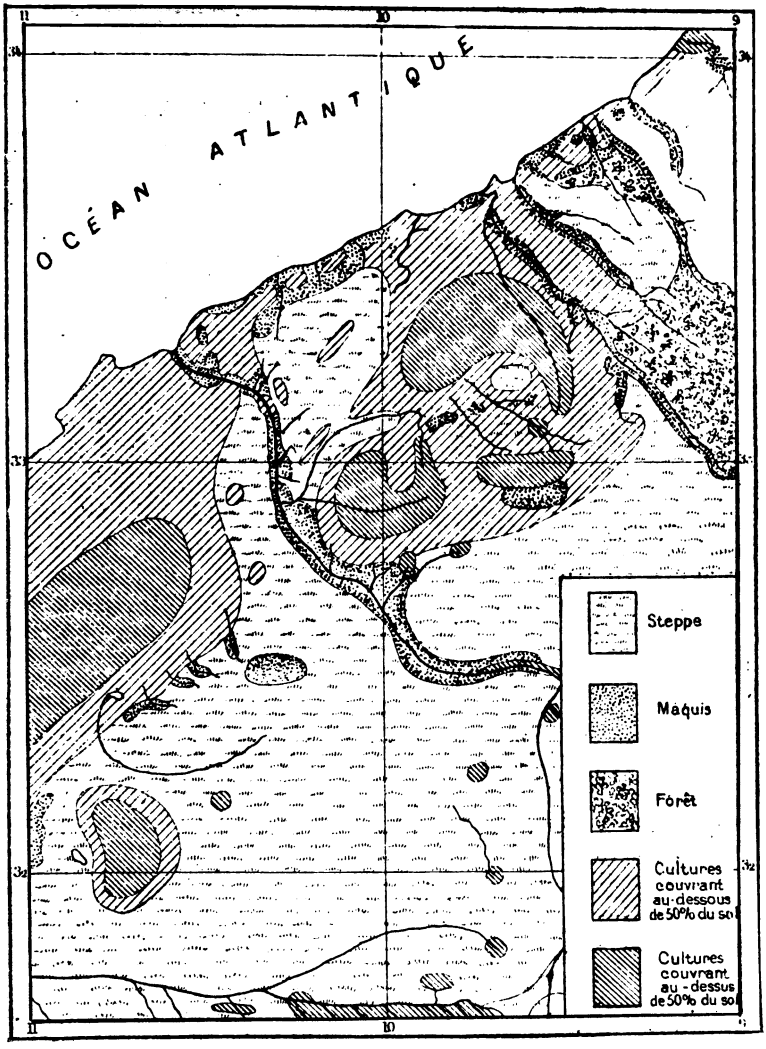
Les steppes du sahel présentent un aspect tout différent de ceux de l'intérieur. La plante la plus caractéristique de ces steppes est le doum (palmier nain : Chamœrops humilis), qui ne se trouve guère que là, puis, mais en quantité bien moindre, le long du talus de la terrasse supérieure et au pied de l'Atlas. Malgré la ténacité avec laquelle il s'oppose au défrichement des terres, le doum est une plante d'une grande utilité. Il fournit aux indigènes la matière pour la confection des cordages, des nattes, des paniers, des bâts, des tentes; il sert de combustible, et ses fruits et ses racines se mangent.

Parmi les autres espèces des landes côtières, notons le klakh (Ferula tingitana), dont les tiges atteignent de deux à trois mètres de hauteur et s'emploient pour la construction des huttes, le drias (Thapsia garganica), le brouak (asphodèle), le skoum (asperge sauvage), des iris, des narcisses, des crocus, le yerni, une aroïdée dont les rhizomes remplacent en temps de disette les autres amylacées, après avoir été lavés à plusieurs reprises, séchés et moulus; puis, dans les terrains sablonneux, le rtem (Retama monosperma), grand genêt à fleurs blanches très odorantes, l'ansel (Scilla maritima), etc.

Dans les terres noires, on remarque surtout des férules, des fenouils et des chardons : le kherchouf (artichaut sauvage), et le zraga, une plante qui devient entièrement bleue en été et communique alors cette teinte à de vastes territoires où la plupart des autres espèces ont péri.

Ailleurs, notamment dans la région des terrasses, on trouve des prairies herbeuses fleuries de soucis, de pâquerettes, de camomilles, de mauves, de moutarde sauvage, etc. Ailleurs encore, surtout dans la partie méridionale de la terrasse supérieure, de vastes espaces sont couverts de graminées appartenant surtout au genre Bromus. Tous ces territoires à plantes exclusivement herbacées deviennent en été de véritables déserts.

Dans le haut plateau subatlantique, on trouve également des steppes à graminées, puis d'autres où



Répartition de la végétation dans la région parcourue

dominent des broussailles basses : le chih (Artemisia alba), le gettaf (Atriplex halimus), le harmel (Peganum harmala), le remt (Caroxylon articulatum), le gherteg, etc.

Il existe des maquis (ghaba) dans le sahel, sur les pentes des vallées, en plusieurs points du talus de la terrasse supérieure et de l'Aâloua, aux flancs du Dj. Akhdar, du Dj. Kharro, des Djebilat. L'espèce la plus commune, celle que l'on y trouve presque toujours et que l'on rencontre aussi dans les steppes, c'est le sder (Zizyphus lotus). Son fruit est assez recherché par les indigènes, surtout par les Juifs qui le distillent pour en faire du mahia; ses branches, tordues et hérissées d'épines, servent à faire des clôtures (zeriba). Le dro (Pistacia lentiscus) ne se trouve que dans les maquis du sahel. Son bois fournit d'excellent charbon; son écorce sert à tanner le cuir, et de ses fruits on extrait une huile employée pour l'éclairage dans certaines parties du Maroc, au Rif notamment. Le rihan (Myrtus communis) produit des baies comestibles; ses feuilles servent en médecine et dans les cérémonies religieuses juives. Le gendoul (Callicotome spinosa) et l'azzaz (Daphne gnidium) fournissent, paraît-il, des matières colorantes. Le tirta (Zygophyllum cornutum ?) sert dans la thérapeutique indigène; ses feuilles sont considérées comme un excellent fourrage pour les chameaux. Le tlah (Acacia gummifera) est assez répandu dans

les maquis et les steppes des abords du cours moyen du Tensift et du Morbêa; on récolte sa gomme au sud du Tensift et chez les Ahmar, et ses fruits fournissent une matière colorante rouge. Le maticha roumia, appelé aussi tfâ el-âch'k, est un buisson appartenant à la famille des Solanées; les indigènes se servent du suc très astringent de ses fruits pour en badigeonner les blessures produites par le bât chez les bêtes de somme. Le kharroub (caroubier : Ceratonia siliqua) fournit des fruits comestibles et une écorce qui est employée pour le tannage des peaux; il est plus répandu dans le nord du Maroc, où il atteint un développement plus considérable. Il en est de même du zebboudj (Olea oleaster) dont le bois sert à la construction; de son fruit noir, plus petit que l'olive, on tire une huile alimentaire assez estimée. L'argan (Argania sideroxylon) est un arbre que l'on ne trouve qu'au Maroc. On admet communément qu'il n'existe qu'au sud du Tensift; mais M. Fischer a signalé sa présence sur la rive droite du Morbêa, près de Mª Ech-Chaïr, et nous en avons vu un groupe isolé près du cap Blanc et des forêts à partir du Djerf El-Ihoudy. Son bois est très résistant; les troupeaux, les chèvres surtout, se nourrissent de la pulpe de ses fruits, qui ressemblent à de petites prunes jaunes, et rendent les noyaux dont on extrait une huile d'une saveur âcre, mais dont l'usage est très répandu au Maroc.

Dans les forêts des M'dakra, des Achach et des Beni Khiran, outre certaines essences déjà nommées,

Argania sideroxylon et Retama monosperma

on trouve le tachta (Quercus ilex?) et le bellout (Quercus ballota) dont on mange les glands, le tag, un genévrier dont le bois fournit d'excellent goudron, le snober (Pinus halepensis), l'arar (Callitris quadrivalvis) qui produit la résine sandaraque, et dont le bois, presque imputrescible, d'un brun rosé, d'un joli dessin et d'une odeur balsamique très agréable, est fort prisé pour la construction et l'ébénisterie; dans les bois des Ziaïda et des Zaïr, on trouve surtout le fernan (chêne-liège : Quercus suber).

Le long des cours d'eau croissent le tarfa (Tamarix africana), le defla (laurier rose : Nerium oleander), le gattilier (Vitex agnus castus), le ricin (Ricinus communis), le

Plantation d'oliviers

b'toum (Pistacia atlantica), des peupliers (sefsafa), des palmiers (nekhla : Phœnix dactylifera) solitaires ou par groupes; dans les terrains marécageux et près des eaux stagnantes : des roseaux (kseb), dont on se sert pour la construction des huttes, le berdi (Typha angustifolia), dont on les couvre, et des joncs (smar), dont on fait des nattes.

Agriculture. — Grâce à la nature du sol (tirs et hamri) et à l'abondance des précipitations, une grande partie de la zone côtière se prête admirablement à l'exploitation agricole. C'est, avant tout, la terrasse inférieure, puis, dans la terrasse supérieure, la région septentrionale de cette terrasse à

l'est du Morbêa et une partie du territoire des Ahmar, région dans laquelle les pluies sont généralement assez abondantes, à cause de l'absence d'une barrière montagneuse entre le Dj. Ighout et le Tensift.

Mais les champs sont loin de couvrir toute la région susceptible d'être cultivée. Il reste encore d'immenses terrains à défricher, surtout dans les terres rouges (h a m r i), où les récoltes dépendent entièrement de l'abondance des pluies et de leur arrivée au bon moment, l'irrigation artificielle étant généralement difficile. Dans les terres noires (t i r s), les résultats sont moins aléatoires. Comme nous l'avons remarqué plus haut, elles sont capables d'emmagasiner une quantité d'eau considérable; elles s'imprègnent des pluies hivernales et, longtemps après la cessation de celles-ci, même quand elles ont été relativement peu abondantes, conservent un certain degré d'humidité que les rosées contribuent à entretenir. En été, elles se dessèchent et se crevassent, et les premières pluies de l'automne font couler dans les fentes les couches superficielles délayées, exposant ainsi des terrains toujours nouveaux à la surface. Ces terres ne demandent à être ni irriguées, ni fumées, ni laissées en friche, et produisent cependant en abondance : blé, orge, maïs, millet, fêves, pois chiches, lentilles, lin, coriandre, fenugrec, etc. La moisson de l'orge a lieu aux premiers jours de mai, celle du blé dans la seconde quinzaine de ce mois, celle du maïs au commencement de juin, et celle des légumineuses un peu plus tard. C'est pourquoi ces derniers se cultivent moins dans les

terres rouges et dans les régions éloignées de la mer, dont le sol se dessèche plus rapidement.

Dans toute cette région agricole, les arbres sont très clairsemés; on n'y trouve guère que quelques rares plantations de figuiers et de nopals. Cependant, près de la plupart des agglomérations de quelque importance : villes, kasbas, zâouias, gottâs, et dans les vallées bien arrosées, on trouve généralement des plantations d'arbres fruitiers et de légumes. Ces plantations sont irriguées au moyen de canaux dérivés des sources ou des cours d'eau, ou de norias, de machines mises en mouvement par un chameau ou une mule et servant à élever les eaux de la nappe souterraine. On y trouve le figuier, le grenadier, l'olivier, l'oranger, le citronnier, le limonier, le cognassier, l'abricotier, le pêcher, la vigne; puis : la carotte, le navet, le radis, la patate, l'aubergine, la tomate, la courge, le concombre, la pastèque, le melon, le piment, l'oignon, l'ail, le persil, le cumin, la menthe, l'absinthe, le henné, etc. Les agaves et les nopals servent généralement de clôtures à ces jardins, dont les plus beaux se trouvent dans la banlieue de Rabat, à M'héoula, sur le bas Morbêa, et à Settat, dans la vallée de l'oued Bou-Mousa.

Dans toute la zone des hautes plaines, l'irrigation du sol est indispensable à sa mise en valeur agricole. On n'y trouve donc des cultures que dans le voisinage des sources et des cours d'eau. Ce sont de véritables oasis, dont l'irrigation se fait au moyen de canaux à ciel ouvert (s a g u i a) ou d'aqueducs

souterrains (k h t a t e r, au sgl. k h a t t â r a), que l'on construit en creusant une série de puits verticaux dont on relie le fond par une galerie horizontale ou plutôt légèrement inclinée. Certains de ces aqueducs sont fort longs; celui qui alimente Marrakech y amène, paraît-il, les eaux d'une source située à deux lieues de la ville; et, d'après Crema, l'oasis d'El-Klaâ serait irriguée au moyen d'eaux dérivées du Teçaout.

On trouve de ces oasis dans les vallées du Chechaoua et du Nfis, à Smira, à Dar Allal Cherkaoui, dans la vallée du Teçaout et de ses affluents, à El-Klaâ, à Tamlelt, à Ras El-Aïn. La plus étendue est celle de Marrakech. Elle est formée par la réunion de toutes les cultures arrosées par les nombreux affluents du Tensift, qui occupent ensemble, le long de la rive gauche du fleuve et entre la capitale et Sidi Rehal, une surface que l'on peut évaluer à 30.000 hectares. D'après M. Fischer, auquel on doit la meilleure étude de cette région, l'oasis de Marrakech aurait 45 kilomètres de longueur sur 5 à 8 kilomètres de largeur. En dehors de la plupart des céréales, des légumineuses, des légumes et des arbres fruitiers déjà cités, on y trouve des mûriers, des amandiers et, surtout, des dattiers, qui forment une véritable forêt de 10 à 12 kilomètres de longueur, au nord et à l'est de Marrakech.

Groupe de palmiers-dattiers

VI. — FAUNE

La faune du Maroc est, en somme, celle, bien connue, des pays méditerranéens voisins. Nous nous contenterons donc d'en nommer les espèces qui se distinguent par leur nombre, celles qui présentent un intérêt comme animaux domestiques, comme gibier ou à quelque autre titre.

Carnassiers. — Le lion a complètement disparu de la région dont nous nous occupons; mais il joue un grand rôle dans les contes indigènes, qui le représentent comme un animal essentiellement noble et magnanime. Les Marocains sont absolument persuadés qu'un lion n'attaque jamais ni une femme, ni... un descendant de Jacob, et qu'il épargne même le croyant qui dépose ses armes en sa présence et lui fait sa soumission en l'appelant Sidi (Monseigneur) et en invoquant sa clémence. — Les panthères et les hyènes font encore des apparitions, dit-on, dans les forêts des Zaïr et des Beni Khiran. La chasse à la première est réputée particulièrement dangereuse : plus dangereuse que celle du lion; aussi, quand sa présence est signalée quelque part, les indigènes se contentent-ils le plus souvent de lui dresser des pièges, des fosses recouvertes de branchages. Quant à la hyène, sa forme étrange, ses allures mystérieuses, son invisibilité le jour et les ricanements sinistres par lesquels elle an-

nonce sa présence la nuit, en font pour l'indigène une espèce de vampire ou de loup-garou. On lui attribue le pouvoir de fasciner l'homme, qu'elle entraîne ensuite à sa tanière pour le dévorer.

Le chacal et le renard sont très communs. Les indigènes mangent quelquefois leur chair et surtout leurs intestins, auxquels ils attribuent certaines vertus médicales. Le chat sauvage, la mangouste et la loutre sont plus rares. Le hérisson est très répandu et très recherché pour sa chair.

Parmi les animaux domestiques appartenant au même groupe, citons le chat, que l'on ne trouve guère que dans les villes, le slougi, qui sert à la chasse à courre, et les roquets qui gardent les douars et les troupeaux ou qui rôdent dans les rues et aux abords des villes, où ils se chargent de la voirie.

Rongeurs. — Le porc-épic creuse de préférence son terrier dans les parois abruptes et boisées des vallées solitaires. Les indigènes le chassent principalement pour sa chair et s'y prennent de la façon suivante : Ayant découvert un terrier, ils commencent par s'assurer de l'issue par laquelle son habitant a coutume de le quitter, en plaçant des baguettes en travers de tous les orifices. Puis, la nuit suivante, ils se mettent à l'affût et attendent patiemment la sortie de la bête pour lui envoyer une balle. Ils le prennent quelquefois vivant, en introduisant dans l'issue du terrier un bout de natte roulé en cône tronqué. Au moment de sortir, le porc-épic s'aperçoit du danger qu'il court et rebrousse chemin à reculons; mais ses piquants pénè-

trent dans la natte et le font prendre. — Le lièvre est très commun. Les Bédouins le chassent de préférence à cheval, avec ou sans chiens et armés de la zerouata, bâton, court terminé par un renflement à l'une de ses extrémités, qu'ils savent lancer avec beaucoup d'adresse. Le lapin, qui pullule dans certaines parties du Maroc septentrional, semble s'arrêter au Bou-Regreg. En tout cas, il est très rare au sud de ce fleuve. Les gerboises abondent dans la vallée du Tensift, et les écureuils dans toutes les régions forestières.

Pachydermes. — Le sanglier est très répandu dans tous les districts boisés et humides: dans les maquis du Sahel et dans les fourrés des bords du Bou-Regreg, de l'Ykem, du Cherrat, du Bou-Znika, du Neffifikh. Il est plus petit, mais non moins féroce que son congénère d'Europe. Les Bédouins, bien qu'ils dédaignent généralement sa chair, le chassent avec ardeur, à l'affût et en battue, à pied et à cheval, pour le laisser ensuite en pâture aux chacals et aux corbeaux. Les riches indigènes élèvent souvent de jeunes sangliers dans leurs écuries pour détourner l'attention des génies malfaisants de leurs chevaux et de leurs mules, autres pachydermes dont nous nous occuperons à propos de l'élevage.

Ruminants. — Les gazelles vivent en troupes nombreuses dans les steppes à graminées des Mzab, Ourdigha, Tedla, Beni-Meskin, Zraghna et Rahamna. Leur chair est excellente. On les chasse en battue ou en s'embusquant près des ruisseaux ou des flaques d'eau où

elles vont se désaltérer. Quelquefois aussi on les force, en les poursuivant à cheval, avec des lévriers et des faucons qui ralentissent leur course en voltigeant autour de leur tête. Il existe une antilope plus grande dans les régions boisées de l'Est. — Nous trouverons, plus loin, le chameau, le bœuf, le mouton et la chèvre.

Oiseaux. — Parmi les Rapaces, citons les aigles, des vautours à tête blanche, différentes espèces de faucons, des hiboux, des chouettes; parmi les Passereaux particulièrement nombreux : le corbeau, un beau geai au plumage bleu, vert et brun à reflets métalliques, la pie, l'étourneau; les rossignols et les merles, qui abondent dans les jardins. Le tbibit est un passereau ressemblant beaucoup au moineau et que l'on ne trouve qu'au sud du Morbêa, surtout à Marrakech, où il est l'hôte familier de toutes les maisons. Les Gallinacés sont représentés par la poule, l'unique volaille de basse-cour des Bédouins, l'outarde, assez fréquente dans les hautes plaines, la poule de Carthage, la perdrix rouge, le francolin, la caille et une grande variété de pigeons, ramiers, tourterelles, qui nichent dans toutes les vieilles murailles, dans les falaises rocheuses, dans les bois et les vergers. Près des cours d'eau, des étangs, des marécages, on trouve de nombreux Echassiers et Palmipèdes : d'innombrables cigognes, des hérons, des grues, des bécasses, des bécassines, des poules d'eau, des canards, des sarcelles.

Reptiles. — Dans l'ordre des Chéloniens, nous trouvons des tortues d'eau douce, qui pullulent dans tous les ruisseaux et dans tous les étangs, et des tortues

de terre, également très répandues; dans les Sauriens: des lézards, des geckos, des caméléons; dans les Batraciens : des grenouilles, des rainettes, des crapauds: dans les Ophidiens : des couleuvres qui atteignent deux mètres de longueur. A Marrakech, elles se tiennent fréquemment dans les maisons, qu'elles débarrassent des souris et des rats. On ne les y inquiète pas; on les accuse, cependant, de téter les vaches et même de se substituer quelquefois au nourrissons, pendant le sommeil de la mère. Les serpents venimeux sont très rares dans le vorland de l'Atlas. Ceux que les Aïssaoua exhibent dans les souks (le lefâ: Echidna rhinoceros et le bou-nfeha : Naja haje) proviennent généralement du Sud.

Poissons. — Mentionnons surtout l'anguille, que l'on trouve dans presque tous les ruisseaux, et l'alose, qui remonte le cours des grands fleuves au moment du frai et se prend alors en quantité.

Invertébrés. — Parmi les Insectes, nous citerons seulement l'abeille, à cause de l'apiculture assez répandue dans le pays, les criquets, pour les dégâts considérables qu'ils font pendant leurs incursions périodiques, et la vermine de toute espèce, pour son extrême abondance; parmi les Myriapodes : les scolopendres, dont la piqûre est douloureuse sinon dangereuse; parmi les Arachnides : le scorpion noir et jaune, dont la blessure est souvent mortelle pour les enfants et les animaux de petite taille; une araignée nommée bouçeha, dont la piqûre est réputée fatale pour l'homme et même pour le cheval, puis des parasites, tels que

les tiques et le sarcopte de la gale. Parmi les Vers, mentionnons les entozoaires les plus répandus : le lombric, l'oxyure, le ténia inerme; puis, une petite sangsue noire très commune; enfin, dans les Mollusques, les hélices, qui abondent dans les steppes du vorland.

Elevage. — Le Bédouin est avant tout pasteur. L'élevage constitue son unique occupation dans la région des steppes et existe partout, à côté de la culture du sol, dans les régions agricoles. L'élevage du mouton domine et semble être le plus lucratif. Sa chair est la principale viande de boucherie; il s'en fait une forte consommation pendant toute l'année et surtout à l'aïd el-kebir, à l'occasion duquel chaque ménage égorge un ou plusieurs béliers, suivant ses moyens. Le lait de brebis et ses produits jouent un grand rôle dans l'alimentation des Bédouins. La laine est un des principaux articles d'exportation. Une certaine quantité en reste dans le pays, où elle sert à rembourrer les matelas qui tiennent une place prépondérante dans l'ameublement des maisons marocaines, et à la confection de couvertures, de tapis et de certains vêtements indigènes : du haïk, de la jellâba, du selhâm. Les peaux sont exportées ou tannées dans le pays pour être converties en babouches, gibecières, etc.

Les chèvres sont moins nombreuses, dans la région que nous étudions, que dans certaines autres parties du Maroc. On les trouve surtout dans les terrains accidentés et rocheux. Leur chair, quoique moins ap-

préciée que celle du mouton, se mange fréquemment à la campagne et semble moins désagréable au goût que celle des chèvres d'Europe. Les peaux et les poils sont exportés ou utilisés dans le pays même.

Le bœuf est généralement petit; il est décharné et de mauvaise apparence en été, mais reprend de l'embonpoint en hiver. Celui de l'hinterland de Rabat, du pays des Zemmour et de Zaïr, est une exception à la règle : il est plus grand et a les cornes plus longues: son bon état, même en été, prouve qu'il existe d'excellents pâturages dans son pays d'origine. On en expédie de grands troupeaux dans les villes du Maroc septentrional et même à Gibraltar et en Algérie. — Ailleurs, le bœuf est élevé comme bête de labour et pour la consommation locale. La vache marocaine est mauvaise laitière : on ne peut guère en tirer qu'un à trois litres de lait, et seulement tant qu'elle allaite. Pour la traire, on laisse d'abord téter le veau pendant un instant, puis on se substitue à lui. S'il vient à mourir, un enfant affublé de sa peau doit le remplacer; autrement — disent les indigènes — la vache retiendrait son lait. On ne tue jamais les veaux pour la consommation. Les peaux sont exportées ou utilisées dans le pays.

Le chameau remplace, au Maroc, le chemin de fer et les voitures. Le transport des marchandises n'est fait que par les caravanes. Le chameau porte en moyenne cinq quintaux; il fournit de longues journées, mais à une allure qui ne dépasse pas quatre kilomètres à l'heure. (Le dromadaire de selle, le heïri,

qui en fait trois fois autant et plus, ne se trouve qu'au sud de l'Atlas.) Il est inutile de rappeler la sobriété de cet animal; il se nourrit des herbes qu'il parvient à happer le long de la route; à l'étape, on lui donne de la paille ou du fourrage vert et une ration d'orge tous les trois jours. On consomme sa chair et son lait. Son poil sert à la fabrication de tissus. Un chameau ordinaire vaut de 30 à 50 douros.

Nous avons déjà relevé les qualités et les défauts des chevaux marocains. Ceux des Abda sont réputés les plus beaux : ils sont plus grands que ne le sont généralement les chevaux barbes, et leur robe est le plus souvent grise. La castration ne se pratique pas, et on ne monte généralement que les étalons. Au Maroc, le cheval sert surtout de monture, quelquefois de bête de somme. Ses allures sont le pas et le galop; mais on arrive assez facilement à lui enseigner le trot. Les ambleurs sont particulièrement recherchés. Au repos, le cheval est entravé par les pieds en plein air, été comme hiver; on l'abreuve une fois par jour et on lui sert généralement une ration unique de 4 à 8 litres d'orge et de la paille en quantité suffisante. Au printemps, on a l'habitude de le mettre au fourrage vert sans le monter pendant quelques semaines. Avec ce régime, il est capable de fournir de très bonnes étapes; on lui demande assez couramment de faire 80 à 100 kilomètres de mauvaise route en une journée : la distance de Casablanca à Rabat, par exemple, ou même celle de Casablanca à Mazagan. Le prix d'un k i d a r (cheval de charge) est de 10 à 20 douros;

celui d'un cheval de selle ordinaire, de 20 à 50 douros, et, au-dessus de ce prix, on a une fort bonne bête. (Dans l'extrême Sud, il existe des chevaux particulièrement rapides, dont on se sert pour la chasse à l'autruche et à la gazelle et que l'on nourrit exclusivement de dattes et de lait de chamelle.)

L'âne est très commun. Il rend, en petit, les services que le chameau rend en grand : il est portefaix et porteur d'eau; il amène les denrées au marché et sert de monture à son propriétaire et, comme ailleurs, il en est récompensé par les traitements les plus barbares.

La mule est le plus répandu des produits hybrides du cheval et de l'âne. Elle sert également de bête de somme, mais surtout pour le transport des menus bagages, dans les déplacements de gens de qualité ou de commerçants. Les indigènes aisés la préfèrent comme monture au cheval. Aussi son prix est-il plus élevé. Une mule de charge se paye de 30 à 50 douros et une belle bête de selle, de 50 à 100 et même 200 douros. Les dignitaires du Makhzen se servent presque toujours de mules de prix pour leurs sorties en ville et en voyage. Le Sultan, seul, ne se montre jamais en public que monté sur l'animal noble entre tous : le cheval.

VII. — POPULATION

Nous croyons pouvoir évaluer la population de la région étudiée à environ un million d'âmes : 200.000 dans les villes, kasbas et zâouias, et 20 en moyenne, par kilomètre carré, dans les campagnes. M. Th. Fischer estime la densité de la population des régions agricoles des Chaouia à 30-40 habitants par kilomètre carré. Dans les steppes, elle ne doit guère dépasser, ou même ne pas atteindre 10 habitants par kilomètre.

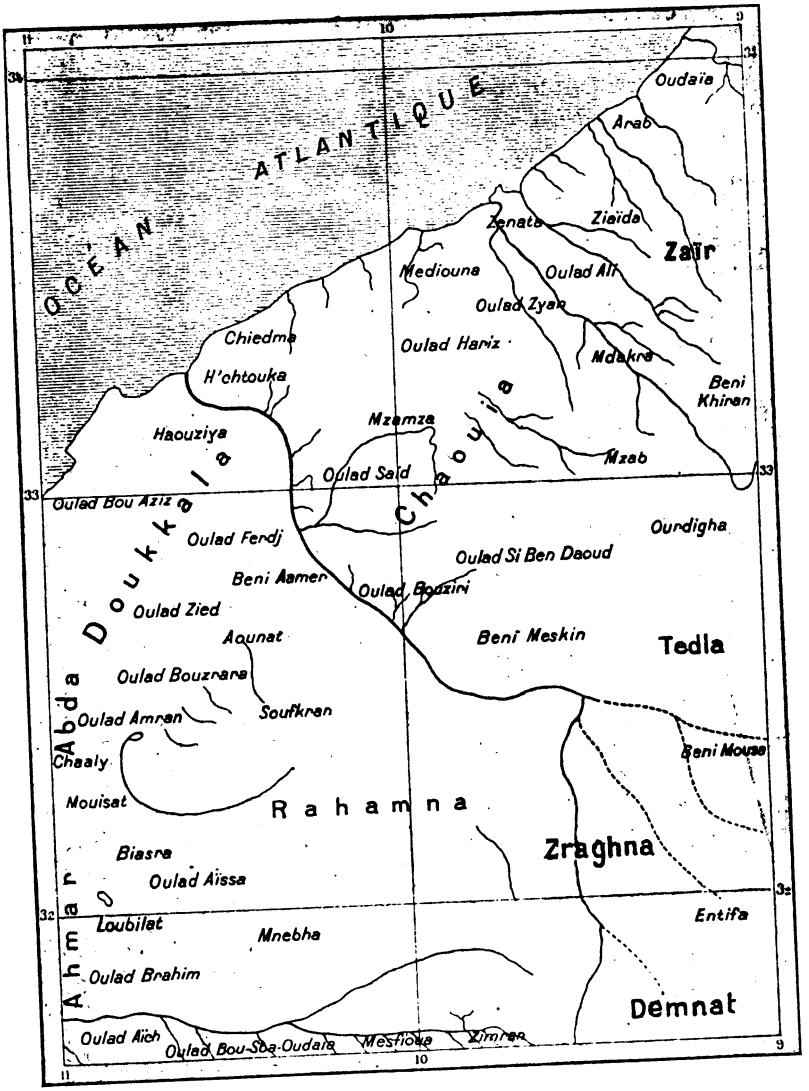
La population rurale ou bédouine est un mélange intime d'éléments berbères et arabes, avec prédominance des premiers et une proportion peu considérable de sang soudanais. Sa langue est l'arabe maghribin, avec quelques mots espagnols et berbères; sa religion est l'Islâm interprété selon le rite mâlikite, mais se distinguant du mahométisme pur par le culte exagéré voué aux chérifs et autres marabouts. C'est une race vigoureuse et résistante, assez travailleuse, patiente dans l'adversité, âpre au gain et peu scrupuleuse dans le choix de ses moyens, peu véridique et volontiers voleuse, pillarde et homicide. Elle rachète ces derniers défauts par son hospitalité et par certains traits chevaleresques qui la rendent sympathique malgré tout. Le vol et le pillage ne s'exercent généralement qu'au détriment d'ennemis de la tribu ou d'étrangers; ils sont plutôt considérés comme un sport, une preuve de

hardiesse et d'adresse, et certaines tribus dédaignent de s'y livrer quand elles ne courent personnellement aucun danger : par une nuit sans lune par exemple.

La population bédouine se divise en tribus (k a b a ï l, au sgl. k a b i l a), qui se subdivisent en fractions (f k h a d) et en douars. Plusieurs tribus habitant une même province, même lorsqu'elles diffèrent par leur origine, sont souvent désignées par un nom collectif : les Chaouia, les Doukkala, les Abda, les Rahamma, etc.

Ces tribus sont nomades en ce sens que chaque douar possède un territoire — d'autant plus restreint que la région est plus fertile et plus peuplée — dans les limites duquel il se déplace de temps à autre, suivant les exigences de l'agriculture ou de l'élevage, ou quand un campement est devenu inhabitable par suite de l'accumulation des immondices. — Les agglomérations à noyau sédentaire sont les villes, les kasbas, les zâouias et les gottâs dont nous avons eu l'occasion de parler déjà.

A la tête de la tribu se trouve le c a ï d, généralement un de ses personnages les plus influents investi par le Sultan. Il cumule les fonctions de chef militaire des forces armées de la tribu (c a ï d), de gouverneur civil (a m e l), de collecteur des impôts, de juge, etc.; il nomme son lieutenant (k h a l i f a), ses secrétaires, les c h i k h s qui représentent l'autorité dans les douars et qui lui sont d'habitude proposés par la d j e m â a (le douar réuni en conseil). Sa résidence habituelle est une k a s b a, et ses domestiques



Tribus habitant la région parcourue

et clients lui tiennent lieu de gendarmes. Quelquefois, quand il a été imposé de force à la tribu qu'il doit administrer, le gouvernement lui fournit une petite garde de troupes montées. — En principe, toutes les tribus sont gouvernées ainsi; mais, en réalité, l'autorité des caïds est très variable. Elle est à peine reconnue dans certaines régions, chez les Tedla par exemple, qui obéissent aux chérifs de B'jâad, ou presque nulle, comme chez les Zaïr et les Beni Khiran, qui ne reconnaissent guère que l'autorité de la djemâa; et nous avons vu combien elle est précaire, même dans les contrées les mieux soumises du bled el-makhzen. En règle générale, chaque tribu est gouvernée par un caïd; mais on voit fréquemment un caïd commander à plusieurs tribus ou des tribus morcelées en plusieurs caïdats.

Dans les villes, le rouage administratif est plus compliqué que dans les campagnes : il comprend le caïd, gouverneur civil et militaire, qui a aussi quelquefois le titre de bacha; le cadi, directeur spirituel de la communauté musulmane, interprète de la loi koranique (cherâ) et, par ce fait, juge; les adoûl, ses assesseurs; le nader, gérant des biens de l'Eglise au nom du Sultan qui en est le chef; le mehtseb, chargé de la police des marchés et des métiers; les oumana (sgl. amîn), administrateurs des finances, percepteurs des droits de porte, de marché, de douane; les chefs de quartier (mokaddem el-hoûma), les chefs de corps de métier (amîn el-hoûta), les moulîn-dor, gardes de nuit, etc.

Au point de vue du nombre, les Bédouins dominent dans toutes les villes de la région étudiée, à l'exception de Rabat. A côté d'eux, on trouve l'élément maure, israélite, nègre et européen.

Les Bédouins sont souvent attirés dans les villes par l'espoir du gain, ou ils s'y réfugient pour échapper aux exactions des caïds ruraux. Ils y forment la petite bourgeoisie et le prolétariat; ils sont artisans, marchands, manœuvres, portefaix, chameliers, etc. Parmi eux vivent un petit nombre de Berbères purs et de nègres affranchis qui se livrent à des occupations analogues.

Les Maures sont le produit des unions des conquérants arabes du Maroc et de l'Espagne avec les peuples de sang ibère, celtique, latin, teuton et berbère qu'ils y trouvèrent, puis avec des Juifs, des Turcs, des captifs ou des renégats chrétiens et des esclaves nègres. Ils constituent la classe dirigeante : intelligente, lettrée, polie, élégante, mais généralement efféminée, indolente, intolérante et corrompue. Ils forment le fond de la population de Rabat, mais ne sont représentés, à Marrakech, Casablanca et Mazagan, que par un certain nombre de fonctionnaires et de négociants.

Les nègres sont nombreux dans les villes, surtout à Marrakech, où se tient un important marché d'esclaves. Ce sont généralement des Bambara amenés de Tombouctou par les caravanes ou nés dans le pays. La traite décline depuis l'occupation du Soudan. Le sort de l'esclave, au Maroc, est infiniment préférable

à celui des nègres qui travaillaient dans les plantations et des coolies qui y ont pris leur place. Bien nourri, vêtu, traité avec douceur et presque en membre de la famille, il ne regrette nullement sa liberté. S'il est maltraité, il a recours à la loi qui lui permet de demander à être revendu.

Les Israélites, dont nous évaluons le nombre total à au moins 30.000, dans les villes de Marrakech, Rabat, Casablanca, Azemmour, Mazagan et dans les kasbas, descendent des Juifs établis au Maroc dès le IXme siècle et de ceux qui furent expulsés de l'Espagne et du Portugal au XVme siècle. Dans les villes de la côte, beaucoup d'entre eux parlent l'espagnol; dans l'intérieur, ils parlent l'arabe, qu'ils écrivent en caractères hébreux. Grâce aux écoles de l'Alliance Israélite, dans lesquelles on travaille aussi à leur relèvement moral, les jeunes générations commencent à savoir le français. Ils sont artisans, commerçants, courtiers et souvent usuriers. Ils n'ont jamais été persécutés ni martyrisés, au Maroc, comme dans l'Europe chrétienne; ils y sont même moins exploités que les sujets musulmans et, dans les ports, grâce à la présence des consuls européens, ils se sont presque complètement émancipés. Mais, dans les villes de l'intérieur, ils sont encore l'objet d'une foule de mesures et de traitements humiliants, qui n'ont pas été sans exercer une influence avilissante sur leur caractère. Intelligents, tenaces, très doués pour le commerce, accessibles à la civilisation européenne, ils sont méfiants, astucieux, peu scrupuleux, obséquieux et deviennent trop facilement arrogants, dès

Types d'habitations bédouines.

Types Marocains

que — par des moyens plus ou moins légaux — ils ont acquis la nationalité de quelque république transatlantique ou qu'ils ont troqué le cafetan et la calotte noire contre un complet européen. Ils bénéficient ainsi du prestige européen, qu'ils amoindrissent trop souvent par leur manque de tact et de probité commerciale. Nous devons à la vérité de dire que, parmi les Européens, il s'en trouve assez qui ne le leur cèdent en rien sous ce rapport.

Les Européens sont un millier, environ, dans les villes de Casablanca, Mazagan et Rabat; quelques-uns sont établis à Marrakech. Les Espagnols forment le contingent le plus important de cette colonie. Après eux viennent les sujets britanniques, négociants originaires de la Grande-Bretagne ou de Gibraltar. Suivent les Allemands et les Français, avec de petites colonies d'environ 50 et 40 membres, dont l'une augmente sans cesse, tandis que l'autre tend à diminuer; puis l'Italie, le Portugal, etc., représentés par des groupes moins importants.

IMPRIMERIE D. CELLARIUS, SAINTE-MARIE-AUX-MINES

IMPRIMERIE D. CELLARIUS, SAINTE-MARIE-AUX-MINES (ALSACE).

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 68

OCT 15 1925